

La confusion d'être

Du même auteur

La Colonie de la cabane, 2005
Camille bergère, 2006
Eclats de vie, 2006
La déchirure, 2008
L'éveil d'Odin, 2009
La danse de la nuit enlunée, 2009

Jean-Pierre ONIMUS

La confusion d'être

Publibook

« I tend to think that although any individual's consciousness is primarily resident in one particular brain, it is also somewhat present in other brains as well, and so, when the central brain is destroyed, tiny fragments of the living individual remain –remain alive, that is. » (Douglas Hofstadter in “I am a strange loop”, Basic Books, 2007)

« Le religieux n'aime pas les merveilles du progrès, il reste enfermé dans son île déserte, une réserve qui n'attire plus que les touristes de l'esprit. On y parle un idiome désuet qu'enregistrent les anthropologues, vieux langage stéréotypé, cristallisé en formules. Ces reliques sont devenues des pièces de musée, un obstacle à l'émergence indispensable d'une conscience religieuse vivante, sincère et créatrice. » (Jean Onimus, in “Métamorphose du religieux”, L'Harmattan, 2006)

Le vieux mélèze

« Tout a commencé il y a quelques centaines d'années quand une petite graine de mélèze profita d'une rafale de vent particulièrement forte pour quitter la forêt. Elle aurait pu se contenter d'un petit coin tranquille au sein de la forêt, entre trois grands frères qui avait justement prévu un peu de place pour elle. Bien protégée, à l'abri du vent et des avalanches, elle aurait grandi doucement, profitant du rayon de soleil que ses grands frères pouvaient laisser passer de temps en temps à travers leurs branches. Au fil des ans, elle serait devenue un beau fût qui monte tout droit vers le ciel, juste l'idéal pour un bûcheron. Elle aurait peut-être terminé sa vie sous la forme d'une poutre, une belle poutre maîtresse chargée de maintenir le toit d'une maison. Elle aurait ainsi pu assister en toute indiscretion à la vie familiale, manifester par quelques craquements sa compassion devant les drames des grandes personnes, savourer les premiers échanges amoureux des adolescents dans l'intimité du grenier, protéger la joie innocente des enfants un peu turbulents et même regarder avec mépris le petit sapin tout décoré à l'occasion de Noël.

Mais la vie en société n'était sans doute pas dans son tempérament. Il faut dire que cette petite graine était née au sommet d'un immense mélèze, le plus haut et le plus gros de la forêt, sans doute plusieurs fois centenaire. De là haut, une vue magnifique s'étendait sur toute la montagne et donnait l'impression d'une liberté infinie. Rien que l'idée de se laisser tomber sur le sol là en bas et de vivre des années sans voir autre chose que les fûts des mélèzes plus âgés était un cauchemar pour notre petite graine.

Aussi a-t-elle attendu la bonne rafale de vent pour se faire embarquer dans le voyage de sa vie. Cette petite graine était de sang royal et c'est sans doute à cause de cela qu'elle avait un enthousiasme, une ténacité et une endurance que ne pouvaient pas connaître ses copines de la forêt.

Le vent la porta beaucoup plus haut que la lisière de la forêt, dans les alpages, là où l'on ne trouve que des fleurs et des marmottes. Une fois déposée par le vent entre deux cailloux, juste au bord d'un joli petit lac, elle comprit que les dés étaient jetés et qu'il fallait vivre sa vie à cet endroit. Elle eut peut-être un moment de nostalgie : pourquoi avait-elle donc quitté la douceur de la forêt pour venir s'installer dans cet environnement hostile où aucun autre mélèze ne poussait ? Elle ne le savait pas encore, mais l'altitude, le froid en hiver, les avalanches de neige, le vent qui parfois souffle en rafales si violentes que même les choucas sont obligés d'arrêter leurs vols sans fin et de s'abriter derrière des rochers, tout cela crée des conditions peu appropriées à la vie d'un mélèze. Pourtant il y a quelques centaines d'années, cette petite graine décida de tenter le coup. Elle était assurément une petite graine courageuse.

Par chance, la rafale de vent l'avait déposée sur un sol riche, sans doute résultat d'une accumulation de matière organique amenée par des avalanches ou des débordements du petit torrent qui se jetait dans le lac. L'herbe poussait bien à cet endroit, il y avait plein de fleurs de toutes sortes, des marmottes jouaient sans penser à rien, il ne manquait qu'un mélèze à ce décor de paradis.

Alors la petite graine trouva moyen de s'enraciner dans la terre. Les deux cailloux firent de leur mieux pour protéger les premiers mois de sa vie et elle réussit ainsi à faire pousser une petite tige d'une dizaine de centimètres avant l'arrivée de l'hiver. Quand l'automne arriva, le minuscule mélèze se débarrassa de toutes ses aiguilles.

Enfoui sous la neige, à l'abri des tempêtes qui secouait ses congénères dans la forêt et protégé des avalanches qui lui passaient par-dessus la tête, il dormit comme une marmotte pendant tout l'hiver.

Quand la neige le libéra enfin, c'était le printemps, les perce-neige faisaient des taches de couleur sur les alpages et les marmottes commençaient à sortir pour se restaurer après leur longue hibernation. Le petit mélèze profita d'un souffle de vent pour secouer ses branches encore fragiles de la neige qui pouvait rester accrochée et s'occupa à s'habiller avec des aiguilles toutes neuves. Sous la surface du sol, ses racines s'efforçaient de progresser entre les nombreux cailloux et découvraient une terre inviolée jusqu'à aujourd'hui et dont la richesse conforta le petit mélèze dans son choix. Il se sentait délicieusement bien dans ce coin désert, confortablement abrité et bien ensoleillé. Vraiment il ne regrettait pas la forêt et ses congénères. Il lui suffisait de s'imaginer petit bout de chou entouré d'immenses fûts, perdu dans l'obscurité avec parfois un rayon de soleil filtré par les énormes branches de ses voisins, pour se féliciter de s'être laissé embarquer par la rafale de vent.

Il était tellement content qu'il ne vit pas passer la belle saison, chaque jour était un nouvel enchantement et il avait l'impression de vivre un rêve. Souvent les marmottes qui habitaient dans le coin venaient le visiter, étonnées chaque fois de le trouver là. Elles ne connaissaient pas la forêt et elles n'avaient jamais vu un mélèze, alors elles n'en finissaient pas de le contempler, de le toucher, de tâter ses fines aiguilles douces comme du velours. Elles avaient bien essayé d'y goûter, mais non, cela ne valait pas les bonnes herbes qu'elles savaient trouver au bord du lac. Le petit mélèze faisait maintenant partie de leur jardin, il était adopté. Ce qu'elles ne savaient pas, c'est qu'il n'était pas voué à rester une petite plante de jardin, non, sa destinée, plusieurs générations de marmottes plus tard,

était de devenir un magnifique arbre qui dominerait le vallon et entre les racines duquel les marmottes aménageraient des souterrains confortables. Alors pour montrer ses ambitions, il essaya de grandir aussi vite que possible. Malheureusement grandir vite n'est pas le fort des mélèzes et les marmottes d'une génération s'apercevront à peine qu'il était capable de grandir !

Grandir, il le voulait de toutes ses forces. Il rêvait souvent d'un immense arbre qui étalerait ses longues branches jusqu'au ras du sol, apportant ainsi le couvert à ses copines les marmottes. Il avait toute la place pour se développer, il ne voulait pas être un simple fût comme les arbres de la forêt où la seule solution est de pousser le plus vite possible et le plus haut possible pour trouver le soleil et survivre. Oui, il deviendrait le seul mélèze du vallon, sous lequel viendrait s'abriter toute la faune locale. Il connaîtrait les moindres secrets de chacun, il entendrait des conversations secrètes et peut-être même contribuerait à faire s'aimer cette jolie bergère et son ami de l'autre vallée, venus un jour se rafraîchir à son ombrage.

Mais la réalité fut toute autre. Dès la première grosse avalanche de neige au cours de laquelle il faillit y laisser la vie, il comprit qu'il fallait s'armer en conséquence. Il abandonna l'idée de l'immense arbre au tronc bien dessiné et dont la ramure formerait un ensemble si harmonieux que l'on viendrait de loin pour l'admirer. A la place de ces belles ambitions, il préféra concentrer tous ses efforts dans le développement de son tronc qu'il voulait désormais court, gros et aussi solide possible. Il oublia les longues branches qu'il avait commencé à étaler autour de lui comme un parasol. L'avalanche avait déjà cassé toutes celles orientées vers l'amont et il dut se contenter de moignons rabougris. Heureusement les branches vers l'aval avaient résisté et elle lui permirent de consolider sa puissance. Il prit ainsi, au fil des siècles, cette forme caractéristique d'un arbre qui a souffert, mais qui a résisté

de toutes ses forces aux avanies du temps. Il eut à subir d'autres grandes avalanches, mais son tronc, devenu énorme, ne bougea pas. Même l'avalanche du siècle, qui roulait des énormes rochers et déracina tout ce qui se trouvaient sur son passage, fut obligée, à son grand regret, de le laisser debout. Il eut aussi à subir la foudre qui le frappa une nuit d'orage et faillit lui faire prendre feu. Heureusement l'éclair se contenta de traverser le tronc de haut en bas, laissant un gros trou et le faisant ressembler comme un vieil os qui a perdu sa moelle. Le feu n'avait touché que de la matière ligneuse, la partie vivante restant sur le pourtour du tronc. Il put réparer cet outrage en épaississant encore son tronc.

Ainsi, au fil des siècles, le mélèze qui voulait être tout seul prit sa forme définitive. Travaillé par le froid, torturé par les avalanches, sculpté par le vent, modelé par la foudre, il devint un arbre ramassé sur lui-même, juste un énorme tronc pas très haut avec quelques moignons de branches du côté amont d'où descend l'avalanche et du côté aval de grandes branches qui s'étalent autant qu'elles peuvent. Son faîte, d'habitude la partie la plus verte et tendre pour un arbre de la forêt, avait été traversé plusieurs fois par la foudre et il ressemblait maintenant à un moignon tout nu, tendu vers le ciel comme un appel à la miséricorde. Oui, le mélèze solitaire avait renoncé à pousser plus haut sa ramure, toute sa vigueur était concentrée sur son tronc large, noueux, assis sur des racines épaisses qui plongeaient solidement dans le sol. Au printemps, les nouvelles pousses vertes sur les branches témoignaient de sa volonté de vivre. Non, il n'avait pas renoncé, il savait qu'il dominait le vallon, qu'il représentait un centre de vie, que d'autres comptaient sur lui.

Cette silhouette complètement dissymétrique, on la repère dès l'arrivée au petit lac. Son reflet sur l'eau donne une perspective si étrange que des légendes se sont créées

sur l'existence d'une divinité de la montagne. On respecte son courage pour vivre seul dans cet endroit hostile, loin de ses congénères. En été, quand ils arrivent dans le vallon avec leurs moutons, les bergers apprécient l'accueil offert et prennent plaisir à se reposer à l'ombre des branches aux douces aiguilles.

Mais le vieux mélèze solitaire n'abrite pas que les bergers. Son vieux tronc noueux est un refuge pour les oiseaux qui trouvent tout ce qui leur faut pour construire des nids confortables. Au printemps, l'arbre devient une vraie volière où chacun chante son amour à tue-tête. Un couple de marmotte a profité des racines qui plongent profond dans la terre. Les grosses racines montrent le chemin pour éviter les rochers qui encombrant le sous-sol et les marmottes ont ainsi réussi, avec l'aide du vieux mélèze, à construire un véritable labyrinthe où les jeunes s'amuse à courir et à jouer à cache-cache.

Ce vieux mélèze fut certainement au cours des siècles le lieu d'événements mémorables. On lirait volontiers dans son journal la description de l'avalanche centenaire qui envahit tout le vallon et dont l'épaisseur fut telle que la neige était encore là à la fin du printemps. Les marmottes, cette année là, ne purent sortir assez tôt pour se restaurer après le jeune hivernal et beaucoup moururent. Seules celles qui avaient élu domicile dans les racines de l'arbre réussirent à émerger à temps en se faufilant le long du tronc. Mais le dernier événement, ce fut moi qui le vécus dans ma chair.

C'était en plein hiver. Je montais ce jour là à ski dans une neige poudreuse et légère qui était tombée en abondance les jours précédents. Je n'avais pas résisté à partir malgré l'épaisseur de neige fraîche et les risques probables d'avalanche. Il faisait tellement beau et surtout j'avais trop envie d'être le premier à laisser ma marque sur la neige vierge. Je n'irai pas loin, je m'arrêterai au mélèze, m'étais-je promis, estimant que le risque d'avalanche

commençait beaucoup plus haut, vers le col, là où les pentes deviennent très raides. L'avalanche ne viendrait certainement pas me chercher au fond du vallon !

Tout était comme je l'avais imaginé et le plaisir ressenti me touchait jusqu'au plus profond de moi-même. La neige était merveilleuse, tellement légère que les skis avançaient sans peine malgré l'épaisseur de la trace. Chaque pas était un rêve, le ski glissait doucement en avant, faisant entendre le chuchotement du pinceau sur la feuille blanche, les cristaux de neige ainsi dérangés reflétaient le soleil dans une myriade de couleurs et contribuaient à accentuer la calligraphie que je laissais derrière moi. Il n'y avait pas un bruit, aucune trace, j'étais seul, j'étais le premier à violer cette blancheur immaculée qui recouvrait le vallon. Je me retournais souvent pour évaluer la pureté de ma trace et même prenais longuement le temps de calculer la prochaine courbe afin qu'elle s'insère de façon harmonieuse avec le mouvement du terrain. J'étais venu pour cela, rien que pour cela : calligraphier une trace éphémère que personne ne verrait jamais, sauf peut-être un chamois ou un lièvre variable à la recherche d'un peu d'herbe sur les rochers qui pouvaient émerger du manteau neigeux. Il y a des moments comme celui-là où le temps semble se dilater à l'infini, le passé n'existe plus et le futur n'a pas d'objet, seule demeure la beauté surnaturelle de quelque chose que vous ne comprenez pas. A ce moment là, je me rendis compte que le graphisme que je dessinais dans la neige et qui semblait marquer le vallon de façon indélébile exprimait tout mon être.

Plus haut, au fond du vallon, le mélèze me regardait. Avec ses branches dégarnies, son tronc énorme et son faite qui ressemblait à un morceau de squelette, il était impressionnant. Encore une fois je m'étonnai qu'un mélèze puisse vivre si haut, tout seul, sans les copains de la forêt. Quel besoin a poussé une petite graine parmi des milliers semblables à venir s'installer, quelques siècles

plus tôt, dans un endroit aussi austère. Ce mélèze solitaire m'obsédait. J'aurais voulu comprendre ce désir de solitude quand les seuls compagnons qui le visitent sont des chamois attirés par le lichen qui tapisse le vieux tronc.

Il y avait vraiment beaucoup de neige, je le vis en arrivant au pied du mélèze. Ses branches, normalement bien au-dessus du sol, touchaient presque la surface et il était facile se s'asseoir sur l'une d'elle. En été, ce n'est pas le cas, le mélèze prend bien soin de laisser ses branches à une bonne hauteur pour éviter que les moutons ne viennent manger les aiguilles trop tendres.

J'enlevai mes skis et posai mon sac. Je voulais me reposer un peu et contempler. J'étais au milieu du vallon, plus haut les pentes se resserraient pour déboucher sur un petit col enchâssé entre deux falaises, vers le bas, le vallon s'étalait langoureusement entre de multiples replats et des combes abruptes. La neige couvrait tout, même les endroits les plus raides, tout comme le petit lac dont on pouvait seulement deviner la forme. Déjà je commençais à planifier ma descente, j'imaginai les premiers virages dans cette neige poudreuse, si fine, si légère. Il ne fallait pas descendre en suivant la trace de montée, non, je ne voulais pas abîmer ses arabesques délicates qui serpentaient entre les mamelons et les combes du vallon. Et puis elle marquait mon passage et je me complaisais à croire que d'autres peut-être pourraient en profiter. Oui, j'allais explorer un autre passage inviolé dans lequel je calligraphierai une trace de descente toute en courbes et qui utilisera au mieux la moindre pente. Arrivé en bas, avant d'entrer dans la forêt, je me retournerai une dernière fois pour regarder mon œuvre, j'aurai alors ce petit frémissement de jouissance qui vous prend quand vous réussissez quelque chose de beau.

Assis sous le mélèze, j'essayai de me mettre à l'écoute de la nature autour de moi. Pour cela, il ne faut pas bouger un doigt et tendre tous ses sens jusqu'à saisir un premier

frémissement de vie. Pourtant je n'entendais rien, pas un bruit, seul un silence oppressant. Les chamois avaient disparu, ils s'étaient enfuis plus bas, dans la forêt, en suivant mes traces. J'étais seul avec le vieux mélèze, assis sur une branche, le dos appuyé contre l'énorme tronc. J'écoutai, il allait se passer quelque chose, j'en étais sûr.

Un pressentiment bizarre me saisit soudain, mais je le repoussai, je ne voulais pas l'entendre. Le soleil me réchauffait doucement et humanisait la froideur blanche de la neige. Des jeux de couleurs s'animaient comme un tableau vivant sur les pentes douces du vallon. La nature se faisait belle, délicieusement belle, et elle le faisait juste pour moi. J'étais choyé, aimé, jamais je ne m'étais senti aussi bien. Pourtant quelque chose ne convenait pas et soudain j'en compris la raison : il n'y avait aucune vie dans le vallon, j'étais le seul être vivant. Pas un lièvre variable, tout blanc à cette saison, pas de lagopède, pas un bruit. Les chamois étaient partis en galopant difficilement dans la neige profonde. On aurait dit que le vallon voulait encourager mon écoute. J'entendis le bruit de mon cœur, j'eus envie de bouger, mais je me retins. C'était de l'inconscience, j'aurais dû faire attention à ce fait étrange que je n'avais pas vu un animal depuis mon arrivée. Ils avaient tous fui ! Pourquoi ?

C'est alors que le mélèze se mit à vibrer. Une vibration qui montait par ses racines du plus profond de la terre, une vibration que je ressentis dans mon dos collé au tronc. Il me fallut encore quelques secondes pour sortir de ma méditation. Le grondement que je sentais enfler à travers le tronc de l'arbre s'incorporait avec mon rêve et ce fut seulement quand surgit la vision d'une fin dantesque du monde que je me réveillai. Sans même réfléchir, j'attrapai le tronc de mon ami à pleines mains et grimpai de branche en branche le plus haut possible.

L'avalanche arriva avec une force inouïe. Un violent souffle faillit m'arracher à mon arbre protecteur, j'entourai

son tronc avec mes bras et le serrai le plus fort possible. Tout devint blanc, la neige volait dans tous les sens, je ne voyais plus rien. Soudain un énorme mur de neige déboula sur nous. Le mélèze plia sous la poussée, des branches cassèrent et partirent avec le flot. Dans mes bras qui l'entouraient, je sentis le tronc gémir sous l'effort. C'était comme un appel au secours et j'eus la vision instantanée des racines arrachées et du tronc partant à la dérive, moi avec. Pour échapper à la peur, je plongeai la tête dans un trou du tronc qui se trouvait juste devant moi. Il y avait là un oiseau affolé, niché tout au fond. Nous nous regardâmes l'un l'autre comme deux êtres en péril, aux prises avec un phénomène où la vie n'avait plus sa place. Cela dura peut-être quelques secondes, mais ce fut comme une éternité. Etrangement, la seule pensée fut que c'était la fin de mon histoire dans la vie : il fallait que cela arrive un jour et voilà, j'y étais.

Et puis soudain, plus rien. L'avalanche était passée et le contraste entre cette folie furieuse et le calme qui suivit me saisit. Je mis longtemps à oser desserrer mes bras et à lâcher le tronc. L'arbre était toujours debout. Il avait laissé dans l'aventure quelques branches basses, mais son tronc énorme restait solide comme un roc. L'avalanche avait fait tout ce qu'elle pouvait, cassant tout ce qui était à sa portée, écrasant le vieux tronc par des vagues successives et essayant désespérément d'arracher les racines à la terre. Elle n'avait pas réussi. L'arbre restait vainqueur du combat et il m'avait sauvé.

Je fis un dernier clin d'œil à l'oiseau tapi au fond de son trou avant de quitter la branche où je me tenais. Ensemble nous avions survécu à un caprice furieux de la nature et je n'oublierai pas ce petit oiseau qui avait, comme moi, fait confiance au vieux mélèze pour le protéger. Je mis les pieds sur une surface grumeleuse, compacte où la marche allait être difficile. Bien sûr toutes les possessions que j'avais posées au pied de l'arbre

avaient disparu. Je n'avais plus de skis, ni de bâtons, ni mon sac à dos avec les vêtements chauds, ni la nourriture. Le soleil brillait toujours, il faisait chaud et malgré cela, je tremblais de froid. Il fallait descendre, c'était la seule chose à faire.

Un grand cataclysme semblait avoir secoué le vallon jusqu'à la limite de la forêt. Disparue l'innocence merveilleuse qui m'avait tant enchanté quand je faisais ma trace comme une calligraphie sur un papier de soie, disparue la neige légère comme de la poussière d'argent sur laquelle les skis glissaient dans un chuintement cristallin, disparue la douceur des formes comme une peau blanche et lisse qui recouvrait les aspérités du sol et les rochers. Une force d'une sauvagerie inouïe avait balayé cette pureté virginale, laissant derrière un spectacle hallucinant. Marcher parmi ces blocs de neige durcie qui tombaient les uns sur les autres était un exercice difficile et la progression fut lente. Tandis que je m'efforçais d'avancer dans ce chaos, je ne songeais qu'à ma survie. Encore traumatisé par cette violence qui avait failli m'emporter, je me sentais infiniment fragile, à la merci du moindre caprice de la nature.

Une heure auparavant, je remontais le vallon sûr de moi, j'acceptais l'offre de la nature comme quelque chose qui m'était due et dont j'étais seul capable d'en admirer la beauté, j'avais l'impression que tout était fait pour mon plaisir, il suffisait de cueillir, j'étais au centre du monde, mon orgueil était immense. Et puis il avait suffi d'une chiquenaude, le simple froncement de sourcils d'une puissance que je ne comprenais pas pour tout faire basculer. Une grande faiblesse m'étreignait, une peur insidieuse me poursuivait pendant que j'errais parmi les blocs de neige laissés par l'avalanche, tout pouvait m'arriver tellement je me sentais misérable.

Ce n'est qu'après avoir rejoint la protection de la forêt que je commençai à revivre. J'osai enfin me retourner

pour jeter un dernier regard sur le vallon que j'aimais tellement et qui était désormais labouré, déformé, violé par cette force aveugle venue de nulle part. On ne reconnaissait rien, tout était changé, bouleversé. Seul le mélèze solitaire se dressait toujours, solide et fier, au-dessus de la mêlée. Fasciné par cet orgueil, je me retrouvai moi-même. Finie cette peur lancinante qui me poursuivait. Je me redressai, une force inconnue s'empara de moi, une force de vie que je sentis monter des entrailles de la terre. Je n'en pouvais plus d'excitation, je chantais, j'éclatais de rire, je lançais les bras vers le ciel, un enthousiasme haletant, irréprensible m'enivrait. Oui, ce mélèze m'avait transmis son orgueilleuse volonté de vivre ! »

Marcel s'arrêta de lire son texte. Sa nièce le regarda avec un air interrogatif. Visiblement cette histoire lui apparaissait invraisemblable. Cela commençait comme un conte et se terminait comme une expérience vécue. L'avait-il vraiment vécue cette avalanche ?

– C'est à cause de cette avalanche que tu reviens chaque saison visiter ton mélèze comme pour un pèlerinage ? demanda-t-elle enfin avec l'effronterie qui la caractérisait.

Ils étaient assis tous les deux sous le mélèze, son mélèze. C'était une belle journée d'été, la montagne respirait la vie, le mélèze solitaire trônait sur un paysage aimable et souriant comme un dieu tutélaire. La participation de Juliette à ce pèlerinage constituait une exception dans les habitudes de son oncle toujours amoureux de la solitude. Elle avait été obligée d'insister fermement et, malgré les réticences de son oncle, elle avait gagné sa place dans la « balade du lac de Fer » comme il appelait son expédition saisonnière.

La « balade du lac de Fer » représentait une longue marche de plusieurs heures et Marcel la trouvait chaque année plus difficile, il savait que le jour viendrait où il

n'en serait plus capable. Ce jour là ne devait pas exister, il en était de plus en plus décidé. Cette réflexion le ramena à son dépit de devoir partager un cheminement qu'il aimait solitaire. Traditionnellement il montait une fois chaque saison, il montait seul en s'arrêtant plusieurs fois, des pauses cadencées toujours au même endroit qui lui permettaient de reposer son vieux corps. Chaque pause était l'occasion d'une nouvelle observation comme un jeu de marmotte, deux papillons amoureux qui volètent dans la prairie ou simplement une fleur nichée entre deux pierres. Il avait l'impression, se faisant, de faire vivre quelque chose qui, sinon, serait resté ignoré, inexistant. Arrivé au lac, il rejoignait le mélèze au fond du vallon et s'installait sur la plus basse branche, le dos appuyé contre le tronc. Il aimait sentir le contact avec le tronc puissant de l'arbre plusieurs fois centenaire, il y avait là une histoire vivante dont il aimait s'imbiber. Galléan, son ami, peintre et berger de son état, venait le rejoindre en été quand il gardait les moutons à la cabane de Fondterre. Galléan aimait se moquer gentiment de lui. Chaque fois, cela faisait mouche et Marcel réagissait comme s'il avait une fureur rentrée.

– Ce mélèze solitaire qui t'a sauvé la vie, disait Galléan, t'obsède au point de revenir à chaque saison comme pour un pèlerinage ? Cache-il dans ses branches torturées une divinité dont tu prendrais lentement conscience ?

– Stupidité ! C'est comme cela que commencent les rites : on vient en pèlerinage, on dresse des idoles et on adore. Il n'y a pas plus tristes que ces rites qu'essayent d'imposer les religions pour se perpétuer. Il faut les effacer ainsi que les croyances qui les supportent ; c'est une longue lutte parce que nous avons besoin de rites pour canaliser la vie, mais quand on y arrive, la nature s'éclaircit, une grande pureté l'inonde, le monde émerge de sa gangue, tout s'unifie, le mal se confond avec le bien,

l'horreur avec la beauté. Délivrée des dogmes, la conscience s'ouvre, des barrières s'effondrent, tout devient possible. C'est pour cela que je reviens. Non pas pour adorer un dieu illusoire, mais pour me pénétrer plus profondément de cette force de vie dont le vieux mélèze m'a fait prendre conscience, une force de vie que j'observe sourdre par tous les pores de la nature.

– Tu observes... Mais c'est une chimère que tu poursuis là !

– Je sais. Ce mélèze joue simplement un rôle de signifiant pour porter mon espoir.

– Tu m'as souvent expliqué que ce n'est pas la vie qui te tracasse, mais le fait d'être conscient de la vie.

– Oui, ce mélèze existe parce que je l'observe. Sans moi, il n'aurait aucune réalité. Sans le tableau que je t'aide à peindre, il serait un simple amas de poussière d'étoile.

Ces discussions s'éteignaient aussi vite qu'elles avaient jailli. Les deux hommes se serraient les coudes, cherchant dans l'union de leurs consciences un réconfort contre l'absurdité d'être. Ils se complétaient parfaitement.

Marcel sortit de sa méditation solitaire lorsque Juliette, lassée du silence de son oncle, se mit en devoir de grimper jusqu'au faîte du mélèze, là où le tronc racorni par la foudre lançait vers le ciel un cri noir de révolte. Décidément cette Juliette n'avait pas sa place ici, il n'aurait pas dû accepter de l'emmener. Cette presque jeune fille, trop jolie pour son âge, et dont le regard intelligent laissait percer une maturité inquiétante venait perturber une intimité qu'il savait avoir avec la nature autour de lui. Et puis il n'avait plus l'âge pour s'occuper des jeunes, il ne les comprenait pas, c'était devenu trop difficile.

– Juliette, il n'y a rien en haut de cet arbre, tu vas tomber, redescends donc.

– Pourquoi reviens-tu à chaque saison visiter ce mélèze ? redemanda-t-elle enchantée de le voir enfin réagir. Les mélèzes sont tous pareils. C’est sûr que celui-là, isolé dans son vallon, constitue un paysage à lui tout seul, mais il y a tant d’autres sites à visiter. Moi je suis pour le changement, sinon on devient ringard !

Il la regarda longuement. Il y avait des choses qu’il ne pouvait pas dire, pas maintenant. Juliette était à cet âge délicat du passage de l’enfance à l’adolescence, l’âge des questions, l’âge où la toute nouvelle conscience découvre la liberté. Il sourit, un sourire nostalgique dans lequel s’exprimait le regret de ne pas pouvoir tout recommencer. Il avait tant aimé cette liberté de choisir qu’il n’avait plus maintenant, tant aimé l’enthousiasme qu’elle lui prodiguait. Il était vieux à présent, il n’y avait plus de choix possible, le futur était tout tracé ; alors pour oublier, son esprit s’égarait dans les méandres de sa mémoire. Il revivait ainsi des épisodes qui avaient marqué sa vie, certains le rendaient nostalgique, d’autres le faisaient rire encore, il y avait aussi des épisodes douloureux dont il évitait le souvenir pour ne pas s’apitoyer de nouveau, pour ne pas revivre sans cesse ses erreurs ou ses manquements. Son adolescence avait été marquée par la remise en cause des croyances qui avaient accompagné son enfance. La vie tout d’un coup avait perdu son sens, c’était devenu un théâtre de marionnettes et rien ne comptait plus que la façon de jouir de l’instant présent. Il savait que dans la famille de Juliette, les croyances religieuses n’existaient plus, elle en avait été épargnée mais cela ne l’empêchait pas de tout remettre en question. C’est pour cela qu’il l’avait invité à ce pèlerinage, pour la faire participer à l’exaltation qui le prenait chaque fois qu’il pénétrait dans le vallon du mélèze. Un rite ridicule, il le savait, un rite qui sacralisait ce pauvre mélèze qui n’en demandait pas tant ! Mais il ne pouvait pas s’empêcher, cet arbre isolé, torturé par les tempêtes et les avalanches et qui l’avait

sauvé une fois de la mort, l'obsédait au point de revenir à chaque saison.

Deux papillons qui jouaient un ballet aérien vinrent interrompre sa réflexion. C'était de beaux papillons dotés de grandes ailes aux couleurs chatoyantes. Ils jouaient le jeu de l'amour en se courant l'un après l'autre dans une danse insouciant et joyeuse. Oui, pensa-t-il, l'amour est le moteur de la vie animale, son but ultime. Mais chez l'homme, l'amour a une signification infiniment plus profonde. Par son irrationalité, sa beauté intrinsèque, par la force mystérieuse, irrésistible qu'il exerce sur l'esprit, il est capable de susciter des élans de transcendance, il est une nourriture essentielle de la conscience. Souvent il se demandait si la conscience pouvait exister sans amour. C'est son premier amour qui l'avait sauvé, il avait occupé dans son esprit l'espace laissé libre par la perte de ses repères, la chute de ses croyances religieuses, la découverte terrible de l'absurde. Son premier amour, un amour jamais consommé, mais un amour merveilleux. C'était celui dont il gardait le plus de nostalgie. Pourquoi n'avait-il pas pris comme une bonne mayonnaise ? Pourquoi s'était-il éteint comme un feu de paille ? Ainsi un aiguillage de sa vie avait été pris, il ne pouvait qu'imaginer ce qu'il avait perdu ou au contraire évité en abandonnant la femme qu'il aimait. Comme souvent, il ne put s'empêcher d'exprimer à haute voix sa dernière pensée.

– Oui, l'amour est le point nodal de l'adolescence, il est la seule source de vie.

– Que dis-tu ? s'exclama Juliette. Je ne parlais pas de l'amour, mais de ton pèlerinage saisonnier.

Interloqué, il la regarda tout en cherchant à reprendre ses esprits. Encore une fois, il se réprimanda intérieurement : « Oui, cette fille est trop jolie, je n'aurais pas dû l'emmener ! » Puis il pensa à ce qu'elle appelait « son pèlerinage » et il commença à raconter :

– Oui, je viens au printemps quand le mélèze prend son nouvel habit. Ses vieilles branches couvertes de lichen se couvrent de petites aiguilles vertes, encore toutes tendres, si tendres que c’est un plaisir de les caresser. Des restes de neige couvrent encore l’alpage par endroits mais ailleurs les crocus et autres perce-neige forment des tapis de couleurs. Après leur long sommeil sous terre, les marmottes s’affolent de soleil et d’herbe fraîche. Le berger n’encombre pas encore le vallon avec ses moutons, la nature s’offre vierge, neuve, innocente. Je m’assieds, le dos appuyé contre le tronc du vieux mélèze et la force de la vie que je ressens à ce moment là m’enivre. Elle a la senteur de la terre en train de renaître après un long hiver.

– Je viens aussi en été, continua-t-il sans attendre de réponse, quand la chaleur fait vibrer l’air par vagues successives. La prairie est inondée de fleurs multicolores qui attirent une infinité de papillons. Le chant strident, obsédant, des grillons ou autres sauterelles fait oublier qu’il y a aussi des oiseaux. Là, au milieu de tout cela, le mélèze dresse son ombre pour le plus grand profit des animaux qui cherchent un peu de fraîcheur. Une famille de marmotte a même élu domicile sous les racines où on voit un trou profond s’enfiler. La force de vie est devenue infiniment variée, elle a tout envahi jusqu’au plus improbable recoin, la montagne vibre de cette force et j’ai l’impression de toucher le but que je le suis fixé : accéder au triomphe de la création.

– Cela ne suffit pas, reprit-il après un moment de silence que Juliette se garda de rompre. Je viens encore à l’automne, saison de transition, saison qui prépare au grand sommeil de l’hiver. Le mélèze semble en feu. On a l’impression qu’il brûle pour se déshabiller de ses aiguilles, déjà le sol en est jonché. Les marmottes sont depuis longtemps endormies au fond de leurs trous, il n’y a plus un bruit dans la prairie, la nature donne l’impression d’attendre avec angoisse la première tempête d’hiver.

Assis sous le mélèze, immobile et concentré, il me faut longtemps pour comprendre où est passé la vie. Ramassée sur elle-même, préparée au pire, la force de vie fait le gros dos. C'est à cette saison que j'ai pu enfin faire peindre par Galléan mon mélèze solitaire dans son vallon. Je lui ai dicté chaque coup de pinceau, le mélange de couleur, tout ce que je voyais. Nous nous sommes assis sur un versant du vallon pour avoir le meilleur relief, le mélèze nous tend ses belles branches, celles qui ont survécu aux avalanches les plus terribles, il donne ainsi l'impression de lancer des flammes vers le ciel. L'herbe est déjà jaunie par les premiers froids fait pâle figure, l'alpage semble nostalgique de ces journées d'été quand les papillons volètent de fleurs en fleurs. Alors oui, parfois j'ai l'impression que le mélèze me comprend. Il m'accueille, encourage ma méditation et m'aide à endormir les dernières pulsions de révolte qui grondent encore au fond de ma conscience. Sous son abri, je n'ai rien à craindre, il me suffit d'attendre que les choses se passent. Tout cela je l'ai exprimé dans ce tableau peint par Galléan, c'est certainement son plus beau tableau.

– Je reviens en hiver aussi, continua-t-il, et ceci malgré le souvenir cuisant de l'avalanche. La neige est parfaite, poudreuse à souhait, presque cristalline. L'abondance de la neige ne dérange pas le mélèze qui, débarrassé de ses aiguilles, n'a qu'à se secouer légèrement pour la faire tomber. Tout nu, il ressemble alors à un vieil épouvantail qui agite sans espoir ses bras noirs autour d'un tronc énorme et tronqué, presque une souche. Il est presque ridicule dans ce décor de rêve où tout semble parfait. Un trop de pureté qui fige la vie. Je ne devrais pas être là, j'ai l'impression de m'inviter, je fais glisser silencieusement mes skis essayant de ne pas me faire remarquer. Curieusement il se dégage de ce décor une impression de fragilité délicate, totalement irréelle. Il est difficile

d'imaginer une avalanche déchaînée, emportant tout sur son passage.

Il y avait trop de mots dans les discours de son oncle ! Juliette se leva et s'en fut s'ébrouer dans la prairie, au milieu des papillons qui voletaient en tous sens. Son oncle restait bien mystérieux. Elle voulait de la vie, des plaisirs, de l'amour, elle rêvait d'aimer sans savoir quoi au juste, elle avait l'impression que le monde était à sa portée, il n'y avait qu'à saisir. Elle se sentait emportée par un enthousiasme qui n'avait pas de frein, mais aussi elle commençait à mesurer le vide sidéral dans lequel pouvait se dissoudre sans explication tout ce qui faisait son être. Quand elle revint, son oncle était toujours assis sur la branche basse du mélèze. Il fallait le faire encore parler, il avait des choses à dire, trop de choses même, les fruits de toute une vie de méditation. Peut-être découvrirait-elle ainsi des réponses à ces questions qui la troublaient tant.

– Marcel, je ne comprends pas bien l'histoire du tableau en automne, insista-t-elle. Tu parles de dernières pulsions de révolte, mais de quelle révolte s'agit-il ?

– Je te montrerai le tableau, tu comprendras, répondit-il.

Il n'avait pas envie de parler.

– La parole détruit l'harmonie de la nature, dit-il encore.

A ce moment le chamois parut. Il surgit à l'improviste comme un chamois sait le faire quand il se retient de faire rouler des pierres. Il vint s'installer aux pieds de Marcel, sous les yeux médusés de Juliette. Décidément cet oncle était extraordinaire.

– C'est un vieil ami, chuchota Marcel, fais attention de ne pas l'effrayer. Je l'ai recueilli un jour dans le vallon. C'était un bébé chamois de quelques jours, sa mère avait disparu, peut-être tuée par un chasseur ou un autre accident dans la montagne. Alors je l'ai emmené chez

Galléan, dans sa cabane. On l'a nourri avec du lait de chèvre. Ce fut difficile parce que la chèvre ne voulait pas en entendre parler ! Elle avait son chevreau et elle n'en voulait pas un deuxième, et en plus il s'agissait d'un bébé chamois ! Il a fallu le nourrir à la main après avoir traité la chèvre. A l'automne, il ne voulait plus nous quitter. Comme on ne pouvait pas le faire descendre dans la vallée avec les moutons, on s'est débrouillé pour le perdre. On l'a amené ici, sous le mélèze, puis on s'est éclipsé. Je pense qu'il a compris parce qu'il n'a pas cherché à nous suivre. Mais chaque fois que je reviens, je le vois surgir sans un bruit au moment le plus inattendu. Il se couche à mes pieds comme maintenant.

– Il fait partie du pèlerinage alors ! Je peux le caresser ? demanda Juliette.

Et négligeant l'avertissement de son oncle, elle se pencha en avant pour effleurer les petites cornes pointues. Mais ce n'était pas du goût du chamois qui se leva en poussant le chuintement caractéristique de son mécontentement. C'était un beau chamois, tout en muscle et en souplesse. Sa robe mordorée se confondait avec les aiguilles du mélèze. Il regarda le vieil homme avec désapprobation et s'enfuit en quelques bonds dans les rochers qui dominaient le lac.

La tempête

– On n’y arrivera jamais ! s’écria Andrée, c’est l’enfer ici, il faut descendre, rejoindre la vallée.

Sa voix se perdit dans le blizzard. Ils s’étaient arrêtés dans un petit creux entre deux collines espérant s’abriter un peu du vent, mais celui-ci hurlait dans le moindre recoin de la montagne. La carte que Gabriel avait essayée de déployer se transformait petit à petit en lambeaux, il n’arrivait plus à distinguer les courbes de niveau, tout devenait confus. Même la boussole semblait désorientée, peut-être à cause du froid qui faisait trembler sa main. Il regarda son altimètre, normalement ils auraient dû se trouver à un endroit sur la carte où la forêt commence, mais il n’y avait pas un arbre, pas un mélèze, tout était blanc, pas un rocher n’émergeait de la neige. Cela faisait des heures qu’ils cherchaient le refuge, essayant chacun des vallons qui se présentaient, s’imaginant trop haut puis ensuite trop bas. Ils avaient pourtant passé sans problème le col prévu dans leur itinéraire et avaient même cru apercevoir le refuge plus bas, tapi dans un petit vallon. A ce moment la visibilité était encore bonne, seul le ciel livide, plombé, annonçait la tempête imminente. Gabriel avait pris soin de régler son altimètre au col, il connaissait la montagne et savait les précautions à prendre pour éviter de tomber dans ce genre de traquenard. Mais la tempête était arrivée si brutalement qu’il avait un peu perdu pied. Sans visibilité, secoué par le blizzard, un instant d’inattention lui avait suffi pour perdre le fil du chemin. Désorienté, il avait cru pouvoir se rattraper en parcourant le plateau de façon rationnelle. Il était certain que le refuge

était dans le coin, en visitant tous les vallons il le trouverait. Mais chaque vallon se ressemblait, les formes s'estompaient sous la neige et parfois il eut l'impression de tourner en rond. Bien sûr il restait la solution de descendre dans la vallée, mais il n'y croyait pas trop, ce refuge était connu pour être inaccessible en hiver à cause des avalanches. Il regarda Andrée et il lut dans ses yeux l'angoisse qui l'envahissait.

– Courage, lui cria-t-il dans l'oreille, je sais où on est, on va descendre et essayer de rejoindre la vallée. Surtout ne t'écarte pas de moi, on ne se retrouverait plus dans ce brouillard.

Ils commencèrent à descendre, mais tout était blanc, on ne distinguait même pas la surface de la neige et sans point de repère on ne savait plus si on glissait ou si on était arrêté. Les skis disparaissaient par moments, comme engloutis, et il fallait les secouer pour les retrouver. Le vent emportait horizontalement les flocons de neige. Pour se protéger ils avaient mis leurs lunettes de soleil croyant ainsi échapper à ces flocons qui entraient dans les yeux, mais c'était encore pire, il fallait sans cesse nettoyer les lunettes avec des doigts gourds de froid malgré les gants. Le blizzard contribuait à faire chuter la température, le froid s'infiltrait dans les corps par le moindre interstice, traversant les vêtements de protection. Gabriel savait que tout arrêt signifier la mort, il fallait marcher coûte que coûte.

Pourtant tout avait si bien commencé. Cela faisait trois jours qu'ils étaient partis en randonnée, une randonnée amoureuse, un voyage de noces avait annoncé Gabriel. Le temps avait été idéal, une merveille et leur amour avait connu une plénitude qu'ils n'imaginaient pas. Ils rêvaient d'ivresse et de pureté, ils voulaient en pénétrant dans le silence et la solitude de la montagne enneigée exalter ce désir violent de leurs corps, le transcender afin qu'il dépasse le commun banal et découvre un autre espace, une

autre planète. Le résultat avait dépassé toutes leurs espérances, ils avaient vécu des moments intenses, de cette intensité qui fait rêver que le temps s'arrête, que l'éternité est à portée. Oui, la nature les avait accueillis avec bienveillance, créant pour eux un espace privilégié dont ils avaient joui sans retenu. Ils avaient découvert ensemble l'inexprimable beauté des choses, gravissant les sommets et profitant de descentes merveilleuses dans une neige idéalement poudreuse.

Mais aujourd'hui c'était l'enfer qui leur tombait dessus. Peut-être avaient-ils fait quelque chose de mal pour être traités comme cela, quelque chose qui aurait déplu là haut dans le ciel. Ils étaient tout jeunes encore et, dans l'innocence de leur amour, le mal ne pouvait pas exister.

– Gabriel, Gabriel ! hurla soudain Andrée, je ne vois plus rien.

Une seconde d'inattention, cela suffisait pour perdre la trace aussitôt recouverte. Heureusement elle distingua sa silhouette, il l'attendait et elle le rejoignit vite. Elle voulut se jeter dans ses bras pour retrouver un peu de courage, mais il la repoussa violemment. Il avait ressorti sa carte que le vent achevait de réduire en miettes. Devant lui, dans le brouillard, elle distingua un précipice vertical, juste à quelques mètres.

– Nous sommes perdus, j'en suis sûre maintenant, s'exclama-t-elle.

Il ne répondit pas, d'ailleurs il n'avait peut-être même pas entendu, le vent empêchant toute discussion. Il se rapprocha d'elle et il lui cria dans l'oreille :

– Il nous faudrait un abri sinon on ne va pas s'en sortir. Au moins un rocher qui nous protégerait un peu du vent. Je ne sais plus où on est. On va reprendre notre trace à l'envers et essayer de trouver un repère.

Mais la trace avait disparu, aussitôt recouverte. Il prit une direction au hasard, il n'avait plus la force de sortir la boussole. Le vent les poussait maintenant et Andrée

trouvait cela plus confortable, mais à part cet avantage, la situation ne s'améliorait pas. Gabriel allait au hasard, se laissant simplement pousser par le vent. Ils remontèrent une petite colline, descendirent dans un ravin, puis remontèrent une autre colline. Jamais ils ne trouveraient le refuge dans ces conditions, descendre dans la vallée semblait désormais exclu avec ce précipice qui les avaient bloqués et presque failli les avaler. C'est alors qu'Andrée vit la trace. Bien sûr c'était une vieille trace entièrement recouverte, mais pourtant on la distinguait dans le blanc uniforme. Elle comprit vite pourquoi : avec le soleil, la neige tassée de la trace avait gelé et le vent, qui maintenant balayait la neige fraîche, laissait les bords durs apparaître. Elle appela son compagnon. Heureusement le vent portait la voix et il put l'entendre à quelques pas. Il revint en arrière et ensemble ils considérèrent cette trace.

– C'est une vieille trace, elle a durci, remarqua-t-il. C'est pourquoi on la voit malgré le blizzard. Elle monte la pente par-là, en lacets. On va essayer de la suivre, peut-être conduit-elle au refuge.

C'était presque une renaissance. Grâce à cette vieille trace, la montagne hostile redevenait humaine, habitée. Finie la peur de ne pas y arriver, ils imaginaient déjà le refuge, le poêle qui ronfle, la chaleur réconfortante quand le vent continue de rugir dehors. La trace se perdait parfois, mais Andrée avait l'œil, elle ne la laisserait pas se perdre, c'était son fil de vie. D'ailleurs c'était une trace bien faite, on devinait ses courbes en fonction du terrain, il suffisait pour la retrouver de s'imaginer dans la peau de celui qui l'avait faite avant eux.

La trace montait toujours. « C'est sûr, elle va au refuge » se persuada Gabriel. De toute façon il n'y avait rien d'autre à faire que de la suivre, il était perdu, complètement perdu dans le blanc laiteux qui l'enveloppait. Par moments une bourrasque de vent le déséquilibrait, le froid devenait de plus en plus prenant,

après les mains il gagnait les pieds « Si on s'arrête, on ne survivra pas » murmura-il encore.

La trace s'enfonçait dans un vallon aux flancs abrupts. Gabriel hésita un instant, ce vallon pouvait être un réceptacle d'avalanche et avec toute la neige tombée, le risque commençait à devenir important. Mais que pouvait-il faire d'autre que suivre la trace ? Andrée ne supporterait pas de se retrouver encore sans guide, sans ligne de vie. Ils arrivèrent ainsi à un replat, sans doute un lac gelé au bord duquel se tenait un mélèze, et là ils perdirent la trace. Ce mélèze perdu tout seul au bord du lac semblait absurde. Où était la forêt ? Que faisait-il donc là avec son tronc massif et ses branches rabougries ? Ils avaient beau scruter le brouillard, aucun refuge ne semblait exister à cet endroit. Seul le mélèze semblait le dire : « Prenez exemple sur moi qui résiste seul dans la tempête et aux avalanches. Rien n'est jamais perdu ! »

Andrée regarda Gabriel, l'air désespéré. Elle vint se blottir contre lui, cherchant un peu de chaleur et de réconfort.

– Ce n'est pas la peine de continuer, cette trace ne mène nul part, nous sommes perdus, nous allons mourir. Comment cela se peut-il ? ...

Le reste de la phrase se perdit dans la bourrasque qui les secoua, cherchant à les renverser. A ce moment une petite éclaircie se fit dans le brouillard et ils aperçurent ensemble un énorme rocher qui surplombait le petit lac et son mélèze.

– Par-là, s'exclama Gabriel. Vite rejoignons ce rocher, il nous servira d'abri.

Il imaginait déjà construire un igloo sous le rocher. Là ils seraient à l'abri et pourraient peut-être attendre que le temps s'éclaircisse. Mais au fond de lui-même, il savait que si la tempête durait trop longtemps, ils ne pourraient pas résister, même à l'abri dans un trou de neige sous un rocher. Le froid devenait trop intense, il leur aurait fallu un

équipement qu'ils n'avaient pas. Il le savait, les deux seules solutions qui pouvaient les sauver étaient soit de trouver le refuge, soit de réussir à redescendre dans la vallée, mais toutes les tentatives dans ce sens avaient échoué. Un immense sentiment de culpabilité le saisit à ce moment là. Il n'avait pas su prévoir la météo, il n'avait pas su se repérer dans le brouillard, il s'était complètement perdu. Maintenant ils allaient mourir gelés sous un rocher. Ils ne pouvaient même pas espérer des secours, d'abord la violence de la tempête empêcherait certainement toute tentative de sauvetage, mais surtout ils n'avaient pas laissé d'indications très précises sur leur itinéraire à leurs amis ou parents, seul le nom de la montagne était connu et les dates. Eux-mêmes avaient voulu garder un flou sur leur calendrier, voulant rester libres chaque jour du lendemain.

– Tout est de ma faute, marmonna Gabriel, tout en conduisant Andrée à travers le lac vers la pente raide qui montait au rocher. Tout est de ma faute, jamais je n'aurais dû me laisser prendre comme un débutant. Un bon suivi météo, la volonté de renoncer dès les premiers signes avant-coureurs, prendre le chemin de la vallée avant que ce ne soit trop tard, tout cela je n'ai pas su le faire. Je voulais absolument cette dernière nuit dans ce refuge, je savais que nous serions seuls, personne ne vient jamais ici. Cela devait être une nuit d'amour dont on se serait souvenu ! Et maintenant, ce sera une nuit affreuse sous un rocher, une nuit qui ne finira jamais. A cause de moi, mon Andrée adorée peut mourir.

– Que marmonnes-tu ? cria Andrée qui le suivait juste derrière. Je n'entends rien avec ce vent.

– Rien, rien, répondit-il en se retournant. On va bientôt arriver au rocher, encore quelques minutes. Courage Andrée, suis-moi bien, il ne faut pas se perdre dans le brouillard.

Elle avait peur, elle avait froid, elle était épuisée. Oui, il le voyait bien, elle était à bout et il ne pouvait rien faire, le blizzard emportait toute volonté de résistance.

– Notre seule chance, c’est de creuser un trou. Mais cela sera-t-il suffisant ? recommença-t-il à marmonner quand il s’arrêta soudainement, si soudainement que Andrée vint butter contre lui.

– Qu’y a-t-il ? demanda-t-elle.

– Un chamois, il vient de s’enfuir de dessous le rocher. Peut-être y a-t-il un abri ? Quand même je me demande ce que ce chamois peut bien faire ici, dans la tempête et le froid ? Il n’y a rien à manger et à cette époque les chamois descendent au niveau de la forêt. Mais peut-être que la forêt n’est pas très loin, ce mélèze isolé du lac vient bien de quelque part.

– Peut-être y a-t-il un abri, répéta en écho Andrée sans vraiment trop y croire.

Gabriel reprit la progression sans répondre. La pente devenait raide et il fut obligé d’entamer toute une série de lacets avec des conversions de plus en plus ardues au fur et à mesure que la pente s’accroissait. Ce fut alors que la trace réapparut, la trace qu’ils avaient perdue en arrivant au replat.

– Cette trace va au rocher ! s’exclama Gabriel. C’est incompréhensible.

Le blizzard emportait toutes les paroles et personne répondit. Ce fut deux lacets plus tard qu’ils arrivèrent sur une petite plate-forme de neige juste au pied du rocher. Un homme gisait là, pelotonné sur lui-même. Il n’avait même pas de sac de couchage pour se protéger.

Obéissant à son instinct de médecin, Gabriel enleva rapidement ses skis, se pencha sur l’homme et le tâta.

– Il vit encore, mais à peine, dit-il en se relevant.

C’était un vieil homme, son visage et la chevelure qui dépassait du bonnet le trahissaient. Qu’était-il venu chercher ici, au bord d’un lac gelé, pour se retrouver

prisonnier de la tempête ? « Il a fait la même erreur que moi, pensa Gabriel, il s'est fait prendre par le mauvais temps. » L'homme ne bougeait pas, il gardait les yeux fermés et semblait ne rien entendre. Une pensée commune fit se serrer l'un contre l'autre le jeune couple.

– Non ! s'exclama Andrée. Il faut lutter jusqu'au bout, ne jamais abandonner.

A ces mots, le vieil homme ouvrit les yeux. Il les regarda longuement, surtout la jeune femme comme si celle-ci éveillait en lui un vieux rêve oublié. Il voulut parler, mais le blizzard étouffait sa voix. Il fit un geste de la main qui exprimait son fatalisme devant quelque chose d'inéluctable.

– Non ! hurla Andrée complètement paniquée. Vous devez vivre. Nous avons besoin de vous.

Pendant ce temps, Gabriel avait posé son sac à dos. Il se mit en devoir de sortir sa trousse de secours qu'il emportait toujours avec lui en bon étudiant en médecine.

– Je vais vous faire une piqûre pour soutenir le cœur, cria-t-il dans l'oreille du vieil homme.

Celui-ci esquissa un geste de refus puis sembla accepter. Son regard se porta de nouveau sur Andrée et un sourire éclaira son visage barbu et buriné par le soleil. Andrée crut lire dans ce regard une promesse : « Je vous sauverai. » Elle se sentit soudain réconfortée, le blizzard ne portait plus la même menace sinistre, même le froid semblait moins mordant. Elle se pencha sur lui pour le protéger du vent pendant que Gabriel dénudait son bras pour la piqûre.

La cabane de Fondterre

La cabane était enfouie sous la neige, seul le toit avec sa cheminée dépassait. Le vieil homme sortit une clé de sa poche et désigna la pelle cachée sous une avancée du toit. Il ne pouvait pas faire plus, ivre de fatigue il s'effondra dans la neige creusant sous son poids une sorte de lit où il disparaissait presque entièrement. « Il est déjà dans son linceul, pensa Andrée en se penchant sur lui, il nous a sauvés, il nous a guidés jusqu'à cette cabane, maintenant il va mourir. » Elle s'accroupit dans la neige et lui releva la tête, la tenant sur ses genoux.

– Courage, lui souffla-t-elle dans l'oreille. Gabriel va dégager la porte, nous sommes sauvés !

Mais le vieil homme secoua lentement la tête et Andrée comprit qu'il désirait au plus profond de lui-même qu'on le laisse seul, que la neige était douce et le protégeait du vent, qu'il se sentait bien maintenant, délicieusement bien. Alors elle lui caressa la tête le forçant à ouvrir les yeux. Elle sut qu'elle avait gagné quand son regard vide de sens s'éveilla soudain et qu'un sourire éclaira son visage. Il vivrait parce qu'elle était là à côté de lui et qu'elle ne voulait pas qu'il meure.

Pendant ce temps Gabriel s'activait devant la porte de la cabane. Ce fut un long travail, chaque coup de pelle enlevait un nuage de neige légère et poudreuse que le blizzard s'empressait de ramener. Finalement Gabriel réussit à entrouvrir suffisamment la porte pour permettre le passage. Avec l'aide d'Andrée, il fit glisser le corps inerte du vieil homme dans la cabane. Il fallut encore se débarrasser de toute la neige qu'ils avaient fait ainsi entrer

et refermer la porte. La neige s'infiltrait partout, la porte ne voulait pas se fermer, le vent hurlait en s'enfilant dans la moindre fente.

La porte enfin fermée, ils se retrouvèrent dans le noir, mais petit à petit le peu de lumière qui filtrait par les interstices de la porte et du volet encore fermé leur permit de prendre connaissance des lieux. Encore étourdis par le contraste entre la tempête dehors et le calme qui régnait dans la cabane, ils mirent quelque temps à retrouver leurs esprits et comprendre que, oui, ils étaient sauvés. Pour l'instant du moins. Il faisait un froid noir, un froid immobile, silencieux, bien différent de celui qu'ils avaient vécu dehors, un froid tout plein de bruit et de fureur.

Gabriel savait qu'il fallait trouver moyen de faire du feu, sinon ils ne survivraient pas. Il alluma sa lampe et se mit à explorer la petite pièce. Le poêle était dans un coin à côté d'une table, quelque matériel de cuisine était entassé sur un évier sans robinet, de l'autre côté il y avait une simple paille étendue sur un bas-flanc. De la paille s'était répandue sur le sol, sans doute à cause de trous existants par endroits dans le matelas.

– C'est maigre comme aménagement, remarqua-t-il, nous sommes sans doute dans une cabane de berger. Je vais essayer d'allumer le feu.

– Attends, intervint Andrée, viens d'abord m'aider avec le vieil homme pour le mettre sur la paille.

Ce dernier avait sans doute envie de la paille parce qu'il contribua du mieux qu'il put pour arriver à grimper dessus. Il s'étendit là et ferma les yeux. Une immense fatigue semblait le submerger. Un sourire s'esquissa néanmoins sur ses lèvres.

– Ça va mieux ? demanda Andrée en lui caressant le visage. Vous avez réussi, vous nous avez sauvés. Cette cabane, c'est le paradis à côté de l'enfer que nous avons vécu dehors. Il faudra que vous m'expliquiez ce que vous attendiez là bas dans la tempête. Vous n'étiez pas là juste

pour nous sauver, n'est-ce pas ? Mais reposez-vous, on a bien le temps de parler maintenant.

Son regard s'était posé sur elle et ne la quittait plus. Il y avait une chaleur dans ce regard qui la fit rougir. Sans réfléchir, elle se pencha sur lui et posa un léger baiser sur son front.

– Cette fois, c'est moi qui vous ramène à la vie, dit-elle en souriant.

Elle le laissa et rejoignit Gabriel qui se battait avec le feu. Tout était humide, il n'y avait pas beaucoup de papier, pas beaucoup de petit bois. Pourtant la fumée commençait à envahir la petite pièce.

– Il y a plein de fumée, mais on ne sent pas encore le chaud, se plaignit Andrée.

– Patience, lui rétorqua Gabriel, il faut que la chaleur arrive à repousser la colonne d'air froid dans la cheminée. Après ça ira mieux.

Il fallait qu'elle se réchauffe, il fallait qu'elle bouge. Elle se mit en devoir de déballer toutes les provisions.

– Dès que le feu aura pris, un repas chaud sera le bienvenu, déclara-t-elle. Mais on n'y voit rien, je vais essayer d'ouvrir le volet.

– Attention, fit Gabriel, le volet est peut-être enterré sous la neige et tout va entrer.

Mais Andrée essaya quand même. Le volet s'ouvrait bien, il n'y avait pas de congère de ce côté, mais une bouffée de tempête s'engouffra aussitôt dans la pièce. Elle réussit à bloquer le volet et s'empressa de refermer la fenêtre.

– Cela ne s'arrange pas dehors, remarqua-t-elle.

Mais ni Gabriel, ni le vieil homme ne relevèrent la remarque. Avec la lumière filtrée par la neige qui se collait contre la vitre, la cabane avait pris un aspect plus accueillant. Andrée en profita pour commencer à vider les sacs. Dans celui de Gabriel et le sien, elle savait qu'il n'y avait plus grand chose à manger, c'était le dernier jour de

leur randonnée. Elle espérait trouver des ressources complémentaires dans le sac du vieil homme, mais elle fut bien déçue. Il n'y avait rien à manger, seulement un cahier rouge, un cahier épais, qui semblait encore tout neuf, bien qu'un peu déchiré par le vent.

– Il n'y a rien à manger dans son sac, c'est curieux quand même, s'exclama-t-elle en levant les yeux vers le vieil homme.

– Il avait peut-être un autre sac qu'on a laissé là bas, hasarda Gabriel qui venait enfin de réussir à démarrer le feu.

– Mais que pouvait-il donc bien faire au pied de ce rocher, perdu dans la tempête ?

– Il n'était pas perdu puisqu'il nous a amenés à cette cabane malgré le brouillard. S'il était au pied de ce rocher, ce n'était pas pour se protéger du blizzard. Sans protection, seul dans la tempête, il savait ce qu'il attendait.

– Mais qu'attendait-il donc ?

– C'est sans doute écrit dans ce cahier rouge que tu tiens dans tes mains. Ses derniers mots, ses dernières pensées sont certainement consignées comme un testament.

– Tu crois qu'il était venu là pour mourir ? s'étonna Andrée. C'est affreux. Comment peut-on vouloir mourir dans une telle tempête ?

La pensée de la mort était tellement éloignée de l'amour qu'elle vivait avec Gabriel qu'elle ne pouvait pas imaginer que ce vieil homme soit venu se réfugier au bord de ce lac simplement pour mourir. Elle se tourna vers lui, essayant d'attirer son attention avec une caresse sur son visage.

– Vous ne connaissiez pas le chemin de la cabane, n'est-ce pas ? insista Andrée. C'est le hasard qui vous y a fait arriver ?

Le vieil homme ne répondit pas. Il se releva péniblement, s'assit sur la paille et regarda ses affaires

étalées, surtout le cahier rouge qui trônait sur la table. Il fit un geste pour le récupérer, mais renonça. Dehors la tempête se déchaînait de plus belle, le blizzard s'infiltrait par le moindre interstice comme autant de lames de couteau. On était à la mi-journée mais la cabane restait plongée dans une pénombre obscure malgré le volet ouvert de la fenêtre.

– Lisez le donc, finit-il par dire en désignant son cahier. Vous serez ma première lectrice.

Andrée ouvrit le cahier rouge. Sur la première page, elle lut ces mots sur lesquels elle resta longtemps pensive : « La confusion d'être » Il y avait aussi une date, celle de la veille.

– Lis donc à haute voix, demanda Gabriel aussi curieux que sa jolie femme.

Alors Andrée commença à lire à haute voix. D'abord un peu indifférente au texte, elle se laissa prendre et son intonation changea, les mots par moments semblaient la frapper en pleine poitrine lui faisant arrêter sa lecture. Après un moment de silence, elle reprenait en hésitant, comme effrayée par le sens que prenait le texte et la suite inéluctable qui s'annonçait.

Gabriel abandonna son activité avec le feu et vint s'asseoir à côté d'elle sur le banc, il la serra dans ses bras, il ne voulait pas la laisser seule affronter des mots qui pesaient bien trop lourd face à la jeunesse de leur amour. Le vieil homme, allongé sur la paillasse, semblait dormir. Il était épuisé, la lutte avait été trop dure, mais Andrée savait qu'il écoutait. Elle sentait parfois la lumière de son regard sur elle quand il ouvrait les yeux.

Lecture du journal

« Je commence ce journal assis au pied de l'énorme rocher qui domine le lac de Fer et mon mélèze. Je connais cet endroit, j'ai longuement réfléchi : ce sera le but ultime de cette dernière randonnée, c'est là que je vais attendre la mort. Cela ne devrait pas durer trop longtemps, demain ou après-demain la tempête va arriver avec son blizzard et son froid, je l'ai prévue et je ne résisterai pas. Je vais essayer d'écrire jusqu'au bout, chaque jour, chaque heure autant que je peux, jusqu'à la fin. Ce sont les mots qui vont me porter, avec eux je m'envolerai comme une larme d'esprit, une efflorescence de conscience. Je laisserai mon vieux corps congelé par la tempête au pied du rocher. Même les vautours n'en voudront pas : trop sec, trop dur. Personne ne le retrouvera, personne n'aura l'idée de chercher par ici, c'est un coin perdu où jamais un promeneur ne vient. Même quand ils viennent, ils s'arrêtent au lac, peut-être envoûtés par le reflet si étrange du mélèze solitaire qui, à certaines heures de la journée, prend des dimensions fantasmagoriques. C'est aussi un lieu de repos où on voit les moutons avec leur berger attirés par l'ombre de l'arbre. Mais en hiver le vallon reste désert., trop loin, trop difficile d'accès. Même les chamois hésitent à s'y aventurer malgré le lichen du mélèze qu'ils apprécient beaucoup quand il n'y a rien d'autre à manger. Non, je suis sûr de moi ! Là haut au pied de mon rocher, il ne viendra personne ! Seul mon chamois, peut-être, mon petit chamois, s'il vit encore, pourrait monter jusqu'au rocher. Je lui ai déjà fait connaître ce coin secret d'où l'on domine la vallée et d'où personne peut nous voir. »

Ici Andrée suspendit sa lecture. Le vieil homme s'était retourné difficilement sur sa paillasse et la regardait avec un regard brûlant, si brûlant qu'elle se demanda si c'était la musique de sa voix, sa douceur, sa tonalité plutôt que les mots de son journal qui l'avait réveillé. Elle frissonna sous ce regard qui semblait la déshabiller et elle eut le geste de fermer le cahier rouge. Mais le vieil homme fit un geste d'encouragement : « Continue s'il te plaît » réussit-il à dire avant de fermer de nouveau les yeux. La lutte qu'ils avaient menée ensemble dans la tempête l'avait visiblement épuisé et Andrée hésita à venir le secourir. Mais que pouvait-elle faire ? Elle reprit sa lecture, sa voix avait pris une intonation qui surprit Gabriel occupé de nouveau avec le feu et le bois qu'il fallait couper. Il se retourna et la regarda avec inquiétude, peut-être même avec un soupçon de jalousie.

« Il y a longtemps que j'y pense. J'ai peur de mourir ou plutôt de souffrir. J'aurais pu sauter dans le vide d'un précipice mais je n'y arrive pas, il n'y a pas de bonne solution. Je suis comme un animal blessé qui cherche la solitude pour se coucher. Alors j'attends que le froid, la fatigue et l'épuisement fassent leurs effets.

La dernière vision que je voudrais avoir avant de quitter ce monde, c'est celle d'un coucher de soleil là haut dans la montagne, en hiver quand la neige enveloppe la nature de son linceul doucement ouaté. Par moments je retiens ma respiration pour écouter la montagne me parler, mais il n'y a rien, pas un son, la neige fait régner un silence vertigineux, un silence qui accentue l'impression de solitude. Quelques traces témoignent un vestige de présence animale, tout le monde ne dort pas en hiver, certains essaient de survivre dans le désert blanc. Mais pas un bruit, aucun. La nature semble immobilisée, figée sous la neige. Il faut presque marcher dessus pour

déranger le lagopède caché dans un trou, il a pris sa livrée blanche et se sait indétectable s'il ne bouge pas ; c'est seulement au dernier moment, quand on va poser le pied dessus, qu'il s'envole affolé dans un grand bruit d'ailes. Son vol rapide le fait vite disparaître de l'autre côté d'une colline et le silence, un instant interrompu, revient, immense. Le lièvre variable, blanc aussi comme la neige, sera toujours invisible pour le simple promeneur, on le devine uniquement par ses traces. Parfois l'aigle survole le territoire enneigé dans de longues boucles qui n'en finissent pas, faisant courir son ombre sur l'alpage tout blanc. Il n'y a bien sûr pas un insecte, pas de sauterelle, pas de papillon, pas de fleurs, rien de cette animation vertigineuse qui envahit la montagne en été. On ne pense pas à l'amour en hiver dans la montagne, aucun chant, aucune trille, la nature dort sans souci.

J'ai bien choisi le jour : le temps est splendide, la neige vierge, le silence encore plus profond que je l'avais imaginé. Maintenant que la décision est prise, il faut que je vive ce moment le plus intensément possible, c'est pourquoi je commence ce journal. J'ai apporté une réserve de papier, des crayons. Cela devrait suffire. Ce sera le seul témoignage que je laisserai. Peut-être me comprendront-ils en le lisant. C'est pour eux que j'écris malaisément sur ces feuilles qui cherchent à s'envoler dans le vent comme si elles avaient peur de moi. La position est inconfortable, j'ai froid aux mains et ça commence aux pieds. Heureusement la tempête annoncée n'est pas encore arrivée, il me reste quelques heures, après ce ne sera plus possible. De toute façon il sera alors temps de m'endormir. C'est sur cette tempête que je compte pour me débarrasser enfin de ce corps qui s'accroche à la vie. »

A ce moment le volet se ferma sous l'effet d'une violente rafale et interrompit la lecture. La cabane gémit tout entière sous la force du vent, des volutes de neige se

glissèrent par les interstices laissés autour de la porte mal jointe.

– La tempête ne s'arrange pas, heureusement que nous avons trouvé cette cabane, remarqua Gabriel sans se rendre compte qu'il utilisait un « nous » abusif. Je vais sortir pour rouvrir et bloquer le volet. En même temps je vais remplir la marmite de neige pour la faire fondre.

La porte s'ouvrait à l'extérieur et Gabriel dut lutter avec la neige qui avait commencé à s'accumuler dehors. A peine entrouverte, le vent s'engouffra dans un nuage blanc et Andrée se précipita pour l'aider à refermer la porte. Il fallut pourtant la rouvrir une deuxième fois pour le laisser rentrer avec sa bassine pleine de neige. Le volet ouvert laissait de nouveau percer une clarté pâle qui suffisait à peine pour la lecture. La bassine fut mise sur le poêle pour faire de l'eau.

– Tout à l'heure, nous aurons du thé, promet Gabriel. Tu peux reprendre ta lecture, je me demande ce qu'il a encore à dire dans son cahier. Tout me paraît clair : il veut en finir avec la vie. Je pense cependant qu'il y a des moyens plus sophistiqués que de venir de se perdre en pleine tempête dans la montagne.

– Il décrit peut-être dans ce cahier tout ce qui l'a amené à une telle décision. C'est sûrement le résultat d'une longue réflexion, quelque chose qui se prépare pendant toute une vie.

Gabriel la regarda avec un air dubitatif. D'un geste il l'incita à reprendre la lecture.

« C'est la dernière étape, le sort en est jeté, il n'y a rien d'autre à faire. Pensez-vous que je pouvais accepter la déchéance physique de mon corps ? Imaginer seulement de me retrouver dans un mouvoir de vieux, parmi ces oubliés de la société, ces pauvres individus mis à l'écart et qu'on vient visiter de temps en temps en se pinçant le nez ! Devenir esclave de mon corps, « dépendant » comme

ils disent ? Non ! Jamais ! Quelle absurdité de supporter une telle déchéance et surtout de ressentir ce sentiment de n'être plus qu'un déchet en attente d'être balayé ? Non, ce n'était pas possible ! Je dois dire adieu au monde dans la solitude et le silence, je veux me confier à la nature, c'est un juste retour des choses. Un égoïsme, un orgueil sans doute farouche, mais face à la mort rien ne compte plus que soi-même.

J'ai tant à écrire ! Si j'avais su, j'aurais commencé plus tôt. Je n'aurai pas le temps de tout dire. Je dois éviter de parler de moi, ce n'est pas le sujet. On a trop tendance à parler de soi, c'est stupide et ne mène à rien.

Tiens, voici un chamois ! Il a dû me repérer pendant la montée, j'allais si lentement. C'est sans doute mon ami, il vient voir ce que je deviens. Pas grand chose en fait, il va être déçu ! Cette montée, j'ai cru que je n'y arriverai jamais, surtout les derniers mètres après le mélèze. Chaque pas était une souffrance et la pause, avant d'entamer le pas suivant, désespérante. En plus la neige était lourde, difficile à manier. La trace que j'ai laissée derrière moi va geler avec la tempête qui arrive et restera indélébile jusqu'à la prochaine fonte. Bien sûr, c'est une trace éphémère que personne ne verra jamais, sauf le chamois qui m'a suivi ou un lièvre variable à la recherche d'un peu d'herbe sur les rochers qui peuvent émerger du manteau neigeux. Oui, cette trace est aussi éphémère que l'a été ma vie, mais elle trahit ma sensibilité, mon désir d'être, elle me rassure : je ne suis pas rien, j'existe encore. Oui, cette trace meuble la vaste pente blanche de mon signe, elle est un échange que j'ai avec la montagne et celle-ci sait apprécier, j'en suis sûr.

Ridicule, j'ai déjà dit les mêmes mots ailleurs, à Juliette peut-être la dernière fois que nous sommes venus ensemble, des mots trop faciles, je radote, tout cela ne signifie rien ! Tant pis. De toute façon personne ne lira ce cahier, sauf peut-être ce chamois qui me surveille depuis

tout à l'heure. J'ai déjà failli tout jeter dans la neige. Au printemps prochain ce ne serait plus qu'un vieux tas de papier en décomposition. Je me suis retenu, tant pis, je continue quand même, trop de mots qui se bousculent sur mes lèvres, ils viennent peut-être pour m'aider dans l'étape ultime que je prépare.

Le ciel est toujours d'un bleu pur, sans un nuage, il ne fait pas encore trop froid et la montagne enneigée se montre rassurante. Je suis bien installé sur le replat au pied du rocher, à l'abri des avalanches. J'ai creusé un lit dans la neige pour pouvoir m'étendre. Je n'ai pas de tente, ni rien à manger. Je ne suis pas ici pour survivre, ce n'est pas un bivouac, c'est ma tombe pour l'éternité. J'ai seulement apporté un réchaud pour faire fondre de l'eau. Je n'ai pas peur de la faim, il y a longtemps que la fatigue me coupe l'appétit, par contre j'ai peur de la soif. Je n'ai pas apporté de sac de couchage ainsi le froid me prendra lentement sans que je m'en aperçoive, tout doit se passer en douceur. Oui, je voudrais profiter pleinement des dernières heures qu'il me reste. Déjà le coucher de soleil se prépare à l'horizon et je vais l'admirer du plus bel endroit imaginable. Mon regard porte sur le nord-ouest, c'était prévu : un peu de nord pour une plus belle neige et le froid qui permettra que tout se termine vite, un peu d'ouest pour les couchers de soleil. Quand le vent se lèvera, ce sera un blizzard glacé, la visibilité deviendra nulle, un coton opaque m'enveloppera, le vent se déchaînera, hurlant à la mort sur les angles du rocher. La neige aura vite fait de m'ensevelir et tout sera dit. J'ai tout prévu, j'attends depuis des semaines que la météo me donne le signal, je voulais des garanties. On ne peut pas s'engager comme cela et perdre la face au dernier moment, de quoi aurais-je l'air ! »

– C'est bien ce que je pensais, interrompit Gabriel, il avait tout prévu, même la tempête. Il faut dire que de ce

côté là je ne suis pas bon. Sinon nous ne serions pas dans cette cabane à l'heure actuelle mais en sécurité dans la vallée. En plus de n'avoir pas su prévoir la météo, je ne sais même pas nous nous trouvons exactement. En tout cas nous sommes certainement en dehors du circuit prévu et si on nous cherche, ce qui ne va pas tarder, ce ne sera sûrement pas ici !

Andrée regarda le vieil homme pour chercher un réconfort. Son regard exprimait son inquiétude et son angoisse, des choses qu'elle ne voulait pas dire parce que dire c'est déjà envisager le pire. Des mots sans voix faisaient bouger ses lèvres : « Comment allons-nous nous en sortir ? Nous ne connaissons même pas le chemin pour rejoindre la vallée, nous ne savons même pas si cela est possible. D'ailleurs la neige tombe sans cesse et on n'en voit pas la fin ! »

Mais le vieil homme ne fit aucun signe pour la rassurer. Simplement il lui retourna son regard et il était si brûlant qu'elle frémit. Pour cacher son désarroi, elle reprit la lecture du cahier rouge.

« A chaque caresse du vent, la neige grésille. La montagne est déserte. Quel soleil ! Vaste, silencieux : un vide plein de lumière. L'immense m'entourne. Mais rien ! Rien n'écoute, rien ne répond. C'est moi seul qui parle. J'attends, je m'offre, je m'ouvre, je ne pèse rien, je m'envole. Juste l'éclat cristallin de la neige qui pétille. Petit corps qui pense, pelotonné dans la neige froide, petit grain de pensée, bulle sur l'écume du temps : un rien, un rien qui va disparaître. Tout serait donc absurde, comme le désir d'être qui creuse en moi un abîme, un manque insondable ? »

Le contraste fit s'interrompre encore une fois Andrée. Un contraste trop violent entre cette image d'une neige cristalline qui grésille sous la caresse du soleil et le

blizzard qui soufflait dehors en tempête. « Comment, pensa-t-elle, la nature peut-elle nous faire vivre des situations si extrêmes ? D'un côté elle exprime pour nous un poème dont la beauté transcende l'âme, de l'autre elle renverse les valeurs et punit l'homme d'avoir voulu chanter avec elle l'amour de la vie. »

Le vieil homme restait allongé sur sa couchette, mais son regard brûlant ne la quittait pas. Elle eut encore une fois l'impression qu'il appréciait sa voix sans vraiment faire attention aux mots. Cette sensation qu'il écoutait le son de sa voix plutôt que le texte qu'elle lisait la fit rougir de nouveau. Gabriel la regarda étonné, il la sentait ailleurs, loin de lui. Il voulut la ramener à lui, elle lui appartenait. Il quitta son travail avec le poêle qui désormais ronflait agréablement, il la prit dans ses bras et la serra contre lui, mais Andrée, comme envoûtée par le regard du vieil homme, se dégagea.

– J'ai froid dit-elle sans se rendre compte de la contradiction avec le geste de son amant.

– La neige commence à fondre, bientôt je pourrai préparer du thé chaud, répondit Gabriel un peu vexé.

Andrée acquiesça sans faire attention à ce qu'il disait. Elle avait oublié la tempête, elle ne pensait plus qu'au vieil homme. Elle reprit lentement la lecture du cahier rouge en accentuant, sans s'en rendre compte, la caresse de sa voix.

« Je suis tellement fatigué. Le moindre mouvement est une souffrance, j'ai tellement envie d'abandonner, je rêve à ce moment tant attendu où je fermerai les yeux, où je m'endormirai doucement dans un rêve sans fin. Mais le corps réclame encore, il faut se lever pour pisser, un sacrifice à la nature comme on dit. Heureusement le soleil est toujours là. A l'horizon des barres de nuages annoncent déjà le changement de temps. Ce sera pour cette nuit. Peut-être me cherche-t-on déjà, la catastrophe serait

d'avoir laissé des indices, j'ai pourtant fait bien attention pour qu'on ne puisse pas me retrouver, mais on oublie toujours quelque chose. Heureusement, une fois la tempête levée, personne ne pourra plus monter dans ma montagne, l'endroit deviendra inaccessible, trop dangereux dans le brouillard et les avalanches de neige fraîche. Même si on connaît parfaitement le coin, il est très difficile de s'orienter dans le brouillard, le relief disparaît, tout devient cotonneux, on ne voit même plus le bout de ses pieds. Bien sûr, s'il le fallait, j'arriverais peut-être à trouver la cabane du berger qui existe plus haut dans la montagne, j'ai une sorte de don pour cela, un instinct, un flair qui me permet de trouver mon chemin. Et puis je connais bien cette cabane où j'ai souvent séjourné. Mais cette fois-ci ce ne sera pas utile. Je resterai couché dans mon linceul au pied de mon rocher où personne n'aura l'idée de venir, j'attendrai qu'un dernier sommeil m'emporte dans ses rêves.

Je radote, je sens que j'écris n'importe quoi ! Pourtant j'ai besoin de ces mots, je ne sais pas pourquoi puisque personne ne lira ce journal. Ce n'est pas vrai, ce qui me pousse c'est justement l'espoir que quelqu'un le lira un jour. Stupide. »

Ici une page blanche avec trois points de suspension arrêta Andrée dans sa lecture.

– Ainsi il connaît bien cette cabane, remarqua Gabriel en profitant du silence. Je comprends qu'il ait pu la trouver sans trop de difficultés dans le brouillard. Sans lui, nous serions encore au bord de ce lac gelé, à peine abrités du blizzard dans un trou de neige. C'est quand même étonnant comme le hasard, une coïncidence improbable, a fait qu'il soit là pour mourir juste quand nous désespérions de vivre.

Andrée frissonna rétrospectivement. Oui, ils étaient passés près de la mort, eux qui ne pensaient qu'à vivre leur

amour. « Encore un contraste saisissant ! » murmura-t-elle.

Le texte reprenait sur la page suivante. Ces points de suspension signifiaient sans doute un intermède, peut-être plusieurs heures, peut-être une nuit pendant laquelle il n'avait pas pu écrire. Elle se demanda ce qui s'était passé dans l'intervalle. Peut-être avait-il dormi un peu ? Ou alors s'était-il levé pour un de ces sacrifices dont il parle ? Ou bien simplement une balade jusqu'au lac gelé et à son fameux mélèze, ce qui expliquerait qu'ils avaient pu retrouver la trace.

« Maintenant le soleil baisse sur l'horizon. Les barres de nuages prennent des couleurs mordorées, la vallée en bas devient sombre, seuls les sommets sont encore caressés par les rayons chauds de vie. Le chamois est revenu à côté de moi, il regarde aussi l'horizon. Peut-être est-il sensible à la beauté qui se dégage ou alors plus prosaïquement il a repéré à la forme des nuages le changement de temps prochain. Ici, dans cette solitude blanche, ce silence immense, un tableau se met en place et, debout adossé contre le rocher, je suis aux premières loges pour regarder le pinceau le dessiner.

La montagne ! Je lui dois les plus beaux souvenirs qui traversent ma mémoire, les moments les plus intenses qu'il m'ait été donné de vivre. Je les passe en revue en écrivant ces lignes et cela m'émeut car je ne sais pas choisir. Ce qui est sûr, c'est que ces souvenirs, je ne les ai pas assez explorés ! Ce ne sont pas des souvenirs touristiques, mais des intensités de toutes sortes, depuis ce génépi ou cet edelweiss trouvé à l'endroit le plus improbable jusqu'à cette nuit d'orage sur l'Olan ou la rencontre avec ce petit lac et son mélèze où j'ai connu un instant de vrai bonheur. C'est à travers la montagne que j'ai découvert l'inexprimable beauté des choses et les plus fortes émotions qu'inspire la nature.

Il y a des moments où l'on se demande pourquoi le monde est si beau, pourquoi tant de splendeurs inutiles que personne ne vient contempler ? J'en suis arrivé à me dire que cette beauté toute gratuite est désormais pour beaucoup la seule porte ouverte sur une transcendance : on découvre là que le monde est trop beau, qu'il y a même des excès, un surplus d'un autre ordre que tout le reste, une sorte de présence surnaturelle, en tout cas super-naturelle dont nous sommes normalement incapables de percevoir le mystère. Pourquoi tant de beauté perdue ? Pour nous aider à vivre ? Il y a dans l'Evolution un principe esthétique en action. La beauté fait partie de l'Être.

Le chamois à côté de moi semble hypnotisé. Il ne bouge pas, les yeux face à l'horizon en feu. Qu'a-t-il donc vu ? Il ne peut pas connaître cette transcendance qui me saisit parfois devant tant de beauté. Mais est-elle vraiment gratuite, tout n'a-t-il pas un sens ? Je n'aurai jamais de réponse à cette question.

Demain matin, le ciel sera tout blanc, je le sais. Les barres de nuages colorés annoncent la tempête, c'était prévu. Le blizzard se lèvera dans la journée avec le froid, le brouillard. La montagne prendra cet aspect sauvage, hostile, presque inhumain qui vous refroidit le cœur. Un contraste saisissant. Aujourd'hui la nature encourage la vie et demain elle cherchera à la détruire. »

Le contraste, Andrée l'avait vécu. Elle avait connu ces heures de pure merveille qu'elle avait pu vivre avec Gabriel quand le soleil réchauffait la montagne. Elle se revit perdue sur le petit lac gelé, giflée violemment par le blizzard, pénétrée par le froid. Oui vraiment, elle avait cru alors que la nature cherchait à la détruire. Et maintenant elle était au chaud, assise contre le poêle qui ronflait avec ardeur alors que dehors la tempête s'acharnait toujours aussi violente. Le vieil homme serait sans doute mort à l'heure qu'il est si Gabriel n'avait pas repéré ce rocher.

Pourquoi ces hasards de la vie ? Et eux aussi seraient en train de mourir ensemble, l'un pressé contre l'autre, sur les bords du lac gelé.

– Continue, dit soudain le vieil homme d'une voix basse, presque un murmure. Continue, j'aime ta voix, j'aime ton visage, j'aime tes mains qui tiennent ce cahier, mon pauvre cahier. Jamais je n'aurais imaginé avoir une lectrice de ce journal, surtout à ce moment de mon histoire, et tu es là !

Andrée se leva et vint lui caresser le visage. Il la regarda et elle sentit dans ce regard une force d'amour qui la laissa pantelante. Elle reprit sa lecture. Les pages du cahier reflétaient la montée de la tempête, elles étaient de plus en plus froissées.

« Je peux enfin reprendre mon cahier à la lumière de l'aube. Mais c'est une lumière blafarde. Le ciel est tout blanc, il fait froid et je n'ai rien pour me réchauffer. Le butagaz ne marche plus, la bouteille est peut-être vide ou il fait trop froid pour qu'il y ait assez de pression. De toute façon c'était prévu, bientôt je m'endormirai pour la dernière fois, bien emmaillotté dans la neige, au milieu des étoiles. Le vent commence à se lever, je sens la tempête arriver. Je vais essayer d'écrire jusqu'au bout, tant que ma main gelée le pourra et que le vent n'emportera pas le cahier, ensuite je me dorloterai dans mon linceul. Ce journal n'aura jamais de lecteur, mais ça ne fait rien, seule la possibilité de lecture compte. J'ai besoin de tout dire, toutes ces pensées qui s'exacerbent dans mon esprit, qui cherchent à s'exprimer dans le peu de temps qui me reste. C'est peut-être cette urgence qui me pousse à écrire, l'ambition irraisonnée de laisser une trace. Les mots libèrent, chacun porte son poids de sens et j'ai l'impression de m'alléger au fur et à mesure que je les écris. Quand ils ne viendront plus, quand la source des

mots sera tarie, alors je ne serai plus. Il ne restera que ce cahier rempli du poids de mes mots.

Ridicule bien sûr ! Le chamois, revenu ce matin pour voir si j'étais encore là, à moins qu'il n'espère un peu de nourriture que je n'ai pas, ne se pose pas ce genre de question. Quand l'heure sera arrivée pour lui de mourir, il se couchera dans un coin isolé, peut-être celui-ci même où je me trouve, et il s'endormira sans penser à rien.

Notre malheur à nous les humains, c'est d'avoir une conscience. Je me demande quel avantage une conscience comme la nôtre peut procurer dans la sélection naturelle. C'est peut-être une simple conséquence du développement de l'intelligence, quelque chose d'imprévu dans l'évolution. Le développement du cerveau a permis à l'homme de dominer toutes les autres espèces animales, mais pour son malheur ce développement monstrueux a aussi entraîné l'émergence d'une conscience. Etait-ce inéluctable ? Les fourmis, les abeilles ont su développer des sociétés organisées bien avant nous et elles vivent toujours malgré toutes les catastrophes qui ont pu jalonner les millions d'années écoulées. Elles vivent, mais sans conscience ! Il a pourtant fallu que la conscience émerge, irrésistiblement portée par l'Evolution. Une force insondable qui pousse la vie vers toujours plus de complexité, mais une complexité qui, par sa nature même, génère de la simplicité. C'est comme Internet aujourd'hui que d'aucun sait utiliser sans jamais en connaître la complexité sous jacente.

Je dérive, c'est sûr. Là-bas la tempête se prépare et bientôt je ne pourrai plus écrire. Ces questions m'ont toujours préoccupé et, maintenant, devant la mort prochaine, elles deviennent prépondérantes. La progression de la science est fantastique, elle a fait dilater les limites de l'univers, comment ne pas rester éveillé, attentif à ces nouvelles connaissances qui bouleversent notre façon de comprendre la vie. Et cela s'accélère, c'est

exponentiel, où va-t-on arriver ? Mais cela je ne le verrai pas, je fais simplement partie d'un vaste courant qui pousse l'évolution en avant en jouant sur les propriétés du hasard. Vers quel but ? Y a-t-il seulement un but ? »

Andrée marqua une pause. Elle avait oublié la tempête, le froid humide qui s'insinuait dans son corps, elle avait oublié la cabane et la situation difficile dans laquelle ils se trouvaient. Seuls les mots du cahier rouge continuaient à résonner lentement dans son corps, hypnotisant son esprit. Sur le poêle, la neige tardait à fondre dans la bouilloire malgré le feu qui ronflait dessous.

– C'est difficile de mourir. Je n'y ai encore jamais pensé, dit-elle en regardant Gabriel. C'est tellement loin de ces journées merveilleuses que nous venons de vivre ensemble. Le contraste entre les questions qu'il se pose à la veille de sa mort et le poème d'amour que nous avons écrit tous les deux ensemble est trop fort, presque insupportable.

Celui se leva et l'enlaça tendrement.

– Continue. Regarde, il attend, il veut qu'on le lise jusqu'au bout. C'est sa façon de mourir, il faut le satisfaire. Je suis sûr qu'il va parler de religion maintenant.

– Pourquoi de religion ?

– A quoi peut-on penser au bord de la mort ?

– Mais il ne va pas mourir n'est-ce pas ? Dis-moi que nous le sauverons malgré lui ?

Gabriel fit un vague geste d'impuissance. Que pouvait-il faire ici, loin de son hôpital. Ce fut le vieil homme qui incita Andrée à continuer la lecture. Dans le regard qu'il gardait obstinément fixée sur elle, elle lut une supplication désespérée. Elle comprit qu'elle entraînait dans le scénario de sa mort comme un acteur essentiel, il avait besoin d'elle pour réussir. Elle reprit le cahier rouge, c'était une

nouvelle page qui commençait, un nouveau chapitre. Gabriel avait raison, il abordait le problème de la religion.

« Devant la mort, il est temps que je me dépouille des restes religieux qui encombrant encore ma conscience. On dit que la religion est l'habit de l'âme, qu'elle est indispensable pour traverser l'existence, sans quoi on attraperait froid. Je veux mourir nu, sans préjugé, sans croyance absurde. Je n'ai plus besoin de ce confort, de cette illusion que procure un Dieu transcendant, un Dieu chargé d'expliquer tout ce qui ne s'explique pas, un Dieu qui n'existe que pour répondre à la question éternelle : « pourquoi ? » Un Dieu qui n'est qu'un asile de l'ignorance !

C'est un sujet chaud que j'ai souvent débattu avec moi. La conversation avec Dieu prend des formes différentes dans la vie. J'ai vécu les premières ébauches de cette conversation quand ma conscience commençait seulement à émerger du néant animal de l'enfance. Je voyais un Dieu très pur, éthéré, maître des destins. La prière prend alors l'aspect divinatoire des mains jointes dans un recueillement absolu. Les premiers signes sont importants, comme le dessin d'un oiseau sur le mur au-dessus du lit. Un mur bleu sur lequel l'oiseau peint en blanc prend son vol. L'aile est en mouvement, pliée pour préparer le prochain battement. La puissance du vol ouvre ainsi un monde plein de rêves, au point de regretter de ne pas avoir d'ailes soi-même. Les anges de la religion chrétienne sont peut-être une expression de cette nostalgie. D'autres signes peuvent contribuer à ce premier éveil comme les fêtes de famille lorsque celle-ci sait créer une thématique qui la soude. La cérémonie religieuse aussi peut marquer la jeune conscience et, lorsque cette dernière est suffisamment mystique, elle peut s'identifier complètement dans ce Dieu qui explique tout.

Oui, je le pense, la conscience humaine a besoin d'une religion pour la nourrir, mais aujourd'hui les religions traditionnelles sont devenues archaïques. C'est le concept même de croyance, de foi qui est périmé. Comment à notre époque peut-on s'engager dans une croyance aveugle, irraisonnée. Le savoir scientifique accumulé ouvre désormais des perspectives vertigineuses. Alors comment accepter des choses qui pouvaient avoir un certain poids symbolique à l'époque où elles ont été conçues, mais qui aujourd'hui sont ramenées à l'état d'objets insignifiants ? Impossible, à moins de devenir extrémiste, le pire du ringardisme ! La circoncision des enfants par exemple peut s'expliquer comme un soin appliqué au corps si elle se justifie du point de vue de la santé, mais quand elle est dictée par une croyance, elle devient une mutilation ! C'est un cas extrême parmi tant de règles devenues ineptes à notre époque comme celles sur les aliments autorisés, sur la conduite sexuelle, etc... Ces interdits religieux ont aujourd'hui complètement perdu toute signification symbolique !

La religion, si elle veut continuer à servir de support à la conscience humaine, ne doit plus s'appuyer sur des croyances, elle ne doit plus professer une foi aveugle dans quelque chose d'insaisissable. Son rôle devrait s'appliquer à aider les gens à s'ouvrir sur le monde, à s'éveiller.

En fait, il faut abolir les croyances ! Une croyance, c'est aussi stupide que tourner autour de l'arbre du jardin par la droite comme je le faisais enfant pour attirer la chance à l'examen ! L'homme doit apprendre à se passer de croyances sous quelque forme que ce soit ? La croyance rassure et satisfait l'esprit. On peut vivre de croyances, mais face à la mort, celles-ci s'évaporent, il ne reste que du vide. Encore une fois, comme disent les mystiques javanais, la religion est l'habit de l'âme. Elle est indispensable pour traverser l'existence, sans quoi on attraperait froid, mais au moment de la mort, il faut s'en

dépouiller car elle entrave la libération. Il faut savoir mourir nu !

Le danger, ce sont les sectarismes qui sont source d'étroitesse et de sottises. Oui, je l'ai toujours pensé : la religion doit évoluer tout en se protégeant des sectarismes. Elle doit s'élever au-dessus de la société, dépasser la vie de tous les jours. Elle n'a aucun rôle à avoir dans les droits et les devoirs de l'homme, ce n'est plus à elle de contrôler les gestes de chacun jusqu'aux plus intimes. Même la morale n'est plus de son domaine, la morale appartient à la société laïque, à tout le monde en fait, sans particularisme. Oui, la morale fait partie intégrante du processus démocratique tandis que la religion devrait s'intéresser uniquement à l'individu, à son libre arbitre. Ce n'est pas son sujet de s'occuper des règles de vie, elle n'a rien à voir avec la conduite animale du corps humain. Son sujet, c'est simplement cette chose extraordinaire qui démarque définitivement l'homme de l'animal : la conscience.

Il est particulièrement clair que la religion doit se libérer de sa phobie du sexe et de sa peur du féminin. Elle n'a rien à voir avec la façon dont on fait l'amour, la contraception qu'on utilise ou même l'avortement. L'origine de cette phobie, c'est la beauté du féminin vue comme une force destructrice que l'homme ne maîtrise pas. Il a peur de cette force et il cherche à l'étouffer dans une possession exclusive ; la femme devient alors son domaine privé et toute incursion étrangère sur son corps le rend fou. C'est pourquoi toutes les religions ont combattu le féminin, certaines plus que d'autres. Aujourd'hui encore, certaines religions cherchent à cacher la femme, souvent à la mutiler dans sa féminité intime, pour étouffer cette force que l'attraction sexuelle suscite. Sans doute la femme rappelle à l'homme son animalité et cela lui est insupportable. On dit que la femme, soi-disant impure, serait à l'origine du péché originel ! L'effacement de cette absurdité a été une grande conquête de la démocratie

laïque : en libérant le corps de la femme, on a fait un pas immense dans l'évolution humaine, on a libéré le processus de sélection sexuelle. Parce qu'il est conscient et parce qu'il se forme librement, le couple humain contribue à dessiner l'homme du futur. C'est pour cela qu'une société libre et laïque génère une force qui pousse l'Evolution vers plus d'humanité.

Oui, il faut faire éclater les rites, renverser la théologie développée sur des textes millénaires complètement périmés. Il faut secouer tout ce fatras antique qui immobilise. Oui, la religion doit se placer dans le back office par rapport à la vie de tous les jours ; elle doit se situer au second plan, celui de la réflexion et de la conscience. Son rôle devrait être de contribuer à l'éveil des gens, à leur affranchissement de la mort. Elle serait ainsi une philosophie de l'éveil, un peu comme le bouddhisme originel, le seul vrai, une philosophie débarrassée de tous les rites sous lesquels des siècles de pratique l'en asservi.

Peut-être arrivera-t-on ainsi à une religion universelle, autour d'un divin qu'on pressent et vers lequel seul notre effort personnel peut donner accès. On ne peut quand même pas, à notre époque, avec toutes les connaissances acquises, la technologie de plus en plus sophistiquée qui nous fait vivre, obéir à des règles qui datent de deux mille ans ou plus ! Les religions sont périmées, ce sont les vestiges historiques d'une époque révolue. Elles ne survivront qu'en évoluant. Comment peut-on admettre que de vieux livres objets de prétendues révélations divines, fussent-ils être trois fois sacrés, puissent nous dicter des règles de vie élaborées pour une société archaïque qui n'a rien à voir avec la nôtre. Ces vieux livres doivent être versés dans le domaine de l'histoire, ils contribuent à l'étude de l'évolution humaine, mais ils n'ont rien à faire dans l'éducation de la conscience telle que nous la percevons aujourd'hui.

Le divin émergerait-il de la « conscience d'être conscient » avec le désir d'une forme supérieure d'existence dont nous ne connaissons aujourd'hui que des franges, des marges ? Oui ! Il y a dans le fait d'exister un vide insupportable qui fait parfois désirer la mort : c'est dans ce vide transfiguré en plénitude que se manifeste le divin. Il ne s'agit plus là d'une croyance, mais d'un besoin primordial. Il n'y a plus de but ultime, le jugement dernier des chrétiens devient une ineptie tout comme le péché originel, il n'y a pas non plus de répétition indéfinie où l'homme renaîtrait sans cesse identique à lui-même, non tout change, mûrit, se développe dans le cadre d'une Evolution universelle qui n'a pas de fin. Le divin est cette énergie créatrice, moteur de l'Evolution, une énergie qui pousse en avant vers toujours plus de conscience. Il y a en nous une pulsion, un incessant besoin de transcender, d'aller au-delà. Cette tension physique et spirituelle fait tout cohérer. Si on s'abstrait de ce divin auquel on participe, la vie n'est plus qu'une aventure totalement absurde.

Par moments je me demande si le monde tel qu'il est, l'univers avec ses lois, n'existe que parce qu'on l'observe. Sans la conscience de l'homme pour l'observer, rien peut-être n'existe. Nous sommes observateurs et l'univers existe par notre observation. Notre monde n'a en effet aucun sens au milieu des myriades d'autres mondes possibles. On a l'impression qu'il se crée au fur et à mesure qu'on approfondit sa constitution, qu'on élabore des modèles mathématiques de plus en plus sophistiqué pour tenter d'expliquer sa formation, qu'on découvre de nouveaux corps cosmiques, mais en fait ce qu'on ne connaît pas encore n'existe pas, cela existera seulement lorsqu'on aura réussi à l'observer. Ainsi tout serait relatif, l'univers n'existerait que par l'observation qu'on en fait. »

Un mouvement du vieil homme fit s'interrompre Andrée. Elle sentit qu'il avait envie de se lever. Elle se leva pour l'aider mais son regard la retint. Peut-être voulait-il reprendre son cahier ? Peut-être ces mots qu'il avait écrit sous son rocher, espérant que ce serait son dernier geste, sa dernière contribution, son testament spirituel en quelque sorte, ces mots donc ne lui plaisaient plus ? Peut-être que ce n'était pas ce qu'il voulait dire, qu'il y avait trop de redites, des mots longuement remarchées, sans argumentation, des mots lâchés juste pour le plaisir de les sentir vivre ? La réflexion de Gabriel vint conforter cette impression.

– J'ai l'impression qu'il cherche à clore un débat qu'il mène depuis longtemps avec sa conscience, mais il n'aboutit à rien. D'ailleurs comment pourrait-il aboutir ? S'il avait trouvé la solution, il ne serait pas là !

– Tu devrais l'examiner, murmura Andrée, il ne doit pas mourir sous nos yeux. Je voudrais pouvoir le rassurer, l'aider, calmer son inquiétude.

Dehors la tempête continuait toujours aussi féroce. Le blizzard faisait vibrer la fenêtre, s'infiltrant par la moindre fente et le poêle, pourtant bien garni en petites bûches, suffisait à peine pour dégager un peu de chaleur dans la pièce. Le vieil homme ne se levait toujours pas, la fatigue semblait avoir eu raison de son vieux corps. La seule lueur de vie était ses yeux ouverts. Son regard ne quittait pas Andrée, il se promenait avec elle dans la salle au rythme des déplacements que le froid la poussait à faire. Gabriel avait bien repéré ce manège et cela commençait à l'énervier. De quel droit ce vieil homme regardait-il sa jolie femme comme si elle lui appartenait ?

– Tu devrais l'examiner, répéta Andrée, il ne va pas bien. Bien sûr on connaît maintenant le but de son séjour ici, dans la montagne, mais on ne peut pas le laisser mettre à exécution son désir de mort.

– Je ne sais pas, répondit Gabriel. Il y a des fois où il est préférable d’accompagner la mort plutôt que d’essayer de maintenir à tout prix la vie.

– Mais peut-être que sa volonté de terminer sa vie est liée à un état dépressif. S’il n’a pas une maladie qui le ronge, on peut l’aider à renaître. Je sens en lui une force d’amour qui cherche à s’épanouir.

– C’est quoi cette histoire d’amour ? Il ne te quitte pas des yeux, c’est à croire qu’il découvre en toi une égérie, une nouvelle figure aimante, une trop jolie jeune fille qui surgit par miracle à un moment où il n’espère plus rien que la mort !

– Tu ne vas pas être jaloux quand même ! Si je peux lui faire sentir une dernière fois ce qui justifie la vie humaine, alors je le ferai. L’amour est le nœud de la vie, un rêve qu’on croit réaliser parfois sans jamais y arriver complètement.

– Tu sous-entends que nous n’y sommes pas arrivés nous-mêmes ? lui rétorqua Gabriel. Moi qui croyais vraiment que notre union était ce qu’il y avait de mieux sur terre !

Andrée lui sourit, elle jeta ses bras autour de son cou et l’embrassa. Leurs deux visages réunis dans leur baiser formaient un tableau touchant, délicieusement amoureux. Le vieil homme dut sentir cette jeune vitalité, ce désir innocent de l’un vers l’autre, parce qu’il s’assit. Son visage tout plissé sembla rajeunir, il secoua la tête cherchant à coiffer sa chevelure blanche.

– Je dois essayer de me lever, murmura-t-il enfin. Il faut que je reprenne mon cahier, j’ai encore des choses à dire.

Mais malgré son désir, le corps ne suivit pas et il retomba lourdement sur la paillasse. Il avait atteint le fond de la fatigue, son cœur ne résistait plus, c’était toujours le même trou noir dans lequel il tombait. Cette fois encore il

espéra que ce serait la dernière chute et qu'il ne remonterait plus à la surface.

– Viens l'examiner, insista Andrée auprès de Gabriel. Tu vois bien qu'il a envie de se lever mais qu'il n'y arrive pas.

Elle était revenue s'asseoir à côté de lui, essayant de le réconforter. Elle ne connaissait rien à la médecine, seul son jeune amant pouvait faire quelque chose, même s'il n'avait pas encore terminé ses études.

– Ecoute, dit ce dernier, je peux lui faire une nouvelle piqûre pour soutenir le cœur, mais ça ne peut qu'être tout à fait provisoire, juste pour donner un coup de fouet. Il faudrait faire des analyses plus sérieuses pour pouvoir dresser un diagnostic.

La piqûre effectuée par Gabriel eut un effet immédiat sur le vieil homme. Le trou noir se dissipait, son cœur battait mieux, il avait faim. Il regarda les deux jeunes gens sans rien dire, sans même sourire comme s'il regrettait ce réveil qu'on lui imposait, puis il se leva et s'approcha de la petite fenêtre. Dehors le blizzard ne faiblissait pas, il neigeait toujours et les flocons emportés par le vent semblaient vouloir percer la fenêtre, l'obscurcissant petit à petit.

– A l'heure qu'il est, je devrais être en train de m'endormir dans mon linceul de neige au rocher du lac de Fer, murmura-t-il.

– Mais non ! s'exclama Andrée, il ne faut pas dire ça. D'abord on ne doit pas mourir seul, il faut être accompagné. Vous avez sûrement une famille, des amis. Pourquoi les abandonner ? C'est un acte d'orgueil fou. Votre mort les concerne autant que vous ! En tout cas, elle me concerne désormais beaucoup et je ne vous laisserai pas mourir solitaire dans votre coin. Je veux que vous viviez encore, au moins pour moi !

Le vieil homme eut alors une réaction surprenante. Il s'approcha d'elle comme pour mieux l'envelopper de son

regard, lui donnant l'impression d'être déshabillée, toute nue devant lui. Cela ne suffisait pas, il fit glisser le bonnet qui gardait sa tête au chaud et libéra ses cheveux. Dans une caresse d'une douceur infinie, il laissa ses doigts filer entre les cheveux blonds. Le geste terriblement érotique la fit frémir, son corps recroquevillé par le froid se détendit irradiant des ondes de féminité. Le vieil homme le sentit et sourit doucement. Après avoir porté deux doigts à sa bouche, il posa les posa sur les lèvres de la jeune femme comme pour sceller leur accord.

Pour cacher son trouble, Andrée reprit le cahier rouge. Il restait des pages à lire, des pages torturées, trop rapidement écrites, comme si l'auteur courait après un temps qui lui filait entre les mains. Le vieil homme alla s'installer sur la chaise qu'on lui avait préparée à côté du poêle. De nouveau la voix chaude et veloutée d'Andrée s'éleva, parfois submergée par les rafales du vent qui s'acharnait sur la petite cabane.

« Le chamois est revenu ! Qu'est-ce qui peut l'attirer ? Que me veut-il ? Je suis un animal comme lui et, face à la tempête qui se prépare, il cherche peut-être une fraternité ? Il me regarde avec de grands yeux. Quel niveau de conscience peut-il avoir ? Il doit sentir quelque chose qui se dégage de moi, peut-être cette faiblesse qui m'envahit, l'ombre de la mort prochaine. D'ailleurs le voilà qui vient se coucher juste contre moi. Veut-il me tenir chaud, cherche-t-il à m'aider à lutter contre le froid et le vent, est-il solidaire face à la mort ? Serait-ce de l'altruisme ?

Maintenant nous sommes deux. Une autre vie s'associe à la mienne et cela perturbe la gestation de ma mort. Il le sait, j'en suis sûr : quand il se presse contre moi de tout son poids, il cherche peut-être à me réchauffer et me distraire ainsi de mon but. C'est un beau chamois, tout en muscle avec une peau chaleureuse qu'on devine préparée pour l'hiver. Il ne semble pas prêt de mourir et pourtant il

est là, couché contre moi. Ses grands yeux me regardent, étonnés de ma présence improbable sur ce balcon exposé à la tempête. Il veut que je vive, alors que je veux en finir. Je ne peux pas m'empêcher de me serrer contre lui, mon bras l'enlace, ma tête se presse contre son cou, je sens son cœur battre, tout n'est peut-être pas perdu finalement... Absurde, tu sais bien que tu es au bout du rouleau, que la déchéance est inéluctable, que tu as un rendez-vous ici, au lac de Fer, dans le silence et l'immense solitude de la montagne. Ce chamois vient tout chambouler, son corps irradie une vie bouillonnante et je résiste difficilement à cet appel. C'est si bien la vie, pourquoi l'abandonner ! Peut-être ce divin qui est dans toute chose voudrait m'octroyer un sursis ?

La tempête atteint maintenant son maximum, je tiens difficilement ce cahier en l'appuyant contre le chamois. La visibilité est devenue nulle, je vois à peine le bout de mes pieds. J'ai atteint le point de non-retour, le sort en est jeté. La seule bouée de sauvetage pourrait être cette cabane de berger, je sais que je pourrais la trouver malgré le brouillard et le blizzard, ce serait très dur mais je la trouverais. Tout d'un coup cela devient une option que j'envisage sérieusement, ce chamois a su me redonner envie de vivre. Absurde ! En arrivant ici, au lac de Fer, je croyais être arrivé au bout de mes forces, mon corps n'en pouvait plus et les derniers mètres ont été un vrai supplice, pourquoi remettre tout en question ? Vais-je me lever, attacher les skis, me lancer dans la tourmente, marcher encore en pleurant de souffrance à chaque pas ? Non ! Je n'ai plus la force, ni le courage. Je ne bougerai pas malgré l'appel du chamois. Ce projet, je l'ai mûri suffisamment longtemps pour ne pas le remettre en question à cause d'un chamois ! Si je reste ici dans mon linceul de neige, je suis sûr de ne pas survivre à la tempête, il n'y a qu'à se laisser aller. De toute façon je n'ai aucun avenir, mon

temps est écoulé, il ne faut pas forcer la nature en essayant de survivre artificiellement.

Je vais quitter ce monde sans avoir vraiment compris sa raison d'être. Il y a quelque chose en moi qui me soulève et m'anime. Un rien qui est tout. C'est l'activité des organes essentiels de la vie : ça circule, ça fonctionne, la grande machine continue. Mais je sens bien que, d'un instant à l'autre, tout peut s'arrêter. Qu'est-ce qui me manquera ? Un certain élan, des habitudes. Je vais mourir sans comprendre pourquoi. Je vais me quitter sans regret, mais sans savoir ce qui m'arrive. Pourquoi suis-je né ce jour là, il y a si longtemps ? Un simple hasard, un concours de circonstances... Trop bête quand j'y pense. Et maintenant je n'ai plus d'avenir, l'horizon est bouché, le temps pour moi s'arrête.

Fabuleux gâchis d'étoiles, chaos de vies avortées, inconsistance : chacun attend son heure pour s'engouffrer dans les poubelles éternelles. Le cosmos est étranger à toute espèce de fin. Il n'a pas de but. Il est parfaitement indifférent et cette indifférence est insupportable. Il est en dehors de nous, nous sommes ses hôtes et nous nous contentons de l'habiter. C'est ici que se situe le point de rupture, comment habiter une maison indifférente à nous ? C'est insensé et conduit au non-être. Il faut que le cosmos soit sensible à notre présence. Si l'Evolution est une aventure avec une histoire, il faut que cette aventure aboutisse, sinon elle n'existe pas et nous n'existons pas non plus. Seuls les hommes avec leur conscience hypertrophiée ont pu concevoir le non-être parce qu'ils ont tenté de personnaliser la nature à leur image. Le non-être universel les a engloutis. Comment continuer à vivre dans l'absurde ? Il faut un projet.

Les gens ont l'air d'accepter cela et se résignent. Voilà ce qui m'étonne le plus : un aveugle instinct les entraîne et leur ferme les yeux. Peut-être ai-je réussi par lassitude à ne plus me poser la question du sens de la vie. Paresse d'une

conscience fatiguée, vaincue d'avance. Le langage change, se concentre sur les activités pratiques. Faute de mots pour dire des besoins refoulés, nous en sommes réduits à des silences faciles à remplir. Existons-nous encore ? Le désir de vivre recoud, sature, aveugle.

Se nourrir, faire l'amour, jouir... jamais assez ! Tout organisme veut absolument survivre et ne meurt que vaincu. Pour nous, il n'y a pas de choix, il faut aller jusqu'au bout de l'Absolu. Fouiller l'Absolu n'est pas une diversion d'intellectuels : c'est marcher droit au but, aller à l'essentiel en écartant toute illusion. Mais quelle étrange et insupportable condition que la nôtre !

Ce chamois qui cherche ma compagnie, serait-ce un piège afin de ne pas voir le leurre ? Cette rage de vivre m'accable. Je ne sais d'où elle me vient ? De partout. Comme s'il y avait un vide à combler, une nature à peupler, un monde à animer, une universelle obligation d'exister pleinement, pour ainsi dire universellement. Quelqu'un m'a mis un bandeau sur les yeux pour m'obliger à suivre sans comprendre, à savoir sans réfléchir, à rire sans raison, à travailler comme le chameau aveugle autour de la noria.

Vous êtes prié de ne pas poser de questions, mais de jouir médiocrement, de vivre au jour le jour, d'éviter de comprendre. L'existence nous est tracée en pointillé, toute faite, toute droite. Je dois me rendre insaisissable, léger, coutumier. Je dois me plier aux jeux du quotidien sans me permettre de jouer, éviter de m'élever au-dessus de la mêlée au risque d'attraper un vertige fatal.

Mais l'étonnement est toujours sous jacent. Un étonnement global, envahissant. Il affleure dès que je baisse la garde, il submerge le normal et le rend anormal, étrange, voire invivable. N'y pas penser, bloquer les portes, tenter de se suffire, ne pas céder à l'invasion pour survivre, mais voilà que brusquement, sans défense, je hurle à la mort... Depuis des millénaires la même menace

pèse sur les hommes. La société a tout fait pour nous divertir : par le travail, les jeux, les sports, la vie sociale et les soucis de l'instant. Une épaisse couverture pour nous endormir. Et puis cette rage de vivre malgré tout. Nous avons besoin de mensonges pour survivre et croire en ce que nous faisons. Ce sont ces mensonges qui nous rendent féconds, nous font « porter fruits ». Fruits bien sûr, mais si tôt engloutis, si tôt poussières...

Je suis le mouvement bêtement, comme ce chamois qui ne pense à rien, sans doute simplement intéressé par le lichen qui s'accroche au rocher. Je cède à une force irrésistible, un besoin aussi puissant que les énergies cosmiques qui font graviter l'Univers. Fécondités, multiplications innombrables afin d'être assez nombreux pour s'entredéchirer, pour s'entredévorer. Pourquoi faut-il être, pourquoi faut-il recommencer sans cesse le même échec ? Qui a voulu cela ?

Si le monde était « habité », il nous parlerait, il s'expliquerait, il se justifierait. Le silence universel m'épouvante. La nature est muette. Parle-t-elle un autre langage – inintelligible – ou bien est-elle décidément vide et insensée ? Est-elle incapable de se faire comprendre ? Est-ce plutôt à nous de lui donner un sens, de lui élaborer un but pour nous rassurer ? Comment une nature insensée a-t-elle pu donner naissance à des consciences dont l'interrogation ne peut que se perdre sans espoir de réponse ? Consciences nées sans objet apparent. Détestable réussite d'une Evolution aveugle. Juste la place d'un point d'interrogation dans le vide. Pourtant la conscience fonctionne comme une tête chercheuse. Sa finalité, c'est notre survie, le progrès de l'espèce, c'est à dire notre présence créatrice dans la maîtrise de la nature.

La masse d'information que manipule l'homme est devenue monstrueuse ; l'intelligence, nourrie de faits, d'idées, d'images, s'élargit, les frontières s'effacent, les distances se réduisent ; l'humanité, devenue consciente

d'elle-même, s'uniformise et fait bloc. Il semble même que dans certaines directions la science frôle des limites : on atteint les confins de l'univers d'où parviennent d'antiques images de son commencement avec leurs nids éblouissants d'étoiles naissantes. Nous allons un jour connaître tout ce qui peut être connu et compris, à moins que cette fuite en avant soit simplement un leurre et que ce que nous découvrons existe simplement parce que nous le découvrons.

D'ailleurs, même si nos esprits parviennent à comprendre une partie des phénomènes, comment pourront-ils se comprendre eux-mêmes et communiquer avec les forces obscures qui orientent l'Evolution ?

Tout cela s'observe, mais ne s'explique pas : aucune contingence n'est intelligible. Du moins peut-on prévoir une fin ultime : dans peu de temps à la mesure des durées cosmiques, notre soleil, devenu une géante rouge, embrasera la terre avec les autres planètes. Des créations multimillénaires des hommes, il ne restera rien... Je me demande une fois de plus : cela a-t-il un sens ?

L'étonnement s'achève ainsi sur un rire amer. C'est tellement idiot ! Naître pour mourir, se construire pour se dégrader, s'agiter pour rien, s'épuiser à de petites choses et tomber finalement le nez dans la neige... Pourquoi la nature a-t-elle réussi à engendrer des intelligences, des mathématiciens, des ingénieurs, des artistes ? Pourquoi ces subtils et complexes chefs d'œuvre ? Est-ce un hasard ? Pensée révoltante pour peu qu'on la regarde fixement. La vie n'est pas tragique, elle est d'une drôlerie sinistre, une aventure sans lendemain ; voilà ce que proclame autour de nous le ciel étoilé, ce chaos où se déchaînent et s'affrontent d'impensables énergies.

Pour penser cela, encore faut-il prendre quelques distances : qui peut se permettre de juger ? D'où et au nom de quoi ? Où sont les références ? Il faut donc constater bêtement et se taire. Ce que nous voyons, créons, pensons,

haïssons, aimons, converge en direction d'un même néant. Rien n'existe véritablement : « l'être » n'est qu'un vieux rêve.

Il manque décidément quelque chose à ce monde, quelque chose d'indicible, d'impalpable, d'incalculable dont l'absence coupe le souffle, empêche de respirer. Nous survivons, mais peut-on survivre de rien ? Trouver intérêt au rien, se passionner, se dépenser pour rien ? Sottise, aveuglement, myopie sont notre salut. Sans cette passion pour aimer, pour jouir de chaque bribe de vie étouffant ainsi toute question sur le fondement même de l'existence, il y a longtemps que nous aurions disparus, dégoûtés.

Et moi-même que suis-je ? Une brève illusion, un paquet de souvenirs, d'influences, d'expériences et de projets, voilà ce qui me distingue. Un flux de contingences par le hasard rassemblées qui s'écoule en se perdant dans les sables du temps. Certains parlent d'un « soi » absolu auquel les autres participeraient : pathétique fantasme qu'engendre le désir de se prolonger. Encore l'effet de cet instinct primordial d'exister plus. En fait, il n'y a pour moi qu'un absolu, c'est l'oubli et le néant. Je ne transmettrai rien de mon expérience, de tout ce que j'ai appris et retenu. La nature refuse la transmission culturelle : les artistes, les savants meurent tout entiers. Tout est à recommencer, sans cesse. Le cercle clos roule, s'emballe et se répète. Quel gâchis ! Prodigalité imbécile. Que de savoirs perdus, que d'espoirs avortés ! Une gigantesque erreur.

Je divague, c'est clair je divague. C'est sans doute l'ambiance, cette solitude grandiose qui m'environne. La montagne crée pour moi une cathédrale, les lignes de fuite donnent le vertige, les piliers montent vers le ciel et disparaissent dans les nuages, l'orgue commence à jouer, la grande orgue de la cathédrale. Je sens son souffle m'envahir, me noyer. Oui ! La montagne me serre en son sein et transcende mon esprit. C'est alors que les mots

commencent à chanter comme les notes de musique, des mots grandioses et tragiques.

Tiens ! Le chamois a dressé la tête. Voilà qu'il se lève, dérangeant l'installation de mon écritoire. A-t-il senti une présence ? Mais c'est impossible ! Les gens qui viendraient se perdre ici n'ont aucune chance de s'en sortir. On n'y voit plus rien, le sol enneigé se dissout dans le brouillard, on ne repère même plus la pente. Le blizzard souffle furieusement accentuant la sensation de froid, toute lutte devient impossible, c'est fini, je m'endors doucement dans mon linceul de neige. Adieu cahier rouge, porte bien mon message, dis leur que je regrette mais que c'était nécessaire. »

Andrée s'arrêta de lire. Gabriel la regarda avec un air interrogatif. Le vieil homme pleurait doucement, la tête dans les mains.

– Il y a ici une grande page blanche avec un dessin du chamois debout. Le blizzard l'enveloppe, le pousse de toute sa force espérant le faire trébucher, mais le chamois résiste, planté sur ses quatre pattes. On sent dans ce dessin une force, une volonté de lutte contre les éléments déchaînés, un espoir de vie malgré tout.

– Tout ceci est ridicule, s'exprima alors le vieil homme pour la première fois, ce sont des mots inutiles qu'on écrit au seuil de la mort. Mais vous m'avez sorti de mon linceul, vous m'avez rappelé à la vie, alors ces mots que je n'avais jamais osé écrire prennent un poids insupportable. J'aurais dû cacher ce cahier dans un trou de marmotte dès que je vous ai vus arriver.

Personne ne lui répondit. Andrée regardait toujours le dessin. Elle semblait plongée dans une réflexion dont elle ne semblait pas pouvoir sortir. A la fin Gabriel commença à s'impatisser.

– Alors cela se termine sur ce dessin ou y a-t-il encore une suite ?

– Le texte reprend à la page suivant, mais il est presque illisible. On sent le cahier secoué par le vent, on devine les doigts gourds de froid qui essayent encore d'écrire.

– Continue alors... Qu'on en finisse ! Ces discussions ne mènent à rien, ce sont comme des soubresauts de l'agonie.

Andrée reprit sa lecture encore plus lentement, pesant chaque mot comme si c'était elle qui les écrivait, comme si ces mots émergeaient de sa conscience à elle. Gabriel eut l'impression qu'elle prenait la place du vieil homme, qu'elle vivait son drame jusqu'au plus profond d'elle-même et cela il le supportait de plus en plus mal. Comme pour confirmer cette impression, elle aida le vieil homme à retourner se coucher sur la paillasse et, assise à côté de lui, lut les dernières pages du cahier rouge.

« Pourquoi ai-je écrit tout cela ? C'est absurde. J'aurais pu rédiger ce texte tranquillement, au calme assis devant mon bureau ! Mais non, c'est maintenant, dans la tempête, le froid, le blizzard qui déchire le papier, que l'envie me prend. Personne ne lira jamais ce texte. Ce sont des mots lancés en l'air, dans le vent, juste pour m'aider à mourir peut-être. Un simple besoin d'écrire juste pour moi, pour calmer la fièvre qui me prend au moment de toucher enfin ce but que j'attends depuis si longtemps. Peut-être aussi que ces mots inutiles représentent des efflorescences de ma conscience, je les lance dans le vide et ils s'envolent, constituant une suite de mon histoire dans le vide sidéral du monde. Oui, réussir sa mort, c'est le travail de toute une vie. Cela commence dès l'émergence de la conscience, quand vous commencez à apercevoir l'autre, là, à côté de vous, qui vous rappelle l'insignifiance d'être. Penser sa mort, c'est imaginer l'impensable, c'est accepter une plongée dans le néant, une annihilation de tout ce qu'on a été.

(...)

Je reprends après un blanc, un long moment pendant lequel ma conscience s'est évanouie, déjà en route vers l'autre côté. Une prémisse certainement de ce qui m'attend tout à l'heure. C'est le froid me paralyse, je ne sens plus mon corps, j'ai l'impression de flotter entre deux eaux, entre deux mondes. Je suis tellement bien, seul, en route pour un inconnu abyssal. Il n'y a que ce chamois qui dérange ma progression, j'aimerais qu'il parte enfin, qu'il me laisse dans ma solitude. Il y trop de vie en lui, je le sens palpitant, frémissant, prêt à l'action. Je ne veux plus d'action, au contraire. La mort ne se conçoit pas dans l'action, c'est un endormissement qu'il me faut, un long endormissement dont on espère ne pas se réveiller. Ce chamois, je ne sais pas pourquoi, il reste debout, la tête tendue et les oreilles dressées dans le vent, comme intrigué par quelque chose. Il n'y a rien ici dans cette tempête vertigineuse que lui et moi. Il faudra bien qu'il me laisse aller... »

A ce moment, un coup violent fut frappé à la porte. Surpris, Gabriel se leva lourdement pour aller voir, suivi par Andrée. Les secours arrivaient-ils enfin ? Dans un flash elle crut qu'ils étaient sauvés, fini le froid, la tempête, l'incertitude ! La porte ouverte laissa entrer une bouffée de blizzard avec son froid et sa neige légère comme de la farine qui envahit en un instant toute la pièce. Quand la porte fut refermée et que le brouillard se fut dissipé, le chamois était là, au milieu de la pièce. Il jeta un coup d'œil au jeune couple puis se dirigea directement vers le vieil homme. Il le renifla longuement, puis se coucha à côté de lui sur la paillasse.

Un long moment passa. Gabriel et Andrée, médusés, regardaient le chamois. C'était impensable ! Qu'est-ce que ce chamois venait faire ici, dans la cabane ? Sans doute fuir la tempête dehors, peut-être était-il perdu ? Mais cette

relation avec le vieil homme ? Peut-être une vieille relation nouée dans la montagne ?

La présence du chamois, sa chaleur chaude sembla redonner de la force au vieil homme.

– Il y a des signes, dit-il alors, il y a des signes que je ne comprends pas. Je voulais mourir au bord du lac de Fer, seul face à moi-même et voilà que ce chamois est venu me redonner goût à la vie. Mais cela ne suffisait pas, j'étais bien décidé à continuer ma démarche. Alors vous êtes arrivés ! Je ne voulais pas me lever, j'étais presque arrivé aux portes de la mort, le plus gros était fait, il n'y avait plus qu'à fermer les yeux. Je crois que je n'aurais pas bougé si je n'avais pas croisé le regard de cette jeune fille. J'ai compris alors que je ne pouvais pas la laisser mourir sous ce rocher, à côté de moi, je n'avais pas le droit. C'est à cause d'elle que je me suis levé, pas à cause de la piqûre que vous m'avez faite. Sans un mot, j'ai remis mes skis, je suis parti dans le brouillard et elle m'a suivi. Cette confiance totale, innocente, m'a fait oublier pourquoi j'étais venu, j'avais un nouveau projet beaucoup plus urgent : la sauver. J'ai trouvé la cabane dans le brouillard parce que je connais bien cette montagne. J'y ai consacré tout ce qui pouvait me rester de forces, j'ai bien cru que je n'y arriverais pas, ma fatigue était immense. Quand nous avons atteint enfin la cabane, j'ai perdu connaissance et c'est vous qui m'avez porté et couché sur cette paille. Des mots m'ont réveillé, les mots de mon journal dits par une voix gentille et sage. Mon cœur est devenu fou, il s'arrêtait puis repartait, c'était la fin. Alors j'ai de nouveau attendu cette mort que je recherche tant. Mais ce chamois ne le veut vraisemblablement pas, il revient pour m'enjoindre de vivre !

– Nous allons vous sauver, dit Andrée en s'asseyant à côté de lui. La vie ne se laisse pas manipuler aussi facilement, c'est moi qui vous enjoins de vivre. Je ne sais

pas pourquoi, mais je suis sûre que vous cachez en vous des trésors d'amour qui ne demandent qu'à s'exprimer !

– Celui que nous vivons là en est un ! répondit-il doucement. Mais je ne l'aurais jamais imaginé comme cela.

Andrée sentit son regard fixé sur elle, un regard brûlant qui, lui semblait-il, cherchait à la déshabiller. Sans réfléchir, subjuguée par ce regard, elle ôta son anorak et son bonnet, laissant apparaître les charmes de son corps. Elle était fraîche, elle était jolie, elle communiquait une joie de vivre dont la richesse embauma la cabane. Les deux hommes la regardaient maintenant, des regards sensuels étonnés de la découvrir ainsi après l'épreuve terrible de la tempête. Ces regards la mettaient au centre du monde, elle était faite pour eux, son corps chaud respirait des odeurs complexes, tout en elle exprimait la volupté. Tout cela ne dura qu'un instant, la réalité éteignit vite les regards, dehors le blizzard faisait gémir la cabane, l'impression de chaleur dégagée par le poêle s'estompait remplacée par un froid sombre, sinistre. Andrée reprit son anorak et son bonnet et se replia sur elle-même. L'attente recommença dans l'incertitude du lendemain. Une vague désespérance emplit la cabane, une sorte de lassitude qui rendait le froid encore plus humide et désagréable.

Le chamois dut sentir ce changement parce qu'il se leva brusquement, peut-être poussé par un besoin de vie. Il s'approcha de la paillasse et commença à la manger sous le regard incrédule des deux jeunes gens. Le vieil homme s'en aperçut et, sans doute pour prévenir un geste malencontreux, se mit à expliquer cette présence étonnante.

– Oui, nous nous connaissons de longue date. J'ai souvent habité dans cette cabane que le berger me prêtait en attendant la venue des moutons. C'est ainsi que j'ai pu explorer le moindre recoin de cette montagne. Un jour j'ai découvert un tout jeune chamois, un joli petit chevreau de

l'année, immobilisé dans une encoignure de rocher. Il avait une patte brisée, sa mère semblait l'avoir abandonné, peut-être effrayée par ma venue, à moins qu'elle n'ait été tirée par un chasseur. En tout cas j'ai récupéré le petit chamois et soigné. Après nous sommes restés inséparables. Il a mené sa vie indépendante bien sûr, mais on se retrouvait chaque été avant la montée des moutons. Il venait taper à la porte avec son sabot pour se faire ouvrir, il dormait avec moi et mangeait toujours un peu de paille. Chaque année, je devais assurer un réapprovisionnement ! Et puis je ne suis plus venu et je l'ai oublié petit à petit, je ne sais même pas si c'est le même chamois qui est là.

Le chant de l'eau qui chauffait enfin sur le poêle détournait l'attention fixée sur le chamois. Chacun attendait ce thé brûlant comme l'élixir capable de redonner au corps l'envie de lutter contre le froid. Il ne restait que quelques brins de thé et un peu de sucre que Gabriel répartit équitablement dans les trois tasses disparates qu'il avait pu dénicher dans le meuble de cuisine. Les deux jeunes gens vinrent s'asseoir à côté du vieil homme toujours couché sur la paille.

– Buvez, cela vous fera du bien, lui dit Gabriel. On va préparer quelque chose à manger pour vous redonner des forces.

– Merci, répondit-il doucement sans le regarder.

Son regard restait fixé sur Andrée, son visage encadré par les cheveux blonds qui dépassait du bonnet, ses yeux inquiets et pourtant si beaux. Jamais Gabriel ne l'avait regardée comme cela.

– J'ai l'impression que vous me regardez comme si j'étais un ange, finit-elle par dire, essayant de se protéger ainsi de la pression de ce regard sur elle.

– Tu es une merveilleuse fille, une beauté qu'on ne peut pas se lasser de regarder, juste pour le plaisir. Comment t'appelles-tu ?

Il la tutoyait naturellement, comme si la relation entre eux deux était déjà bien établie.

– Andrée, répondit-elle, et mon ami s'appelle Gabriel. Nous avons décidé de vivre ensemble et pour fêter cela nous avons organisé un voyage de noces. C'était l'objet de cette randonnée. Les premiers jours ont été merveilleux. Avec Gabriel nous avons repéré un cheminement isolé, loin des endroits fréquentés, en s'arrêtant dans des cabanes abandonnées ou des refuges. La solitude à deux dans un décor de rêve, voilà ce que nous avons vécu. Tout concourait à transcender notre amour, le pousser aux extrêmes, nous avons ainsi vécu des moments intenses, ces moments dont vous parlez dans votre cahier. C'est vrai, on se sent à ces moments là déborder de conscience, la joie ressentie est indicible, on voudrait que tout s'arrête.

Il y eut un long silence. Andrée avait pris la main de Gabriel et la serrait sur son cœur. La nostalgie de ces journées et de ces nuits passées ensemble la faisait trembler. Oui, elle aimait son Gabriel à la folie, mais en même temps le regard de ce vieil homme la brûlait quelque part dans son corps. Elle reprit son histoire.

– Et puis il y a eu la tempête. C'était comme l'enfer après le paradis, un contraste saisissant. Le froid, le vent, le brouillard, toute la montagne s'était liguée contre nous. Au début nous pensions arriver sans problème au refuge, mais, après avoir tourné pendant des heures sur la neige sans rien y voir, nous avons compris que c'était devenu impossible. La seule solution était de redescendre dans la vallée. On a cherché longtemps le passage et c'est alors que nous sommes arrivés devant le précipice. J'ai compris à ce moment là ce que signifiait le mot peur. Oui, cette impression d'être à la merci des éléments déchaînés, sans rien pouvoir faire. C'est peut-être à cause de cette peur que j'ai aperçu la trace : il me fallait quelque chose, un repère, une présence. Gabriel ne pouvait plus jouer ce rôle, je savais qu'il était désespéré et qu'il ne voyait aucune

issue ou plutôt une seule : l'issue fatale. La tempête nous avait isolés du monde, nous étions seuls, sans aucune aide possible, sans aucun réconfort ; nous étions devenus des étrangers dans une nature inhumaine, des étrangers dont on voulait se débarrasser ! La trace a brusquement apporté cette touche d'humanité qu'il nous fallait, nous n'étions plus seuls dans ce monde hostile, la tempête ne nous faisait plus peur. Pourtant quand nous nous sommes aperçus qu'elle nous conduisait à un lac gelé et non pas au refuge, j'ai cru que c'était la fin de notre aventure. Gabriel parlait d'un igloo, mais je n'y croyais pas. Il faisait tellement froid que je n'imaginais pas comment nous aurions pu résister longtemps. C'est Gabriel qui insista pour grimper jusqu'au rocher et c'est là que nous vous avons trouvé après avoir vu le chamois s'enfuir.

– De la chance, oui vous avez eu de la chance. Vous êtes tombés sur le seul homme qui pouvait trouver son chemin dans une telle tempête, un homme qui connaît les moindres recoins de cette montagne, le seul capable d'atteindre la cabane du berger. Descendre dans la vallée n'était pas envisageable, le cheminement est trop complexe et dangereux dans le brouillard, il y a des précipices ; de plus avec la neige fraîche qui est tombée, il y a de gros risques d'avalanche. La seule solution était de trouver cette cabane. Pour repartir, il faudra sans doute que vous repreniez le chemin par où vous êtes arrivés, c'est-à-dire par la montagne. Le lac de Fer est un piège, c'est d'ailleurs pour cela que je l'apprécie.

– Nous vous avons dérangé, murmura Andrée, nous avons perturbé vos plans. Vous vouliez mourir et au lieu de cela, vous nous avez sauvés !

Elle s'était allongée sur la paille, une immense fatigue la submergeait et ses yeux ne tardèrent pas à se fermer. Le vieil homme étendit la couverture sur elle et la prit dans ses bras pour lui tenir chaud. Tout cela énerva prodigieusement Gabriel qui refusa de venir également

profiter de la paillasse malgré l'invite du vieil homme. Il préféra passer sa mauvaise humeur sur le feu. De toute façon il fallait préparer un peu de soupe.

Confusions de l'amour

Ce fut l'appel de Gabriel qui réveilla Andrée. La soupe était prête, il fallait la boire pendant qu'elle était encore chaude. Elle s'assit en se frottant les yeux et prit son bol.

– Fais durer le plaisir, bois à petites gorgées, lui conseilla le vieil homme qui s'était assis à côté d'elle avec son propre bol. Cette soupe est délicieuse, félicitations Gabriel.

C'était la première fois que le vieil homme s'adressait directement à lui par son nom et il le regarda surpris. Pensait-il vraiment ce qu'il disait alors que la soupe avait essentiellement le goût d'une eau tiédasse ? Depuis le début, depuis la rencontre sous le rocher dans la tempête, il lui semblait avoir été traité par le vieil homme comme une quantité négligeable, presque avec mépris et il en cultivait un certain ressentiment. Ce remerciement pour une soupe imbuvable ne pouvait être qu'une ironie supplémentaire destinée à le rendre un peu plus insignifiant, à l'écarter du jeu qui se déroulait devant ses yeux. Soudain tout devint clair : le vieil homme lui avait pris Andrée, il lui avait volé Andrée. Ridicule, se morigéna-t-il, ce vieil homme est au bout du rouleau, il n'a rien d'attirant si ce n'est la recherche spirituelle qu'il dit mener au gré de ses écrits. Pourtant, malgré ses efforts pour ne pas faire attention, il ne pouvait pas s'empêcher de laisser une fureur jalouse se répandre comme du venin dans ses pensées. Le rêve que raconta alors Andrée ne fit que confirmer ses doutes.

– J'ai fait un drôle de rêve, dit-elle, un rêve absurde, complètement hors du contexte de ce que nous vivons en

ce moment dans cette cabane. J'étais couchée dans la cabine d'un petit bateau à voile, dehors la tempête rugissait et secouait le bateau dans tous les sens. Sans doute avait-on amené les voiles, parce qu'on ne le sentait pas avancer. La situation devait être terrible, mais je n'avais pas peur, Gabriel à côté de moi me serrait dans ses bras, ses mains se promenaient sur mon corps, je sentais sa caresse s'insinuer au plus profond de moi me faisant gémir. Je me retournais, je voulais l'embrasser, lui retourner ses caresses au centuple. Mais ce n'était pas Gabriel ! Il n'y avait personne. A ce moment là je me suis réveillée et j'ai entendu la cabane gémir sous la poussée du vent.

Elle s'arrêta soudain en rougissant. Elle avait dormi contre le vieil homme pour profiter de sa chaleur. Ils étaient tous les deux serrés sous la couverture unique, c'était donc de là que venait son rêve. Ce n'était pas Gabriel qui la caressait mais le vieil homme ! Comment était-ce possible ? Avec Gabriel ils formaient un couple unique, un couple merveilleux que tout le monde, elle le sentait bien, enviait. C'était leur voyage de noces qu'ils vivaient dans la montagne, comment était-ce possible qu'elle puisse rêver qu'un autre la caresse ? Que lui avait-il donc fait, de quel sortilège l'avait-il enveloppée ?

– Ce n'est pas un sortilège, murmura le vieil homme qui lisait dans ses pensées, ce n'est pas un sortilège.

Les deux hommes la regardaient mais chacun envoyait un message différent. Confuse, désorientée, elle chercha à se secouer, à revenir à la réalité des choses. Elle se leva, ramassa le cahier rouge et le tendit au vieil homme.

– Vous avez sûrement encore du texte à écrire.

Elle le renvoyait à ses élucubrations pseudo-philosophiques, mais il ne sembla pas s'en offusquer. Un sourire moqueur se dessina sur ses lèvres, un sourire qui disait clairement : « C'est sûr, cette fille m'appartient, j'en ferai ce que je voudrai. »

Il s'assit et essaya d'arranger la couverture pour former une sorte de fauteuil. Bien calé, le cahier sur ses genoux, il commença à écrire. Andrée s'installa à côté de lui, s'efforçant de lire par-dessus son épaule.

« C'est étrange l'amour, trop complexe, trop de facettes différentes. C'est beau aussi, beau comme peut l'être une œuvre d'art. C'est peut-être dans l'amour que s'exprime le mieux l'âme humaine, dans ce mélange subtil d'animalité et de spiritualité. Je me rappelle le regard de cette jeune fille quand ils m'ont découvert pelotonné sous mon rocher dans mon linceul. Oui, je crois que c'est ce regard qui m'a poussé à me lever. Je les aurais bien envoyés au diable, mais ce regard m'a atteint au plus profond de moi-même et je n'ai pas pu résister.

Pourquoi écrire cela ? Et qu'est-ce que ce « au plus profond de moi-même » ? C'est venu tout seul, comme quelque chose d'évident, d'implicite, qui ne pose pas de question. En y réfléchissant, je crois que le « plus profond de soi-même » existe quand tous les sens se réveillent, quand le corps et l'esprit, unis pour une fois, jouent ensemble à peindre le même tableau. L'amour, le vrai, réconcilie ainsi deux contraires, il permet à la conscience d'accepter, temporairement, son animalité.

Encore une fois, qu'est-ce qui me prend ? Pourquoi raconter cela ? Ma vie est finie, ce n'est pas le sujet. Je ne veux m'intéresser qu'aux derniers remous de ma conscience ; ce qui reste de mon corps, son animalité, est devenu hors sujet. Oui ! Aberrant ce désir qui vient me déranger sans raison apparente, soudainement, au moment le plus mal choisi ! Un échange de regard, une esquisse de sourire, le toucher de la peau et voici ma quête spirituelle qui prend une nouvelle voie. Je comprends parfois cette peur inconsciente de la femme qui ronge toutes les religions. Maîtrise-t-on l'attirance sexuelle ? Mais non évidemment ! Et c'est bien là le problème, le pur esprit ne

peut pas admettre cela, surtout s'il est un peu mystique. Il y a dans la sexualité une force à côté de laquelle la tempête qui souffle dehors n'est rien. Les animaux ne vivent que pour cela, pour se reproduire dans l'acte sexuel. Pour le réaliser la nature a inventé une diversité de scénarios incroyable. La nature n'est pas avare d'imagination dans ce domaine !

Cette fille m'a fait dévier de mon projet, il faut que je me reprenne. Cela fait trop longtemps que je prépare ce départ définitif : une longue concentration sur moi-même, des notes à n'en plus finir, une tentative désespérée de vider mon esprit de toute l'affectivité qu'il possède encore, la volonté de voir dans la beauté qu'offre parfois la nature ou un poème ou un tableau une source infinie de transcendance. Je me rappelle mon arrivée au lac de Fer quand je suis sorti de la forêt et que la neige vierge, pure m'a accueilli. J'ai su alors que j'avais trouvé ce que je cherchais. Il n'y avait plus de question à se poser, de réflexion qui ne se termine pas, tout devenait évident, la route apparaissait définitivement tracée et un grand calme a envahi mon esprit, j'étais bien, je savais que je ne reculerais plus. Quand la tempête est arrivée, j'ai fermé les yeux, mon corps perdait sa pesanteur, il flottait dans la neige, dans son linceul, j'oubliais toutes ces petites choses qui font la vie, je touchais au but, prêt à m'envoler dans le vent qui me brûlait le visage. Et pourtant ça n'a pas marché ! J'avais mis toutes les chances de mon côté pour réussir, personne ne pouvait me retrouver là où je m'étais caché, la tempête avait été certifiée par la météo nationale, je savais que mon corps ne pourrait pas y résister longtemps. Oui ! J'étais vraiment sûr de moi ! Aujourd'hui j'en arrive à me demander si ce hasard qui nous gouverne est vraiment du hasard ? N'y a-t-il pas là une volonté malicieuse qui joue à nous faire des tours ? Je plaisante, j'écris des mots sans signification, du bruit absurde, il faut que je me reprenne. Si je suis ici, c'est le fruit d'une

profonde et longue réflexion, je ne vais pas remettre en cause tout cela.

La voilà qui se rapproche de moi, elle est inquiète, elle ne veut pas croire à ce qu'elle a lu dans mon cahier et moi, étrangement, j'ai oublié tout ce que j'ai écrit. Ses yeux sont adorables et je frémis sous son regard. Elle me rappelle cette fille de ma jeunesse, mais ça n'a rien à voir. Elle s'installe contre moi, elle lit par-dessus mon épaule. Des mots la font rougir, elle a envie de parler, elle ne dit rien. Et le pire est que j'attends qu'elle ait tout lu ! J'ai envie qu'elle me lise, c'est une façon de la posséder peut-être. Oui, je sais, ce texte est ridicule, il faut que j'arrête, de toute façon j'ai l'esprit ailleurs, tout ceci devient invraisemblable. »

Dans un geste rageur, le vieil homme déchira la page qu'il venait d'écrire, la roula en boule et la jeta à terre. Le mouvement réveilla le chamois qui ruminait tranquillement le morceau de paille qu'il avait mangé. Le dérangement ne lui plaisait visiblement pas : il se leva et se mit à tourner dans la pièce comme un ours dans sa cage, renversant les chaises, tapant avec ses sabots contre le bois du plancher. Gabriel se précipita et le poussa vers la porte.

– Vite, Andrée, ouvre lui la porte. Il faut qu'on s'en débarrasse !

Par la porte entrouverte, la tempête pénétra dans la salle en mugissant. Le chamois risqua la tête dans l'entrebâillement, humant l'air à droite et à gauche. Il lui fallut un long moment pour se décider, le froid reprenait possession de la cabane, des flocons de neige s'insinuaient partout.

– Cela suffit, dit Gabriel, il faut que tu te décides.

Il voulut le pousser dehors mais le chamois résista et finit par reculer pour rejoindre le calme de la salle. Andrée s'empressa alors de refermer la porte.

– C’est mauvais signe, fit le vieil homme.

– Un mauvais signe ? Mais pourquoi ? demanda Andrée.

– Si le chamois ne veut pas sortir, c’est que la tempête n’est pas prête à se calmer. Nous risquons d’être bloqués ici pour quelques jours.

– Ce n’est pas possible, rétorqua Gabriel, nous n’avons plus rien à manger. Même la réserve de bois sera bientôt épuisée. Le berger n’en a pas laissé beaucoup avant de quitter la cabane à l’automne dernier, il n’avait sans doute pas prévu qu’elle pourrait être occupée en hiver.

Personne ne répondit. Peut-être n’y avait-il rien à répondre. Le chamois avait repris sa place favorite dans un coin de la paillasse. Andrée alla ramasser la boule de papier. Elle la déplia soigneusement sur la table.

– Lis donc à haute voix, suggéra Gabriel.

Andrée sursauta en l’entendant. Dans un réflexe de protection, elle eut le geste de prendre la feuille de papier pour la cacher avant de se rendre compte que la voix appartenait à celui qui connaissait le mieux son intimité.

– Il l’a jetée, il ne veut pas qu’on la lise, répondit-elle sans réfléchir.

– Mais alors que fais-tu donc avec cette feuille ?

– Je vais la remettre dans le cahier rouge, c’est son texte d’adieu, il faut le conserver.

Pour la première fois depuis qu’ils vivaient ensemble, le sentiment d’être étrangers l’un à l’autre les effleura. Gabriel se détourna et entreprit de rajouter une bûche dans le poêle. Andrée encore toute confuse voulut se rapprocher de lui, l’embrasser, lui montrer que lui seul comptait quand elle se sentit encore une fois prise par le regard, ce regard brûlant qui faisait jaillir en elle des choses qu’elle ignorait, des choses qu’elle n’avait jamais imaginées. Elle voulut se détourner de ce regard, retrouver Gabriel, celui qu’elle aimait, son compagnon, mais une force irrésistible la poussa vers le vieil homme et elle vint s’asseoir à côté

de lui sur la paille. Le chamois se leva brusquement et émit le chuintement caractéristique de son mécontentement.

– C'est à moi qu'il en veut ? s'inquiéta Andrée.

– Oui, répondit le vieil homme, il n'aime pas cette intrusion dans son espace, il est jaloux.

– Comment peut-il être jaloux de moi ? s'esclaffa-t-elle.

– La jalousie n'a pas de frontières. Ce chamois me connaît depuis trop longtemps, il estime être le seul à avoir le droit de se coucher à côté de moi. Mais je vais lui montrer qu'il doit apprendre à cohabiter.

Ce disant, il lui passa le bras autour de la taille et la pressa contre lui. Le chamois émit encore une fois son chuintement de colère puis se recoucha dans son coin.

– Tu vois, il t'a acceptée. Tu fais maintenant partie de ses relations privilégiées.

Mais il ne relâcha pas la pression de son bras sur Andrée. Il la voulait contre lui, il voulait sentir sa chaleur, les frémissements de son corps, l'odeur de sa peau. Il eut soudain envie de s'immerger dans son corps. Elle ne résista pas quand il posa sa tête sur ses cuisses, au contraire, elle accompagna cette intrusion en enfouissant ses mains dans ses cheveux blancs. Elle savait qu'il sentait là, au plus profond de son intimité, une odeur qui s'accroissait avec l'ivresse qui la gagnait petit à petit. Finalement elle le repoussa doucement.

– Je n'ai pas compris, dit-elle quand il se fut rassis sagement à côté d'elle, je n'ai pas compris cette appréhension de la mort qu'expriment les mots du cahier rouge. La mort est un phénomène naturel tout comme l'amour, mais vous ne voulez pas l'accepter !

– Mais c'est l'inverse, se rebiffa le vieil homme. Je cherche la mort au contraire, je veux éviter ma déchéance devant tout le monde. Je veux vivre cette mort prochaine tout seul, dans mon coin, sans ennuyer personne, mais il

faut le faire élégamment, comme une œuvre d'art, la dernière création de la vie. C'est pour cela que je suis venu au lac de Fer où ce mélèze torturé a choisi de vivre. Il y a entre lui et moi un échange étonnant, par moments j'ai l'impression que la réponse à ce que je cherche depuis si longtemps et désespère de jamais trouver avant ma mort est là, dans la force de vie de ce mélèze. Quand je prends conscience de cela, un arc-en-ciel illumine ma conscience, mais sa lumière multicolore s'éteint trop vite.

– Comment pouvez-vous dire cela ? L'homme ne peut mourir comme un animal, seul dans son coin, c'est absurde ! C'est refuser l'amour, l'amitié, les sentiments, enfin tout ce qui distingue l'être conscient. Sans doute vous avez vécu trop solitaire, sans doute l'amour n'a pas suffisamment nourri votre conscience et votre fil de vie s'est brisé parce que trop fragile. Je ne vous laisserai pas mourir tout seul, je retisserai ce fil pour vous. Si vous voulez absolument mourir, ce sera en ma compagnie, je ne vous abandonnerai pas. Et puis d'abord, ce n'est pas pour demain, vous êtes en pleine forme, vous nous avez amenés à cette cabane, vous avez encore des années devant vous !

– Non, non, c'est pour demain. Je peux encore marcher, mais je sais que la déchéance est proche. Je veux éviter cela, je veux mourir au sein de la nature et non dans l'environnement artificiel d'un hôpital. Ici, dans cette montagne enneigée, je retrouve l'essence de la vie, son fondement, son origine. Ici je peux sentir le divin, j'ai besoin de cela pour sortir de ce monde, j'ai besoin de me dépasser. La tempête dans sa folie furieuse m'emporte sur ses ailes ! Que rêver de mieux que de s'immerger dans le divin et disparaître aux confins de l'univers !

– Le divin ? J'ai cru comprendre dans les lignes du cahier rouge que la religion vous rebutait sans appel ?

– Justement : il ne faut pas chercher le divin dans les religions, le divin n'est pas une affaire de croyances. Il est dans notre capacité d'émerveillement, il est dans ce

concept de beauté que nous sommes capables de saisir sans vraiment le comprendre, il est dans les choses que nous observons, la nature, le monde, le cosmos. C'est en percevant le divin que nous comprenons la mort. L'acte de mourir représente l'ultime transcendance, c'est pourquoi il faut le vivre le plus intensément possible. Pour cela il faut un cadre grandiose, des conditions extraordinaires. On ne peut pas mourir petitement. On se représente trop souvent la vieillesse comme un rétrécissement progressif de la personnalité, mais je ne veux pas rétrécir ! Je veux mourir entier, debout, face à moi-même. La mort doit être le bouquet final de la vie, elle doit être vécue en pleine conscience. Vous êtes toute jeune, Andrée, vous ne pouvez pas imaginer cette peur qui me prend aux tripes de rater ma mort, cette peur de me laisser prendre par la déchéance physique et, ramené à l'état de larve, de ne plus être maître de moi-même. Oui ! Mourir est l'acte final auquel on se prépare toute sa vie, il n'est pas question de se le faire voler par la technique médicale. C'est pourquoi je suis ici.

– Vous êtes dominé par un orgueil insensé ! A-t-on le droit de montrer d'un tel orgueil, un tel mépris ? Que faites-vous des autres, de vos amis, de vos proches ?

– C'est une affaire personnelle, personne ne peut comprendre. La fin d'une vie touche l'incommensurable, il n'y a aucun réconfort à attendre des autres, c'est une barrière qui se lève ou plutôt le plongeon dans un trou sans fond où rien n'existe plus.

– Mais si vous avez pu vivre jusqu'à aujourd'hui, c'est que vous aviez foi en quelque chose. On ne peut pas vivre sans une croyance qui vous porte et vous permet d'animer votre vie. Ou alors c'est tout de suite le plongeon dans un trou sans fond comme vous dîtes.

– Ecoute, tu connais maintenant mon point de vue : les religions sont des croyances inventées par les hommes pour satisfaire leur angoisse. Ces croyances sont

aujourd'hui complètement dépassées par rapport à l'état d'avancement des connaissances. Il y a des textes écrits à une certaine époque qui peuvent présenter un intérêt historique, mais croire qu'on peut les appliquer à la lettre sur la société moderne relève de l'autocratie religieuse. C'est absurde, c'est arbitraire ! Il faut se réveiller ! Je pense que l'homme est le fruit d'une évolution contingente dont nous ne connaissons jamais l'origine, ni la finalité. En fait, comme je l'ai écrit dans ce journal dans lequel j'ai essayé de noter mes dernières divagations au seuil de la mort, ce monde où nous vivons, nous le créons nous-même en l'observant. Rien n'existe à priori. Cela s'applique aussi bien à l'individu et à sa conscience qu'à la recherche fondamentale en mathématique ou en physique comme sur le cosmos. Le monde n'existe pas à priori, il n'y a pas de théorème mathématique, de loi physique, d'objet céleste qui attendrait sagement que nous les découvriions. En fait il n'y a rien et c'est cela que je pense. Ainsi petit à petit, au fil de la recherche scientifique, de nouvelles facettes de notre univers se créent que nous ignorions. Avant notre observation, ces facettes n'existaient pas. C'est en les observant, en prenant conscience de leur existence, que nous les faisons exister. Et au cœur de tout ce processus, il y a la conscience humaine. C'est elle qui fait exister ces multiples facettes, c'est par son enrichissement permanent que l'homme évolue vers un toujours plus être. Par rapport au panthéisme classique qui voit Dieu dans le moindre objet de l'univers, je vois un panthéisme élargi qui prend sa source, sa vitalité dans l'Observation. Ce que j'appelle le divin finalement, c'est le fruit d'une Observation qui n'a ni fin ni commencement. Pour découvrir ce divin, le sentir pénétrer jusqu'au plus profond de soi-même, il faut savoir s'arrêter de courir et apprendre à observer, alors seulement on peut comprendre l'extraordinaire diversité, la beauté incommensurable de ce monde, un monde que nous

faisons au fur et à mesure que nous l'observons. Voilà pourquoi je suis venu ici au soir de ma vie : dans l'environnement grandiose de la montagne, je veux sentir la puissance innommable de la nature. La tempête nous enveloppe, une force inouïe nous bouscule. Je veux me donner au vent qui m'emportera, je veux m'envoler à jamais, abandonner mon corps dans un creux de neige. Je ne serai plus qu'une efflorescence de conscience dans le monde non observable.

Andrée le regarda, un peu atterrée de ce qu'il racontait. Bien sûr elle se posait souvent la question du pourquoi et du comment de l'existence. Souvent elle en discutait avec Gabriel, mais leur jeunesse et leur amour qui brillait de tous ses feux rendaient ce questionnement un peu déphasé. Leur enthousiasme commun contribuait à faire jaillir des éclats de vie comme des feux d'artifice et ces feux d'artifices occultaient les questions trop métaphysiques.

– Il faut pourtant qu'il existe une force quelque part qui pousse l'univers à se créer, essaya-t-elle néanmoins d'argumenter. C'est cette force qui anime nos vies, comme elle anime notre amour à Gabriel et moi...

– Justement, interrompit le vieil homme, l'univers ne se crée ni tout seul de façon contingente ni sous l'impulsion d'une force anthropocentrique particulièrement énigmatique, non, il se crée au fur et à mesure de notre observation. Avant que nous en prenions conscience, il n'y a rien ou il y a tout, c'est pareil. C'est par notre observation, par notre recherche permanente de ce que nous sommes, par notre angoisse de comprendre le pourquoi et le comment des choses, que ce monde se dessine tel que nous le connaissons aujourd'hui et qui, demain, sera tellement différent.

Gabriel s'était rapproché en l'entendant parler ainsi. Il lui mit la main sur le front puis lui prit le pouls. Son air soucieux inquiéta Andrée. Dans une entente tacite, ils

s'éloignèrent d'Antiel toujours étendu sur sa paillasse avec le chamois.

– Tu crois qu'il délire ? chuchota Andrée. Je ne crois pas, il est tout à fait conscient et il pense ce qu'il dit.

– Il a un pouls rapide et de la fièvre. Il se sait condamné, je reconnais des symptômes. Il a voulu fuir sa maladie. Comme il dit, il cherche une mort consciente, une mort libre.

– Mais on doit pouvoir le sauver, à l'hôpital ils sauront quoi faire. Je ne veux pas le laisser mourir ici, nous devons essayer de le ramener dans la vallée.

– Tu l'as donc pris sous ta protection ? Tu te crois capable de le guérir ?

– Pourquoi pas, répondit Andrée sans réfléchir. Je sens un lien d'amitié étrange se nouer entre nous deux.

Gabriel la regarda avec un air réprobateur. Il la sentait loin de lui, c'était la première fois depuis qu'il la connaissait et l'aimait. Quel maléfice ce vieil homme avait donc jeté sur elle, sur leur amour ? Mais Gabriel était un pragmatique. Etudiant en médecine, il avait compris les limitations de la connaissance que pouvait avoir l'homme de lui-même, il soupçonnait l'existence de forces étranges, non apprivoisables, des forces sur lesquelles la médecine n'avait aucun pouvoir, pas plus que la volonté individuelle. Depuis qu'il connaissait Andrée, il avait classé l'amour dans ces forces étranges. Et maintenant une autre force le faisait réagir sans qu'il puisse se raisonner.

– Je ne comprends pas cette attirance que tu as pour lui, c'est un vieil homme aux tendances suicidaires, c'est tout. Il n'a aucun avenir et il le sait trop bien.

– Pourtant il nous a sauvés de cette tempête...

– Oui, sans doute, nous étions perdus et il nous a amenés à cette cabane. Mais j'aurais préféré qu'il nous indique le chemin pour descendre dans la vallée, maintenant nous sommes prisonniers de la tempête. Il n'y

a plus de bois ni rien à manger, je ne sais pas ce qu'on va devenir.

Comme pour confirmer ses dires, une bourrasque plus violente que les autres fit trembler la cabane. La fenêtre ne résista pas à la poussée du vent et s'ouvrit violemment. La neige s'engouffra par l'ouverture envahissant le moindre recoin. La maigre chaleur que Gabriel avait réussi à extorquer des quelques bûches restantes s'envola, laissant place au froid glacial du dehors.

– La tempête nous rattrape, s'écria Andrée affolée. Elle nous suit jusque dans la cabane !

Pendant que Gabriel s'efforçait de refermer la fenêtre, le chamois se leva soudain, l'air inquiet. Il regarda le vieil homme sans que celui-ci fasse un signe quelconque. Alors il se dirigea vers la porte, la frappant avec son sabot.

– Ouvre-lui, dit Gabriel à Andrée, ouvre-lui avant qu'il ne casse la porte. Il a sans doute compris que la situation était désespérée et que ce n'est pas en restant avec nous qu'il s'en sortira.

Le vent était si violent que le chamois hésita à sortir. Finalement ce fut Gabriel qui, après avoir réussi à refermer la fenêtre, l'aïda en lui donnant une tape sur le derrière.

– Décide-toi, je ne vais pas laisser cette porte ouverte une éternité !

Le chamois s'enfonça alors dans un nuage de flocons de neige et disparut aussitôt.

– On aurait dû le suivre, réfléchit un peu tardivement Gabriel en refermant la porte, il doit savoir comment rejoindre la forêt et le salut.

– J'ai froid, dit Andrée en se serrant contre lui. Il faut faire quelque chose.

– On doit attendre que la tempête se calme et cela peut durer quelques jours, on ne peut pas savoir. On va brûler ce qu'on peut brûler. D'abord commençons par une

chaise. Avec ça, j'espère arriver à faire fondre encore un peu de neige pour faire cuire les pâtes.

Et il se remit à son feu. Ceci avait l'avantage de l'occuper et de lui procurer un peu de chaleur. Andrée retourna sur la paillasse à côté du vieil homme. Elle s'installa contre lui et tira l'unique couverture qu'elle avait trouvée dans la cabane sur eux deux.

– Que va-t-on devenir ? murmura-t-elle. Notre escapade avait si bien commencé, pourquoi faut-il qu'elle se termine par un drame ? Gabriel disait que c'était notre voyage de noces !

Un gros sanglot la secoua, des larmes mouillaient ses yeux. Elle se tourna vers le vieil homme et enfouit la tête sur sa poitrine. A travers le vêtement, elle entendit son cœur battre, un battement très faible, irrégulier. Elle ne put s'empêcher de le supplier, comme s'il pouvait y faire quelque chose.

– Vous ne devez pas mourir maintenant, il ne faut pas nous laisser seuls, je ne le supporterai pas. Je sens la mort roder autour de nous, que va-t-on devenir ? C'était notre voyage de noces et cela devient un voyage vers la mort !

– Courage petite fille, répondit alors le vieil homme, tout va bien. Il faut résister encore un peu, quelques jours. Bientôt tout va s'arranger, je te le promets.

Il avait passé son bras autour de sa taille et la serrait contre lui. Elle se sentit bien tout d'un coup, tellement bien qu'elle tendit son corps pour déposer un baiser sur la joue mal rasée du vieil homme.

– Vous nous avez sauvés, vous nous avez amenés à cette cabane. Restez avec nous, ne vous enfuyez pas, j'ai besoin de vous, murmura-t-elle. Je suis sûre que vous trouverez le moyen de nous faire descendre dans la vallée malgré les précipices.

– Fais-moi confiance, tout va s'arranger, répéta-t-il.

– Je vous aime, chuchota-t-elle doucement à son oreille. Je vous aime, mais c'est un secret.

Le vieil homme ne répondit pas à cette déclaration, seule sa main esquissa un geste qui semblait dire : « c'est trop tard... »

Un long moment passa. Gabriel s'activait toujours auprès de son feu, une nouvelle casserole pleine de neige commençait à fondre, de la neige qu'il était allé chercher dehors, ouvrant la porte et laissant une nouvelle fois la tempête prendre possession de la cabane. Par moments il lançait un regard réprobateur vers le couple allongé sous la couverture. Andrée avait conscience de chacun de ces regards, un sentiment absurde de culpabilité l'envahissait, elle aurait voulu protester de son innocence mais le vieil homme la tenait trop fermement dans ses bras et elle se contenta de fermer les yeux. Elle essaya de vider son cerveau de ses soucis, d'oublier où elle était, ce qu'elle était, pour se concentrer sur ce sentiment de délivrance, de confiance absolue, que lui procuraient les bras qui l'enserraient.

Sans doute dut-elle dormir un peu parce qu'en rouvrant les yeux elle découvrit la salle devenue sombre. La petite fenêtre ne laissait plus passer qu'une maigre lumière. La nuit arrivait, il n'était plus question d'essayer d'écrire ou de lire quoi que ce soit. Gabriel s'activait pour préparer à manger et elle se dégagea du vieil homme pour aller l'aider. La cabane n'était pas richement dotée en matériel de cuisine, mais enfin il y avait une casserole et cela suffisait pour faire cuire des pâtes avec les deux saucisses qu'ils avaient gardées pour le dernier jour de leur randonnée. C'était un menu frugal et Andrée savait que c'était leurs dernières provisions, les sacs étaient vides.

– On n'y voit plus rien, finit-elle par protester.

– J'ai trouvé une vieille bougie, je vais l'allumer, c'est mieux que d'épuiser nos lampes électriques.

C'était une pauvre bougie, mais sa petite flamme suffit pour transformer l'atmosphère. La lumière, symbole de vie, apportait dans cette cabane tourmentée par la tempête

un réconfort surprenant. Sa faible clarté créa un espace privé, loin du blizzard qui sévissait dehors, un espace dans lequel le jeune couple sentit la force de leur amour battre de nouveau. C'était comme un cocon douillet qui les protégeait des éléments déchaînés et leur faisait oublier leur situation précaire. Même les violentes bourrasques qui continuaient à s'échiner sur les murs et la petite fenêtre n'arrivaient pas à les perturber. Andrée vint se serrer contre Gabriel dans un mouvement de contentement non feint. Ils se sentaient bien, ils s'aimaient, ils s'en sortiraient.

– Pas sûr, intervint alors le vieil homme qui semblait lire leurs pensées. Le vent aurait dû se calmer avec la nuit et ce n'est pas le cas. C'est un mauvais signe.

Gabriel se retourna, mécontent de cette remarque qui annihilait l'effet bénéfique de la bougie et faisait s'évaporer ce bien-être étonnant qu'ils avaient ressenti après l'avoir allumée. Mais le vieil homme ne le regarda pas, seule Andrée semblait compter pour lui et il ne la quittait pas des yeux. Celle-ci essaya de résister en se serrant encore plus fort contre Gabriel, mais le regard du vieil homme l'appelait et elle ne put s'empêcher de lever la tête. Quand leurs deux regards se croisèrent enfin, un frémissement la parcourut. Gabriel ne réussit pas à la retenir, elle le quitta pour se réfugier dans ces bras qui l'attendaient.

– Comme une petite fille, une gentille petite fille qui ne doit pas avoir de souci, dit doucement le vieil homme en lui caressant les cheveux.

C'était un murmure mais Gabriel comprit que le vieil homme parlait intentionnellement suffisamment fort pour qu'il entende. Il décida de ne pas faire attention. Montrer une quelconque attention à ces gestes ou ces mots serait finalement avouer son dépit de voir celle qu'il aimait tomber sous une emprise étrangère et cela il ne voulait pas l'admettre. Andrée était sienne, le vieil homme un simple

épisode un peu ridicule provoqué par les circonstances. « Surtout ne pas réagir n'importe comment ! » se morigéna-t-il tout en finissant de préparer le dîner.

– Bon, notre frugal dîner est prêt. Vous pouvez venir manger, dit-il enfin en essayant de mettre dans son expression tout ce qu'il pouvait exprimer de bonne humeur.

Mais son ton trahissait combien cette bonne humeur était un peu forcée, il le savait bien. Andrée le regarda surprise et, se sentant peut-être coupable, se dégagait vivement des bras du vieil homme.

– Venez, il faut manger, dit-elle au vieil homme en lui prenant la main pour l'aider à se lever.

Ils partagèrent les pâtes et les deux saucisses, malgré les gestes de dénégation du vieil homme qui visiblement n'appréciait pas du tout cette invitation. Cependant il fit honneur au repas, puis, sans dire un mot, s'en retourna sur sa paillasse. Il réarrangea l'unique couverture, s'installa aussi confortablement que possible puis il attrapa son cahier rouge.

Mais Andrée ne voulut pas le laisser se renfermer dans son questionnement philosophique, il lui semblait alors qu'il lui échappait, qu'il partait dans un monde où elle n'existait pas. Elle le suivit, s'assit sur la paillasse en face de lui, les jambes croisées en tailleur.

– Vous allez encore écrire ? Pourquoi ? D'abord on n'y voit rien. Vous pouvez me parler, on peut discuter...

– Je dois écrire, c'est ma manière d'expression. Dans l'écriture, un autre moi-même prend la parole, tout devient différent. Des mots arrivent que je ne connais pas, des mots envoyés par cet autre avec lequel je discute. C'est lui qui m'oblige à voir les choses autrement, lui qui me pousse jusque dans mes retranchements et m'oblige à lever le voile protecteur, à secouer les strates successives accumulées durant ma vie et qui me cachent ce que je suis réellement, lui qui m'introduit dans une vision

déconcertante du monde, une vision que je n'imaginai pas. J'ai besoin d'écrire ces mots avant que tout s'arrête en moi. Et puis discuter avec toi déforme ma pensée, il se crée des liens nouveaux qui introduisent de la dissonance. Dans ces moments ultimes, j'ai besoin d'une concentration extrême pour ne pas en perdre une miette, c'est trop important, je n'ai droit à le jouer qu'une seule fois !

Ce n'était pas vrai, il ne pouvait plus écrire, Andrée le savait pertinemment. Il lui suffisait de sentir son regard s'enfoncer entre ses deux jambes que sa position en tailleur maintenait ouvertes. « C'est sûr, en ce moment il ne pense plus du tout à ses histoires de religion et à sa théorie de la création par l'observation, murmura-t-elle pour elle-même ». Gênée par ce regard qu'elle imaginait déjà en train de la fouiller au plus profond de son intimité, elle changea de position, ramenant ses jambes sous elle à la japonaise. Le geste fit sourire le vieil homme et dans ce sourire Andrée lut une ironie gentille. « Il se moque de moi, pensa-t-elle, tout en me faisant savoir que je suis à lui et qu'il fera de moi ce qu'il voudra. Et je crois qu'il a raison ! »

– Tu sais, dit-il de nouveau, tu fais sourdre dans mon corps une source dont l'eau cristalline jaillit en gerbes de gouttelettes de toutes les couleurs, des gouttelettes dont chacune est une perle que je voudrais saisir et enfiler dans un collier sans fin. J'oublie mon âge et le mal qui me ronge, je n'ai plus qu'une obsession, c'est de te regarder. Comment cela se fait-il qu'une telle chose puisse exister ? C'est absurde ! Ou alors c'est un rêve, j'ai oublié mon corps étendu sous le rocher dans son linceul de neige, je rêve d'un amour impossible qui serait le dernier regret de ma vie.

Cette fois-ci Andrée ne résista pas à la pulsion qui la poussait à se serrer contre lui. Elle effleura ses cheveux, caressa sa joue et se mit pratiquement à ronronner en se frottant contre lui. Elle sentit le frémissement qui

répondait à ce geste trop osé, un bras la prit alors par la taille cherchant à fusionner leurs deux corps.

C'en était trop pour Gabriel qui se rapprocha. Assis à la table, après avoir nettoyé et rangé les quelques ustensiles ayant servi à leur pauvre repas, il regardait ce couple improbable avec un air de totale incompréhension. Il se décida alors à intervenir dans leur conversation en mettant les pieds dans le plat, il fallait les secouer, leur faire avouer cette relation absurde qu'ils semblaient avoir développée. Peut-être alors comprendrait-il pourquoi sa jolie femme était ainsi hypnotisée par ce vieil homme.

– Dites-moi, monsieur le philosophe, comment concevez-vous l'amour ?

– Je l'ai écrit sur cette page froissée, répondit le vieil homme sans se déconcerter en désignant la page qu'Andrée avait sauvé de la destruction. Je l'ai écrit en regardant Andrée et quand le regard atteint une telle intensité l'amour devient une œuvre d'art que ma conscience élabore sans plus penser à rien. Mais à vous je dirais que l'amour entre une fille et un garçon comme entre tout humain est une simple illusion, une pulsion sexuelle, un instinct animal, quelque chose que l'homme a toujours voulu transcender sans jamais y parvenir vraiment. L'amour cela n'existe pas sauf dans les livres ou au cinéma, c'est à dire dans les créations intellectuelles de l'homme. Ce qui existe, c'est l'animalité de l'homme à l'état pur, un besoin biologique commun à tout animal et dont il serait illusoire de chercher à se défaire. La vie s'est créée autour de l'attraction sexuelle, c'est le fondement même de l'évolution biologique, et les formes que peut prendre cette attraction sont déconcertantes par leur diversité. Le vivant, comme le végétal, a développé tous les scénarios possibles jusqu'aux plus farfelus. Dans ce domaine, le scénario humain fait appel à son atout majeur, son cerveau. La danse amoureuse consiste alors à sublimer le désir purement physique de l'un vers l'autre dans des

mots bien choisis, des chansons, des rêves, des caresses, des baisers, des poèmes. Mais le désir brut, animal reste sous-jacent. C'est lui qui gouverne finalement l'homme même s'il croit possible de le transcender de toute la force de son intelligence. Derrière ce processus, se profile la sélection naturelle toujours active, car il serait vain d'imaginer l'homme comme une fin en soi et encore plus vain d'imaginer à quoi il pourrait ressembler dans plusieurs millénaires. Oui, l'amour reste la force fondamentale qui fait avancer l'évolution, mais dire que l'amour est au cœur du phénomène humain est un non-sens, l'amour est contingent, on le subit. En fait le monde ne pourrait pas exister sans l'amour, mais l'amour en soi n'existe pas.

– Monsieur le philosophe, voilà une philosophie désespérément négative, répondit avec humeur Gabriel. Vous ne répondez pas vraiment à ma question, sans doute n'avez-vous pas connu l'amour et ceci explique cela. Je crois surtout que vous êtes jaloux de nous, de notre couple trop merveilleux. L'amour qui a jailli entre Andrée et moi dépasse tout ce que j'avais pu imaginer dans mes rêves enfantins, nous avons ensemble commencé à dessiner une vie commune si pleine de sens que tout s'efface à côté, même la critique la plus féroce ne peut nous toucher. Je crois vraiment que l'amour est au cœur de la vie et que l'homme qui n'a jamais aimé reste infirme. Pauvre de vous !

– Ainsi vous me croyez infirme ! Vous n'avez peut-être pas tort. Je ne sais pas si j'ai jamais aimé, en fait je n'arrive même pas à préciser le concept même de l'amour. C'est pour cela que je considère comme désespérément animale cette force incontrôlée, ce désir absurde qui vous prend au ventre et contre lequel la raison s'étouffe. On peut rêver d'une fusion entre la pulsion biologique et le désir spirituel, ce serait alors l'amour parfait. Peut-être êtes-vous arrivé tous les deux à cette entente merveilleuse,

mais j'en doute. On se réveille plus tard pour s'apercevoir qu'on ne vit pas dans le même monde. L'amour entre deux êtres pour survivre doit se transformer, il doit dépasser son animalité. Quand il y arrive, il peut alors s'exprimer sous forme d'un échange spirituel, presque mystique, sinon il meurt bêtement.

– Mais pourquoi douteriez-vous, monsieur le philosophe, de notre amour à Andrée et moi ? Nous avons justement réalisé cette fusion dont vous parlez, notre désir physique de l'un pour l'autre alimente, comme vous dites, un échange spirituel presque mystique. C'est pour cela que nous aimons parcourir ensemble la montagne, c'est pour donner un cadre à cet amour, un cadre dans lequel s'élabore une œuvre d'art commune à nous deux. Oui, c'est le plus bel amour du monde !

– Comment savoir ? Ce n'est pas votre amour, c'est le regard d'Andrée qui m'a fait lever de mon linceul sous le rocher, c'est grâce à elle que j'ai réussi à vous guider jusqu'ici. Il y a dans ce regard que nous échangeons sans cesse depuis cette première rencontre une vibration que je n'ai jamais connue auparavant. Il y a là entre nous deux quelque chose qui se noue et qui me fait peur. C'est absurde.

– C'est cette discussion qui est absurde, s'écria Andrée.

Elle ne put pas en dire plus, aucun mot ne venait. Elle se mit à sangloter doucement, sans bruit. Pour ne plus les voir, elle enfouit sa tête sur les genoux du vieil homme. Celui-ci posa une main sur la tête qui lui était ainsi offerte et lui caressa doucement les cheveux.

– Tu as deux amours maintenant, ma petite fille et tu as peur de les mesurer l'un à l'autre. Mais ne t'inquiète pas, je vais bientôt disparaître et tout rentrera dans l'ordre.

– Non ! Je ne suis sûre de moi-même. Il ne faut pas mourir. Je sais que je pleurerai votre disparition, j'ai peur

de ne plus pouvoir jamais aimer. Que se passe-t-il entre vous et moi ? C'est absurde !

– C'est ce que je disais ! La seule chose positive dans tout cela, c'est que je ne suis pas aussi vieux que je le montre, je suis encore capable d'aimer !

Il releva la tête d'Andrée enfouie sur ses genoux et l'amena à son visage. Leurs yeux se croisèrent et de nouveau la vibration fit chanter leurs deux corps à l'unisson. Petit à petit leurs têtes se rapprochèrent.

Toujours assis à la table, Gabriel restait paralysé devant cette scène. Quelque chose ne marchait pas, tout ceci devenait extravagant. Il voulut se secouer, reprendre les choses en main. Ce vieil homme ne pouvait pas compter, il ne pesait rien, un simple souffle le fera disparaître.

– Bon ! Il est temps de se coucher, cria-t-il presque. On va se serrer tous les trois sous l'unique couverture, on se tiendra chaud. Le poêle va s'éteindre, c'est sûr, il faut essayer de résister parce qu'il n'y plus beaucoup de bois mais s'il se met à faire trop froid, je le rallumerai.

Dehors la tempête ne faiblissait pas et la cabane continuait à trembler sous les coups de vent. Un froid humide pénétrait le corps dès le premier relâchement, seule une volonté permanente permettait d'éviter de se laisser prendre. Gabriel le savait et c'est pourquoi, inconsciemment, il laissait Andrée jouer avec le vieil homme.

– C'est vrai, dit alors le vieil homme en repoussant Andrée. Nous avons toute une nuit à passer ensemble, il faut prendre des dispositions. Mettez tout ce que vous avez comme vêtements sur vous. Andrée se met entre nous deux, comme cela nous lui tiendrons chaud.

– Non, non ! s'exclama Andrée, c'est vous qui vous mettez entre nous deux. Nous sommes jeunes et nous réchaufferons votre vieillesse.

– Tu es la plus fragile, je le sens bien. C'est notre devoir de te protéger.

– Vous vous installez entre nous deux, insista Andrée. C'est vous qui avez besoin de chaleur.

Ceci ne plaisait pas beaucoup à Gabriel qui se voyait encore une fois séparée de sa femme par ce vieil homme, mais il n'osa pas la contredire. Heureusement le vieil homme finit par gagner la partie.

Ils s'installèrent donc, Gabriel à droite et le vieil homme à gauche d'Andrée. On éteignit la bougie et la cabane sombra dans le noir. La couverture était étroite et il fallut se serrer les uns contre les autres pour pouvoir en profiter.

– J'ai peur, souffla Andrée dans l'oreille de Gabriel. La tempête dehors, le noir, le froid. Qu'allons-nous devenir ?

Pour toute réponse il la serra dans ses bras, elle était à lui et non pas à ce vieil homme couché de l'autre côté d'elle. Pour la calmer, il lui avait donné un somnifère. Elle dormirait bien, au chaud entre leurs deux corps. Il en avait lui-même pris une bonne dose, il savait qu'il n'avait aucune chance de dormir sans somnifère et il voulait être reposé le lendemain. Il aurait alors besoin de toute son énergie pour arriver à les faire se lever et, espérait-il, prendre le chemin de la vallée. Il avait également donné du somnifère au vieil homme, mais il n'était pas sûr que celui-ci l'avait ingurgité. « De toute façon, il est foutu, pensa-t-il en haussant les épaules. »

Rêves d'une petite souris

« La petite souris a senti le morceau de fromage tombé à terre parce qu'elle sort doucement de son trou, l'œil inquiet. Elle était restée terrorisée tout le long de la journée par ce chambardement que faisaient les humains. En hiver la cabane lui appartient et elle fait ce qu'elle veut sans avoir à se méfier. Le chat est parti avec le berger, le renard ne peut pas entrer, ni la fouine. Elle adore la tranquillité de la cabane à cette saison. Le froid n'est jamais trop violent, le soleil réchauffe les murs pendant la journée, parfois il arrive même qu'un rayon se glisse à travers une fente du volet lui offrant ainsi un bain de soleil sans risque ! Et quand la tempête se déclare, elle peut toujours se réfugier dans la paille sur laquelle les humains aiment dormir en été. Alors quand ceux-ci débarquèrent dans un grand remue-ménage et en pleine tempête, elle crut que c'était la fin du monde. Ensuite ils allumèrent le poêle et elle apprécia la chaleur qui chassait le froid de la tempête. Enfin ils se sont calmés. Dans le silence revenu, le morceau de fromage tombé à terre la tente de plus en plus, il faut en profiter.

Inquiète, prête à replonger dans son trou, elle tourne la tête à droite et à gauche, cherchant à épier un danger éventuel. Mais là haut sur la paillasse les humains dorment, la petite souris entend les ronflements, elle est habituée avec le berger en été et elle sait que ronflement signifie tranquillité de la part des humains. Malheureusement il en reste un qui ne ronfle pas. Assis à la table, il pousse de temps en temps un soupir, mais la petite souris sent qu'il ne fera pas de mal. Il a allumé la

bougie et semble occupé avec quelque chose. Elle imagine un moment qu'il est occupé avec de la nourriture, une peau de saucisson ferait bien son affaire, mais ce qu'il manipule n'a aucune odeur. Il n'y a rien à attendre de ce côté là alors elle se concentre sur le morceau de fromage. Il fait très noir et la lumière de la bougie suffit à peine pour se diriger mais la petite souris compte beaucoup plus sur son odorat que sur ses yeux. C'est seulement quand elle arrive à portée du fromage qu'elle lève la tête vers l'homme assis, peut-être par curiosité ou simplement pour s'assurer de son innocuité. Ce dernier sent cette petite vie qui se signale à côté de lui parce qu'il se détourne de son occupation sur la table pour la regarder. Dans les yeux de cet homme la petite souris croit lire un message de mort. Epouvantée, elle veut s'enfuir et rejoindre son logis creusé sous le plancher, mais quelque chose la retient. Il y a autre chose dans ce regard, comme une attente, un questionnement désespéré. Alors elle se met à renvoyer des messages de vie, tous plus chauds les uns que les autres. Elle essaye de dire à cet homme que son temps n'est pas encore arrivé et qu'il devrait plutôt s'occuper d'elle, une petite souris toute seule, isolée dans cette cabane froide, battue par la tempête, une petite souris perdue dans un monde qu'elle ne comprend pas. Le regard de l'homme tremble sous l'effet des messages de vie, il a un geste de refus, il cherche à se détourner de la petite souris, mais celle-ci réussit à maintenir l'échange. Une boule de cristal se constitue peu à peu qui les enferme et les lit ensemble. Des éclairs fulgurants jaillissent dans des gerbes d'étincelles de toutes les couleurs. « J'ai gagné, pense alors la petite souris, je le tiens ! » Pourtant le regard de l'homme commence petit à petit à se dissoudre, il a un geste brutal de refus et bientôt le cristal se brise en mille morceaux, des morceaux qui tintent en tombant par terre. »

Le bruit du verre brisé réveilla Andrée. Elle tendit le bras à sa gauche, le vieil homme n'était plus là, elle était seule avec Gabriel à sa droite, la partie de couverture attribuée au vieil homme avait été repoussée sur elle. Elle se rappela son rêve : la petite souris avait perdu, le vieil homme avait réussi à rompre le charme, il se repliait sur sa solitude. Vivement elle se dressa sur la paillasse. Gabriel dormait, il n'avait rien entendu, le somnifère agissait encore. La bougie sur la table était allumée et il était là en train d'écrire sur son cahier. Elle se leva doucement en se dégageant du bras de Gabriel qui l'enserrait, le verre brisé craqua sous son soulier quand elle vint s'asseoir à côté du vieil homme. Ce dernier ne bougea pas, la tête dans les mains, il semblait déjà en route pour un autre monde. La main d'Andrée sur son épaule le fit sursauter.

- Mais que fais-tu là ma petite fille ? Il faut dormir.
- La souris, elle n'est pas là ?
- Mais comment diable sais-tu qu'il y avait une souris ?
- C'était dans mon rêve, elle voulait vous faire vivre mais vous n'avez pas voulu l'écouter. Alors la boule de cristal s'est brisé.
- Qu'est-ce que c'est que cette histoire de boule de cristal ? J'ai fait tomber le verre qui s'est cassé en mille morceaux comme tous ces verres incassables !
- C'est moi la petite souris, chuchota Andrée. C'est moi qui veux vous aimer, c'est moi qui veux vous faire vivre.

Le vieil homme la regarda longuement et Andrée sentit qu'il la regardait comme il avait regardé la souris dans son rêve. La boule de cristal se reconstituait lentement autour d'eux. Elle tendit la main vers lui dans un geste adorable d'amour, il avait besoin d'elle, elle le savait, il ne fallait pas lâcher prise, cette fois le cristal ne se briserait pas. Il sembla accepter, il lui prit la main et la serra entre les deux

siennes. Un sourire monta sur son visage, c'était ce sourire qu'Andrée aimait tellement en lui.

– Ecoute le vent, dit-il, le vent qui souffle en longues mélopées, gronde sur les arêtes de la cabane et s'infiltre partout où il peut dans un jeu de sifflements. Ecoute les coups de bélier sur le toit, on entend de loin la rafale qui s'approche, ronflant dans le vallon, puis c'est l'explosion brutale qui fait vibrer la cabane. Et maintenant une période de silence, une immobilité pesante. Le vent agit sur moi comme une musique, forçant son chemin dans ma conscience, épousant là-bas une fille aux yeux bleus. Je me sens harpe et me livre tout vibrant à sa touche. Je n'écoute plus rien au dehors, seulement l'écho lointain de cette harmonie qu'il a suscitée en moi et qui lentement s'éteint. Il y a un rythme dans la musique de ce vent. Oui, fais comme moi, laisse toi aller, oublie tous les soucis, le vent pénètre ton corps et t'entraîne dans sa ronde.

Il la saisit alors par la taille et esquissa un pas de danse. Puis, plongeant son regard dans ces yeux bleus qui le regardaient avec ravissement, il effleura ces lèvres qui semblaient attendre. Ce fut un baiser trop doux, trop léger, elle aurait voulu plus.

– Je suis fou, reprit-il, je suis fou. Il est temps que tout cela se termine.

Comme enivrée par ce geste, hypnotisée par les mots du cahier rouge, amoureuse de cet homme étrange à la fois fort, solide et pourtant si faible, si désespéré, Andrée laissa sa pensée rejoindre la sienne, la laissant divaguer à son gré.

– Non, non ! Vous n'êtes pas fou. Vous ne savez plus où vous en êtes, la mort vous obsède et pourtant je sens en vous cet enthousiasme que vous avez toujours chéri. Vous cultivez le questionnement, mais vous savez qu'il n'y a pas de vraie réponse, seulement des croyances. Vous avez besoin d'être à la limite de la connaissance, là où l'inconnu commence, là où le vertige vous prend. Vous ne

pouvez pas vous contenter de vivre, il vous faut toujours plus. L'éveil est votre maître mot, vous ne supportez pas de perdre la maîtrise de votre esprit, vous détestez voir celui-ci submergé par des choses, des scénarios que vous n'avez pas voulus, vous avez peur de perdre une minute d'existence absolue en vous laissant aller à des actions ou des pensées futiles. C'est pour cela que vous êtes monté au lac de Fer, pour vous retrouvez vous-même, pour vivre l'éveil le plus flamboyant possible avant de disparaître définitivement !

– Ah ! Je vois que tu as lu mon cahier et que tu as compris où je voulais en venir. Ces yeux bleus, je le savais, allaient me déchiffrer, percer mon secret. Ils sont irrésistibles par leur beauté mais surtout par ce qu'ils cachent. Ce qu'il y a derrière ces yeux bleus, je le pressentais dès que je les ai vus et j'avais raison.

– Mais qui y a t-il donc ? dit-elle en rougissant un peu malgré le froid.

– Tout. Ce qu'il y a dans ces yeux bleus est indescriptible, cela dépasse le langage humain. Il faudrait plus, beaucoup plus que de simples mots pour décrire le sentiment qu'ils expriment en moi. Là, au fond de ces yeux bleus, je touche le mystère humain de la conscience, cette chose sensible et étrange qui jaillit parfois devant une œuvre d'art ou un coucher de soleil ou même ce vent qui nous enveloppe et cherche à nous modeler à sa façon.

Un long silence suivi cet échange, animé seulement par le bruit du vent. Le vieil homme avait remis un peu de bois dans le poêle, le froid devenait difficile à supporter.

– C'est pour toi que je remets une bûche, je ne veux pas que tu souffres du froid. D'ailleurs il va falloir aller se recoucher, c'est la meilleure façon d'oublier.

– Il y a quand même une chose que je ne comprends pas, reprit Andrée, pourquoi cette attirance entre nous deux ? Nous vivons ensemble depuis deux jours seulement et dans des conditions épouvantables, ce n'est pas

suffisant pour se connaître vraiment ! Je ne vous connais que par votre cahier rouge, votre courage dans la tempête et aussi votre tempérament un peu mystique. De mon côté c'est encore plus maigre, vous ne me connaissez que par mes yeux bleus !

– Ce n'est pas sûr. Il y a des modes d'échange qu'on ne maîtrise pas. Par exemple la boule de cristal de ta petite souris. Une communication s'établit dont on n'a pas conscience. Quelque chose se met à briller entre nous deux, un lien invisible attire nos corps et unit nos esprits, une envie de fusion corporelle tout à fait animale, mais aussi le développement d'une conscience commune. Je pressens dans l'esprit humain une force dont on n'arrive pas à imaginer la puissance. Elle se manifeste dans cette capacité d'émotion qui nous différencie de l'animal. Cela nécessite d'avoir tous nos sens éveillés, de faire attention à tous les signes absurdes que notre cerveau préfère généralement filtrer, dressant ainsi autour de lui les murailles d'une prison. En reconnaissant ces signes, notre conscience accède à des domaines non observables. C'est ainsi que dans notre contact avec la nature, nous arrivons à être sensibles à sa beauté transcendante, une vision bien loin de celle que peut avoir le monde animal. De la même manière, au fond de ces yeux bleus, j'ai l'impression que je pourrais renaître, comme si une nouvelle vie pouvait être possible.

– Oui ! Vous renaissiez avec moi, dans moi. Je me donne à vous pour vous faire revivre, ensemble nous vaincrons la mort. Je resterai toujours avec vous...

– Ma petite fille, tu fais trop de rêves, interrompit le vieil homme en riant. Ce n'est malheureusement qu'un jeu, il faut se rendre à l'évidence. Mon destin est scellé depuis longtemps, un linceul de neige m'attend au lac de Fer.

– Si ce n'est qu'un jeu, à quoi cela sert-il de vivre ?

– A jouer justement. Quoi de plus passionnant ! La vie est un théâtre et nous en sommes les acteurs. Bon, d'accord, c'est un lieu commun, des mots faciles. Nous vivons essentiellement pour reproduire l'espèce, pour la survie de nos gènes, c'est le côté animal de l'homme. Seulement notre conscience veut autre chose et c'est tout le problème. Notre conscience est sans doute le fruit de l'évolution, un atout dans la sélection naturelle, à moins qu'elle n'ait surgi comme une conséquence secondaire du développement du cerveau, quelque chose qui n'avait rien à voir avec ce processus. Le développement de l'intelligence représente certainement un atout dans la vie animale, l'homme s'est différencié des autres animaux par ses outils, ses modes de vie sociaux, sa technologie, mais quand est-il de la conscience, de l'âme ? Celle-ci est vraisemblablement un simple corollaire, un effet secondaire de l'évolution, elle a surgi par hasard de la complexité du cerveau. D'ailleurs la science pure, les mathématiques, la connaissance abstraite du cosmos et de ses origines ne contribuent en rien à la survie de l'homme, on pourrait bien s'en passer. Mais justement nous ne pouvons pas nous en passer, c'est notre raison de vivre. Ce besoin d'observation est au cœur même de la conscience. Et pourtant à quoi cela peut-il nous servir de connaître le processus de création de l'univers ? D'ailleurs on met souvent en balance les milliards dépensés dans ces recherches et la faim dans le monde !

Impressionnée, subjuguée, Andrée le regardait comme un être qui venait de l'au-delà. Pourquoi fallait-il qu'une telle discussion jaillisse dans cette cabane secouée par la tempête quand la perspective du lendemain était plus sombre que jamais ? L'aimait-elle ? Ce n'était pas comme avec Gabriel, ce vieil homme l'attirait un peu comme s'il était le père qu'elle n'avait jamais eu. Il n'y avait pas que les mots du cahier rouge dans ce qu'il disait depuis qu'il avait un peu ressuscité, il y avait autre chose, quelque

chose d'indistinct qu'elle sentait au plus profond d'elle-même. Et ce quelque chose la poussait à lutter de toutes ses forces contre ce projet qu'il avait de mourir tout seul dans un linceul de neige, contre cette volonté qu'il manifestait de vivre sa mort dépouillé de tout artifice, de tous les oripeaux qui vous permettent de vivre, croyant ainsi se rapprocher le plus près possible de cette frontière floue entre l'observé, le connu et le néant. Et puis pourquoi ce besoin qu'il avait de tout dire, de tout raconter, de se libérer de ce fatras de réflexions mûries au cours de sa vie éveillée ?

Après un moment de silence seulement troublé par les rafales qui s'escrimaient contre les poutres de la cabane, le vieil homme reprit son monologue.

– Parfois je me demande ce que va devenir cette espèce envahissante. Partie il y a quelques dizaines de milliers d'années d'un petit groupe, l'espèce humaine a aujourd'hui envahi toute la planète. Il n'y a pas si longtemps, la terre offrait encore aux aventuriers des possibilités de découvertes fabuleuses, des terres inconnues émergeaient et entraient dans notre champ d'observation. Aujourd'hui, la terre est devenue un monde fermé, le temps des grandes découvertes est passé, l'homme a colonisé tous les espaces possibles. Le succès apparent de notre espèce est invraisemblable, elle a pris le dessus sur toutes les autres et s'est tellement développée qu'elle met en danger l'avenir même de la planète. Nous en sommes arrivés au point qu'il faut la soigner et l'entretenir comme un jardin sous peine de la voir se dégrader rapidement. Jamais on n'aurait imaginé cela il y a quelques siècles ! Les terrains d'aventure se sont asséchés et les passionnés en sont réduits à imaginer des exploits aberrants qui n'apportent rien à la connaissance. Désormais il faut chercher d'autres planètes semblables à la terre pour satisfaire notre besoin d'observation, tout en sachant qu'elles ne seront jamais accessibles à moins

d'une découverte scientifique improbable. Cette notion de finitude est insupportable, elle exacerbe avec encore plus de force la question du pourquoi.

– Et si vous parliez de vous, tenta Andrée sans grand espoir. S'il vous plait, dites-moi qui vous êtes, votre famille, votre vie passée, je voudrais tout savoir...

– Et tu ne sauras rien, interrompit le vieil homme, tu ne sauras rien de moi parce que ce n'est pas intéressant. D'ailleurs j'ai oublié qui j'étais, ce que je faisais là bas, dans la société des hommes. Je m'en suis définitivement détaché lorsque j'ai lancé mon projet. J'ai besoin de me présenter nu, vide de tout ce qui peut me rattacher à ma vie passée, mes succès, mes échecs, ma vie sociale et même familiale. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai eu tellement peur quand je vous ai vus arriver au lac de Fer. J'avais tout prévu, personne ne pouvait me retrouver là en pleine tempête, j'avais définitivement coupé le cordon ombilical avec la société. Et puis vous avez surgi du brouillard comme deux extraterrestres. Heureusement j'ai vu tes yeux. J'ai lu dans ces yeux si bleus le message de paix que je cherchais. Je savais que tu lirais le cahier et que tu comprendrais. Ce sont tes yeux qui me l'ont dit. J'ai compris alors qu'il fallait vous sauver du désastre dans lequel vous vous étiez fourvoyés. Mais pour moi, ce n'est que partie remise.

– Pourquoi faut-il la mort ? s'écria Andrée. Je ne veux pas y penser, c'est trop loin. L'avenir me paraît immense, il y a tant de choses à faire que je n'imagine pas que cela puisse m'arriver ! Depuis que je connais Gabriel, chaque soir est une fête. Je me couche à côté de lui, mon corps vibre comme un violon en anticipation des sensations qu'il va me faire connaître, je ne pense plus qu'à ça, au feu d'artifice qui va nous emmener tous les deux dans les étoiles. A ce moment la mort ne peut pas exister. A moins qu'au contraire ce soit le moment qui nous en rapproche le plus ?

– Je le savais, tes yeux me disent tout sur ton corps. Tu as cet enthousiasme qui permet l’amour sauvage et amène ton corps aux extrêmes de la jouissance. Oui, je vois de grandes choses à l’horizon de ta vie, mêlées d’épopées, de clarté, de joies débordantes. Tu es une fille sauvage que j’aurais pu tellement aimer que cela me fait regretter de ne pas pouvoir tout recommencer. Je t’ai découverte pour te perdre aussitôt !

– Non ! Ce n’est pas fini. Vous êtes jeune encore, vous montez au lac de Fer à ski en hiver, vous savez trouver cette cabane dans la tempête en plein brouillard ! Vous vivrez pour moi, parce que je vous aime.

– Oublions tout cela. Il faut se recoucher, demain sera encore une dure journée. Ensuite je pense que la tempête va commencer à lâcher prise.

Il la reconduisit sur la pailleasse. Après l’avoir recouchée à côté de son amoureux et bien réinstallé la couverture, il s’étendit à côté d’elle et chuchota en lui caressant doucement la tête : « Dors petite fille, dors, ce n’est pas encore le moment de se réveiller. Demain on verra ce qu’on peut faire.

Apaisée, Andrée se rendormit aussitôt et la petite souris revint animer son rêve.

« C’est la même souris qui ressort de son trou, espérant un peu de calme. L’affaire du cristal l’a empêchée de récupérer le morceau de fromage sous la table. C’est pourtant un beau morceau pour une petite souris, il faut absolument le récupérer et le stocker dans la réserve d’hiver. Elle s’arrête sur le pas de son logis, elle hésite. Elle sait qu’elle a besoin de ce fromage, cette réserve complémentaire lui permettra attendre le printemps sans souci de nourriture. Mais finalement elle décide de s’occuper du fromage plus tard, il y a plus urgent à faire. Elle grimpe sur la pailleasse qu’elle connaît bien pour y faire la sieste de temps en temps et vient s’asseoir juste sur

le ventre d'Andrée. Elle l'interpelle directement, sans même un petit préalable :

– Pourquoi joues-tu avec ce vieil homme ? Je sais que tu joues n'est-ce pas ? Tu joues de ta féminité et tu l'embobines dans le fil de soie que tu sais si bien tisser. Je sais que tu jouis de son regard quand tu imagines qu'il cherche à te déshabiller, que tu aimes l'affoler avec tes yeux bleus, que tu attends ce baiser qui ne vient pas.

– Mais ce n'est pas vrai ! Ce vieil homme, je l'aime pour ce qu'il est. Il a une présence incroyable, il a su créer entre nous deux une entente, un échange qui tient du miracle. Je n'avais encore jamais connu une telle communication spirituelle, même avec Gabriel.

– C'est fini maintenant. La boule de cristal qui vous tenait ensemble, s'est brisée en mille morceaux. Ta vie est avec Gabriel, sûrement pas avec ce vieil homme.

– Ce n'est pas pareil. Avec Gabriel, c'est l'amour sauvage, irrésistible de deux corps, c'est un feu d'artifice qui se reproduit sans cesse avec des éclats de jouissance, des bouquets de lumière, c'est un monde fermé qui nous appartient exclusivement, un monde que nous créons chaque jour, chaque nuit et auquel personne n'a accès. Avec ce vieil homme, je me sens une petite fille qui a besoin de protection, qui a besoin d'apprendre à vivre aussi, qui a besoin de se construire. C'est cela la relation que j'ai avec lui, une relation faite de mots délicats, tout juste murmurés. Sa disparition serait un déchirement, je ne veux même pas y penser. Je ne veux pas qu'il meure. Surtout il ne doit pas mourir tout seul, je veux l'aider, l'accompagner, me blottir contre lui et pleurer tout contre sa joue.

– Il va t'abandonner, tu ne comptes pas pour lui, tu es rien, lui est tout. C'est comme cela la mort, c'est une affaire personnelle, exactement comme l'amour avec ton Gabriel que tu décris si bien.

Sur ces mots, la petite souris saute de la paillasse et s'en va récupérer son morceau de fromage. Mais il est dit qu'elle n'y arrivera point. Des coups tapés sur la porte l'arrêtent en chemin et elle court se réfugier dans son logis, interrompant ainsi le rêve d'Andrée. »

Mais Andrée ne se réveilla pas complètement de son rêve, le vieil homme lui avait donné une pilule pour dormir. Ainsi elle n'entendit pas la porte s'ouvrir, elle ne sentit pas la bouffée d'air froid envahir la pièce, elle ne vit pas le chamois qui attendait le vieil homme pour l'emmener dehors, dans la nuit noire, sur la pente couverte de neige et balayée par le vent glacial. Peut-être eut-elle quand même un pressentiment inconscient avant de se rendormir, parce qu'un grand frisson la saisit et instinctivement elle se serra contre Gabriel, ramenant la couverture sur elle. Son sommeil prit alors une tournure plus calme, elle ne revit pas la petite souris sortir de nouveau de son trou. Quand le jour se leva, le morceau de fromage sous la table avait disparu et les deux amoureux dormaient, serrés l'un contre l'autre sous la couverture.

Ce fut Gabriel qui se réveilla le premier après un sommeil sans rêve grâce au somnifère. Une lumière blafarde entrait par la petite fenêtre, il faisait très froid, excessivement froid. Une fine pellicule de neige recouvrait toute la salle et Gabriel comprit que la porte était restée mal fermée. « Sans doute un coup de vent l'aura forcée un peu » pensa-t-il. Mais il s'aperçut vite de l'absence du vieil homme. « Ainsi il a mis en exécution son projet » murmura-t-il et il jeta un coup d'œil inquiet vers Andrée qui dormait encore. En allant refermer la porte, il constata que la tempête s'était un peu calmée. Pourtant le brouillard, toujours opaque, se confondait avec la neige, on n'y voyait rien, tout était blanc. Après cette inspection, il marmonna pour lui-même : « Encore un jour à attendre, cela devrait s'arranger demain. Mais ce n'est pas possible

d'essayer de le secourir, on n'y voit rien. Pour lui, c'est la fin. »

Il avait déjà rallumé le feu et mis la neige à fondre pour le thé quand Andrée se réveilla. Ce fut un cri de désespoir quand elle s'aperçut de la disparition. Elle se précipita vers Gabriel sans même prendre le temps de remettre ses souliers.

– Il est parti ! cria-t-elle. Je n'ai pas su le retenir, c'est de ma faute. Il faut aller le rechercher, il va mourir.

– C'est impossible. Regarde dehors, répondit Gabriel en rouvrant la porte. On ne peut pas faire dix mètres sans se perdre. Les traces sont vite recouvertes par le vent, nous serions tout de suite perdus, nous ne retrouverions jamais la cabane. En plus on ne sait même pas par où il est parti, ses traces ont disparues depuis longtemps. En ce moment il doit être couché dans son linceul de neige comme il dit dans son journal. Peut-être est-il déjà mort...

– Non ! Non ! interrompit Andrée, il ne peut pas mourir comme cela, il n'a pas le droit, j'ai trop besoin de lui. C'est bizarre mais depuis que nous l'avons déniché au lac de Fer, j'ai l'impression que nos destins sont liés. Il y a quelque chose, peut-être cette boule de cristal dont parlait la souris dans mon rêve, dans laquelle nous sommes tous les deux enfermés. Ce qu'il ressent, je le ressens et je sais qu'il n'est pas mort à l'heure qu'il est. La boule de cristal s'est cassée dans une gerbe de couleurs mais je me sens assez forte pour la refaire.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de boule de cristal ? s'inquiéta Gabriel en refermant la porte. Tu délirés, tu as peut-être de la fièvre. Le thé va bientôt être prêt et je te donnerai un cachet. C'est vrai qu'il n'est sans doute pas encore mort, c'est dur de faire mourir un corps, ça se défend jusqu'au bout, ça peut résister à un point qu'on n'imagine pas.

Andrée ne répondit pas. Gabriel eut l'impression qu'elle se recroquevillait sur elle-même, comme si elle

s'enfermait dans une coquille. « Peut-être dans sa boule de cristal avec le vieil homme, pensa-t-il et moi je reste dehors. Ce vieil homme l'a ensorcelé, j'espère qu'il réussira dans son projet et qu'on ne le reverra jamais. Bon débarras ! » Pourtant sa conscience toute neuve de médecin le tracassait : « C'est de ma faute, j'aurais dû plus m'occuper de lui hier soir, le forcer à avaler le somnifère. Mais il m'avait trop énervé, j'ai fait ma crise de jalousie. Maintenant c'est fini pour lui. Il ne me reste plus qu'à essayer de casser cette boule de cristal qui semble emprisonner mon Andrée. »

Le thé qui commençait à bouillir fut le bon prétexte. Il remplit deux tasses et en tendit une à Andrée.

– Bois maintenant, cela te fera du bien. Après on regardera ce qu'on peut faire. Le brouillard va peut-être se lever.

Elle leva ses yeux embués de larmes vers lui. Elle l'avait oublié, mais c'était lui qu'elle aimait et son pauvre sourire le rassura. « Le cristal commence à se fendre, murmura-t-il. Je vais la retrouver. » Mais quand son regard tomba sur le cahier rouge resté sur la table, il sut que ce n'était pas encore gagné. Le vieil homme était encore là avec ses mots absurdes. Andrée l'avait vu également et elle s'empressa de l'ouvrir.

– Regarde, il a écrit un nouveau texte. Il l'a écrit sûrement cette nuit après que je me sois rendormie. Il s'était pourtant recouché avec moi, on était si bien l'un contre l'autre.

– Ce n'est pas la peine de le lire, c'est sûrement toujours la même chose, voulut s'interposer Gabriel. Laisse donc ce cahier, il ne raconte que des sornettes. Ensemble on va essayer de vivre au mieux cette journée qui se prépare. Cela va être dur, nous n'avons rien à manger et seulement de l'eau chaude coupée de deux brins de thé à boire ! S'il te plait, reste avec moi, oublie le vieil

homme. Il est parti, c'est sa décision, c'est un bon montagnard, il sait ce qu'il fait.

Le regard qu'Andrée lui adressa lui fit peur, ses yeux d'habitude si chauds, si plein d'amour, étaient vides, elle semblait l'entendre sans comprendre ce qu'il disait. Puis elle prit le cahier et se mit à lire lentement, à haute voix, comme le vieil homme lui avait demandé la première fois. Gabriel crut voir de nouveau ce regard qui cherchait à la déshabiller et cela le fit frémir. Le vieil homme était revenu et écoutait.

« Ils dorment tous les deux comme des enfants. Je reste à les veiller. Ils devraient s'en sortir, la tempête va s'arrêter demain ou après-demain, je le sais, c'est prévu. Ils vont lire ce texte et suivre mes conseils. Gabriel repassera le col par où ils sont arrivés, c'est le seul chemin pour aller chercher des secours. Le passage à ski par la gorge est devenu trop dangereux avec la neige qui est tombée, des avalanches se préparent. L'hélicoptère viendra le jour suivant.

Tout cela me donne du temps pour terminer mon projet. Les secours trouveront ces deux enfants dans la cabane, mais je ne serai pas là, je dois repartir, sinon tout sera à recommencer et je ne sais pas si j'aurai le courage. Déjà tout de suite j'hésite. Pourtant c'est le moment idéal, il faut profiter de leur sommeil, mais je n'arrive pas à me décider. Curieusement, il me semble que j'ai peur de mourir. C'est la première fois depuis longtemps, que m'arrive-t-il donc ? Est-ce cette histoire avec Andrée ? J'ai trop romancé là-dessus, je me suis amusé à me faire peur et me voilà pris. Comment peut-on être aussi stupide ?

Je les aime bien ces deux enfants, ils sont tellement innocents, ils sont à cet âge délicieux où l'on croque chaque minute de vie avec gourmandise sans penser au lendemain. L'amour leur a façonné un merveilleux cocon

dans lequel ils se sentent à l'abri de toute agression, ils ne pensent qu'à eux-mêmes et à leur plaisir d'être ensemble. Oui, ils ne connaissent encore rien de ce que la vie va leur apporter. Leur amour ? Pourrait-il être remis en question ? Je suis entré là dedans comme un grain de sable, j'ai eu tort. Mais enfin ce sont eux qui sont venus me chercher, me tirer de mon linceul, de mon néant finalement ! Ils m'ont ramené à la vie. C'est absurde, je n'ai plus rien à faire ici, tout a été dit et pourtant je les ai suivis ou plutôt je les ai sauvés ! C'est à cause d'elle, de ses yeux. Il y a dans ces yeux un mystère dont je n'ai pas encore saisi le sens. Ou plutôt si mais je ne veux pas l'avouer ! Ces yeux m'ont poussé à me lever, à cause d'eux j'ai renoncé à mon projet, j'ai tout abandonné pour ce regard dont je ne me lasse pas. Est-ce un début d'amour ? Est-ce cela l'amour ? Non, bien sûr ! L'amour, cela n'existe pas. Est-ce une pulsion sexuelle qui nous attire l'un vers l'autre ? Non bien sûr. Il y a autre chose que je ne discerne pas, une sorte d'amitié peut-être, mais une amitié se cultive longuement, elle a besoin de vieillir pour se dévoiler dans toute sa fraîcheur. Autre chose alors, mais quoi ? Et pour couronner le tout, voici mon démon qui se réveille et vient m'importunait comme d'habitude :

– Je sais, imbécile, ce que tu me caches, ce que tu ne veux pas avouer. Derrière ces yeux il y a un mystère, tu ne l'admet pas et pourtant il existe, il est vivant, il te brûle. Il suffirait que je réveille ce corps qui dort pour voir ces yeux s'allumer de nouveau. Je sais, tu n'es pas d'accord, tu n'arrêtes pas de me dire qu'il n'y a pas de mystère, et pourtant malgré la vieillesse et la maladie tu es simplement entraîné par une pulsion sexuelle désespérément animale. Oui, avoue que tu as simplement envie d'elle, que tu te la payerais bien si c'était possible !

– Mais pauvre type, comment peux-tu être si insensible à la beauté, à la pureté de cet échange, à ce simple regard ?

Enfin c'est absurde, tu m'imagines toujours dépendant du sexe, intoxiqué au point de ne rêver qu'à ça !

– Ah ! Je sens que j'ai touché juste le point sensible que tu ne veux pas discuter. Ainsi tu as eu envie de la caresser, tu as senti cette vibration bien connue envahir mon corps et cette envie animale que tu croyais définitivement morte.

– Non, non ! Quelle absurdité ! Pourquoi est-on fabriqué comme cela ? Sommes-nous vraiment le résultat d'une évolution contingente sans but ni loi ? Cet instrument, ce membre, pourquoi faut-il qu'il soit une obsession permanente ; tout le monde a le même, pourquoi un tel esclavage ? Bien sûr l'homme rêve de se débarrasser de cette contrainte : la conception, la gestation, l'accouchement, tout cela deviendrait artificiel, on fabriquerait les bébés dans des tubes. Pour compléter cette évolution humaine, on inventerait une drogue ou alors ce serait une mutation biologique qui ferait disparaître ce besoin physiologique de faire l'amour, même par jeu. Ainsi l'homme se libérerait de la pression sexuelle qui l'asservit, son intelligence n'étant plus bridée par ce besoin animal, il pourrait se consacrer aux tâches nobles de l'esprit, aux tâches qui différencient absolument l'homme des animaux ! Oui ! Le désir sexuel dérange l'esprit pur et rappelle à l'homme son état détestable d'animal ! Le péché de chair, la peur du sexe féminin qui assujettit la conscience, c'est le fondement des grandes religions qui cherchent de toutes leurs forces à transcender cette pulsion animale, à la rendre pure, virginale, à la sortir de son animalité. L'Immaculée Conception ! Rêve absurde !

– Voilà que je délire encore ! Bien sûr tu n'y es pour rien, d'ailleurs tu n'existes simplement pas. Tu crois te différencier de mon corps, être ainsi un être supérieur, peut-être divin, mais tu n'es qu'une illusion, cette illusion qu'on appelle âme. Tout est lié, je suis un avec mon corps

et mon esprit, peut-être même avec la nature, le monde autour de moi. L'esprit participe à tout ce qui se passe autour de lui, c'est dans cette relation avec l'extérieur qu'il se crée. C'est d'ailleurs pourquoi je pense que nous ne sommes, que nous ne pouvons être, que des observateurs. C'est en observant que l'esprit se nourrit et développe sa pensée, c'est dans ce processus qu'il précise le monde qui l'entoure, qu'il l'agrandit, le peuple de nouveaux objets, le rend vivant finalement. C'est comme pour les mathématiques : rien n'existe à priori, les théories, les modèles, les lois, les théorèmes apparaissent sous notre seule impulsion. Avant de les percevoir et de les formuler, il n'y a rien. Rien n'existe qu'on ne connaît pas. Ainsi des théories physiques tentent d'expliquer la réalité autour de nous, depuis la physique des particules jusqu'au cosmos, en s'appuyant sur les résultats d'observation et des modèles mathématiques. On découvre de nouvelles explications dans l'histoire de la formation de l'univers, on descend jusqu'au plus profond de la matière cherchant la particule ultime qui la constituerait. Mais en fait, rien n'est prévisible dans ce processus, une nouvelle théorie nous poussera dans un sens qui se justifiera par l'observation, pourtant rien n'existait initialement, ni la théorie, ni l'observation.

Oui ! Je l'ai déjà dit : le monde naît de notre observation, si nous disparaissions, le monde disparaît ! C'est là que tout prend un sens, à ce point de jonction entre le monde observé et le rien. On a découvert que les conditions initiales qui ont permis la création de l'univers habitable que nous connaissons aujourd'hui sont hautement improbables, enfin c'est du moins la conclusion apportée par le modèle cosmologique en vigueur aujourd'hui. Mais qu'est-ce que ces conditions initiales ? En fait ce sont des constantes physiques nécessaires pour que les formules supportant le modèle mathématique applicable fournissent des résultats conformes avec

l'observation qu'on peut faire de l'univers aujourd'hui. On a découvert ces constantes en élaborant la théorie, on n'en connaît pas la source, simplement elles existent. Avant qu'on ne les découvre, elles n'existaient pas. On découvrira encore d'autres constantes, différentes, qui expliqueront les premières dans un processus sans fin. C'est comme pour les particules nucléaires dont on ne sait si on trouvera un jour vraiment la particule ultime. Finalement l'homme ne découvre pas l'univers, il le construit au fur et à mesure que sa science se développe. Nous n'habitons pas un coin minuscule de l'univers, nous habitons l'univers entier fabriqué par nous-même, par notre esprit, notre savoir-faire, notre science.

« Je crois... » j'allais dire. Quelle erreur ! Je ne crois pas, non, je hais les croyances ! C'est « j'observe » qu'il faut dire. Ainsi j'observe les dernières découvertes sur l'origine de l'univers, j'observe que celui-ci s'agrandit tout en acquérant des frontières, il devient ainsi fini ce qui va à l'encontre d'anciennes croyances. Cela se démontre par des formules mathématiques et se vérifie en lisant des traces anciennes dans le cosmos. Est-ce une nouvelle croyance ? Aujourd'hui c'est une réalité. Demain peut-être tout va changer, suite à de nouvelles découvertes. La compréhension que l'homme a de l'univers a beaucoup évolué au cours du temps, elle s'est complexifiée avec le développement de la connaissance, désormais elle s'appuie sur la physique de l'infiniment petit comme celle de l'infiniment grand. Ce monde extraordinaire, que nous avons ainsi dessiné et dans lequel on se perd en conjectures, c'est le fruit de nos observations. Sans notre intelligence innée, notre curiosité insatiable, notre soif de connaître et de comprendre, notre monde se réduirait au champ de vision d'une fourmi. Peut-on dire que l'univers est anthropologique ? Je le pense parce qu'il est finalement le produit de notre intelligence, de notre conscience surtout. Sans nous, rien n'existerait, rien ne

serait. Même cette petite souris que j'observe venant chiper un morceau de fromage tombé à terre n'existerait pas, c'est moi qui la fait exister en la regardant, craintive, attraper son morceau et courir se mettre à l'abri en me jetant un coup d'œil en coin. Elle n'a pas confiance, pourtant elle devrait savoir...

Oui ! Cette souris devrait m'ouvrir les yeux ! Cela fait trop longtemps que je cherche, trop longtemps que je me pose les mêmes questions. A quoi cela sert-il ? Devant ce vide sidéral que l'on découvre (que l'on l'observe plutôt) chaque jour un peu plus, comment comprendre l'existence même de la conscience ? Bien sûr accepter de croire en un mouvement d'ensemble que nous ne voyons pas mais dont nous pouvons mesurer l'ampleur, c'est facile et réconfortant. Mais je déteste les croyances, surtout lorsqu'elles sont imposées par un livre écrit à une époque qui n'est pas la nôtre. Les croyances brident la pensée, annihilent la liberté, elles habillent l'homme dans un cocon douillet où il peut dormir à son aise.

C'est étrange comme les croyances ne changent pas au fil du temps. Depuis l'homme des cavernes jusqu'à nos jours, c'est toujours le même besoin de répondre au mal-être, au questionnement de soi. Les fondamentaux de la conscience demeurent sans évolution notable. L'homme des cavernes se posait les mêmes questions que nous affrontons aujourd'hui et les solutions appliquées sont toujours d'actualité même si la forme a changé.

Mais à côté de ces fondamentaux qui caractérisent la conscience, le savoir humain a acquis un pouvoir faramineux. Parti d'outils rustiques, il a connu un développement prodigieux, exponentiel. Tout va de plus en plus vite sans qu'on puisse seulement imaginer un but ! Désormais ce savoir atteint un niveau de complexité qui ne peut être maîtrisé que par la mise en commun des ressources intellectuelles. Et le plus extraordinaire, c'est qu'il est impossible d'imaginer que ce savoir sera

demain ! Pouvait-on prévoir le développement faramineux de Internet par exemple ? Pourtant le cerveau est resté pratiquement sans changement notoire sur cette période qui va de la naissance de l'humanité à nos jours. C'est cela qui est vraiment étonnant : l'homme de la grotte, il y a 50 000 ans, possède sans doute la capacité potentielle de conduire une voiture ou de communiquer avec d'autres grottes grâce à la souris d'un ordinateur personnel (excuse-moi petite souris qui court sur le plancher, je ne parle pas de toi !) ?

Qu'est ce que le savoir finalement ? Une somme de connaissances, des couches d'acquis technologiques, accumulées au fil du temps et insaisissables au niveau d'un seul cerveau. Le savoir est le fruit de la coopération humaine, plus la société facilite cette coopération, plus le savoir se développe.

La petite souris s'est arrêtée avec son morceau de fromage, elle me regarde curieuse. Ma présence dans cette cabane en plein hiver est certainement incongrue et la petite souris n'aime pas les incongruités. Elle a ses habitudes, les jours se répètent, mais elle ne s'en aperçoit pas. Elle vit chaque instant entièrement, sans penser à rien. Elle n'a pas d'histoire, elle ne connaît pas le futur, simplement elle ne se pose pas de questions.

Notre malheur c'est notre conscience. Il a bien fallu qu'elle éclore un jour, dans une grotte peut-être. Et tout de suite, dans la grotte, la question s'est posée : pourquoi suis-je ? Et depuis le début, c'est toujours la même réponse : on pressent une force mystérieuse qui nous dépasse et conduit l'univers. Cette force, il faut l'adorer, elle est animée par des dieux. Elle s'est traduite au cours de l'histoire par différentes croyances, on a écrit des livres qui codifient les rites d'adoration et ce rituel s'est sacralisé. Mais aujourd'hui notre savoir accumulé ne peut pas se contenter de ces rites. Ils font partie de l'histoire, on ne peut qu'en rire !

Cette souris a raison : elle observe et enregistre son observation sans se poser de question. Elle a un cœur comme moi, un sexe pour faire l'amour, les mêmes organes finalement à quelques adaptations près. Seulement elle a moins de neurones. Chez elle, la question du soi ne se pose pas. Pourtant elle me regarde comme si elle voulait communiquer un message, peut-être cherche-t-elle l'amitié ? Stupide ! Ridicule ! C'est simplement moi qui fait vivre ce désir d'amitié dans les yeux de cette souris. Elle n'est qu'un robot. D'ailleurs elle prend peur tout d'un coup, elle court vers son trou. Ce doit être Andrée qui a bougé. Ils vont se réveiller bientôt, il faut que je me décide. Je mourrai sans réponse à la question fondamentale de la vie parce que, bien sûr, il n'y en a pas. Face à la mort, aucune logique, aucun système ne résistent : c'est une énigme, un schisme du corps et de l'esprit. Mon vieux corps animal va s'éteindre doucement dans son linceul de neige tout comme celui du chamois un prochain jour, laissant tout ce qui a fait ce moi que j'abhorre et adore à la fois s'envoler comme une efflorescence de conscience, une larme d'esprit.

Tiens, voici le chamois qui revient, il tape à la porte, il m'appelle. C'est lui qui a fait peur à la petite souris qui me regardait comme si elle avait compris mon besoin d'amour. C'est bon, j'y vais, ne tape plus à la porte stupide chamois, sinon tu vas réveiller les autres. Je pars en les laissant endormis, serrés l'un contre l'autre, tout à leur amour. Je ne suis finalement qu'une vieille écorce sans plus aucune valeur. Adieu Andrée, tu m'as fait vivre mon dernier éclat de vie, tes yeux ont illuminé ma conscience. Grâce à toi, j'ai connu un moment d'extase que je ne croyais plus possible. Je mourrai avec ta trace gravée en moi, dans mon corps comme dans mon esprit. Adieu, pense à moi un peu. Tu seras mon seul regret au moment de quitter cette vie ! »

Andrée referma le cahier. Elle pleurait doucement. Il n'y avait rien à faire. Gabriel voulut la réconforter, la prendre dans ses bras, lui dire qu'il l'aimait, que c'était cela l'essentiel, mais elle se détourna en le repoussant.

– Ecoute, il faut te faire une raison, insista-il. Tu as tout fait pour le raisonner, mais il avait ça dans la tête. C'est comme cela, nous n'y pouvons rien.

– Il n'est pas mort, je le sais. Je ne sais pas pourquoi, ni comment, mais je le sais. Alors tant que cette relation avec lui reste vivante, il ne faut pas me déranger. A cet instant, nous communions ensemble, je sais qu'il voit dans la neige mes yeux ouverts, j'entends des messages inexprimables. Plus tard je les traduirai et complèterai le cahier rouge.

– Tu dis n'importe quoi, tu délires ? s'inquiéta-t-il. Viens donc te recoucher. C'est une journée de repos, il faut être prêt pour demain.

– Non, non ! Je vais très bien, seulement il faut que je maintienne le contact. Je reste là avec le cahier rouge.

Gabriel essaya de la tâter malgré elle. Elle n'avait pas de fièvre. « Elle encore emprisonnée par la boule de cristal, murmura-t-il. Ce vieil homme l'a envoûtée. Quand donc ce cristal se brisera-t-il ? Je ne sais pas quoi faire, nous avons encore toute une journée plus une nuit à attendre. J'espère que demain il fera suffisamment beau pour quitter cette cabane, rejoindre enfin la vallée et la civilisation. »

Une filiation improbable

Il n'y avait rien à faire. Dehors la tempête continuait, le vent s'acharnait toujours sur la pauvre cabane, soufflant la neige et l'accumulant dans les endroits abrités. Une congère qui grossissait contre le mur finit même par atteindre la fenêtre, venant obscurcir un peu plus la salle. Pour tromper son ennui et son estomac qui réclamait désespérément à manger, Gabriel s'occupait du poêle. Il débita à la scie puis à la hache les dernières grosses bûches qui restaient encore. Ensuite il dut s'attaquer au mobilier en commençant par les chaises. Quand il n'y eut plus de bois à couper, il se mit à tourner en rond dans la pièce ; il ne pouvait pas rester en place, l'inaction forcée le mettait en transe ; peut-être à cause du froid, il lui semblait nécessaire de bouger pour survivre. Il décida finalement d'affronter la tempête et le vent pour dégager la fenêtre de sa congère. Quand il rentra dans la cabane tout poudré de neige, le poêle s'était déjà éteint et le froid envahissait la pièce. Il n'avait pas mis assez de bois, il ne pouvait pas en mettre beaucoup s'il voulait tenir jusqu'au lendemain, il avait calculé le nombre de bûches qu'il pouvait dépenser par heure et cela suffisait à peine à entretenir le feu.

Souvent il levait les yeux et regardait Andrée avec un air soucieux. Elle semblait avoir abandonné toute volonté et restait assise contre le poêle avec le cahier rouge devant les yeux. Le repas à midi se réduisit à un bol de thé très clair qu'Andrée voulut bien boire sans dire un mot. Ce silence, cette absence d'activité l'inquiétait. Il essaya plusieurs fois de l'inciter à s'étendre sur la paillasse, mais elle résistait. « Laisse-moi, je veux relire le cahier » disait-

elle. Elle lisait quelques pages, disait des mots sans suite puis se mettait à pleurer. Son visage était gris et ses yeux sans couleur. Quand il la vit glisser de sa chaise et perdre connaissance, il comprit que la situation devenait critique. Il se précipita pour la ranimer, mais il n'avait plus de piqure pour soutenir le cœur. Il la porta jusque sur la paillasse.

– J'ai froid, dit-elle. Je tremble de tout mon corps. Viens me réchauffer.

– Peut-être un début d'hypothermie, répondit-il soucieux tout en étendant la couverture sur elle. Il ne faut pas te laisser aller, tu dois lutter, résister. Oublie donc ce vieil homme et redeviens toi-même. Je vais refaire un peu de thé. Demain tu auras besoin de toutes tes forces pour quitter cette cabane.

Il savait désormais que la seule solution pour s'en sortir était de repartir par où ils étaient venus, c'était facile mais cela nécessitait de remonter à un col. « Si jamais elle n'y arrive pas, nous resterons bloqués dans cette cabane et personne ne sait où nous sommes, murmura-t-il. Il faudra que je la laisse seule pour chercher du secours. » Mais il savait pertinemment que c'était impossible, il ne pouvait pas la laisser seule, elle ne résisterait pas. « C'est le vieil homme qui l'a laissée dans un état effroyable, il l'a envoûtée et elle a perdu toute volonté de résistance, marmonna-t-il en continuant sa réflexion. Je n'arrive plus à l'atteindre, je la regarde, je lui parle, mais c'est comme si je parlais à un mur. Tant que je n'aurais pas brisé la boule de cristal, je ne pourrai pas la récupérer. Demain le bois sera complètement épuisé, nous sommes perdus. »

A un moment donné, il imagina d'attraper la souris qu'il avait vue courir sous la table. Son idée était de la faire rôtir sur le poêle. Il avait tellement faim que l'eau lui en venait à la bouche, mais c'était surtout à Andrée qu'il pensait. Il fallait trouver n'importe quel moyen pour lui redonner des forces. Mais lorsqu'il se mit en devoir de

poser un piège après avoir passé un couple d'heure à le confectionner avec une planche de bois et du fil de fer tiré de la paille, Andrée, qui le surveillait depuis un bout de temps, se dressa sur sa couchette affolée.

– Mais que fais-tu ? C'est un piège à souris que tu poses là. Tu es fou ! Je ne veux pas qu'on fasse mal à ma petite souris. C'est celle de mon rêve, celle par laquelle je communique avec le vieil homme.

– Encore lui ! Mais il ne s'en ira donc jamais ! Ecoute, on a besoin de manger. Tu es de plus en plus faible, je le vois bien, et si on veut s'en sortir, il faut pouvoir marcher demain matin. Je vais faire rôtir cette souris sur le poêle, tu verras, ce sera délicieux.

– Jamais, jamais, tu entends. Jamais je ne mangerai cette souris. Elle est devenue un symbole, une trace du vieil homme tout comme le cahier rouge et mes yeux bleus.

Comme pour se moquer de Gabriel, la petite souris sortit juste à ce moment là de son logis. Elle cligna des yeux dans la lumière qui arrivait par la fenêtre dégagée de la congère et Gabriel crut qu'elle se moquait de lui. Furieux il voulut l'attraper et se précipita à terre. Mais on n'attrape pas une souris comme cela, même quand on est un chat. Elle évita cet homme furieux et grimpa sur les genoux d'Andrée qui venait de rasseoir avec son cahier rouge à côté du poêle !

– Regarde, elle me connaît ! C'est ma petite souris, elle me veut du bien, j'en suis sûre !

– Elle est seulement habituée à grimper sur les genoux du berger quand il est là en été, grogna Gabriel toujours furieux. Tout de même, elle ferait un bon repas si tu voulais bien.

Mais il n'insista pas. La présence de la petite souris semblait avoir un effet positif sur l'état d'Andrée et il valait peut-être mieux éviter de la faire rôtir. En effet son visage avait repris un peu de couleur, elle caressait la

petite souris en lui chuchotant des mots sans suite, peut-être des morceaux de rêve. Cette dernière devait trouver l'endroit parfait, bien au chaud, avec en sus une gentille caresse, parce qu'elle ne bougeait pas. Elle finit pourtant par sauter à terre et farfouiller sous la table comme si elle cherchait quelque chose.

– Je sais dit Gabriel. Le berger doit chaque fois lui donner quelque chose à manger. Elle a l'habitude, mais cette fois-ci nos n'avons rien, même pas une miette de pain !

Déçue, Andrée retourna se coucher sans dire un mot. « Clairement, murmura Gabriel, je n'ai pas encore réussi à briser ce cristal de diable. Il faut pourtant qu'elle se reprenne, qu'elle retrouve son énergie. J'ai l'impression qu'elle rêve de suivre le vieil homme dans son projet ; il l'a enchaînée avec lui et elle rêve aussi du linceul de neige. »

La journée se traîna misérablement. Le jeune couple n'arrivait pas à se retrouver. Andrée considérait Gabriel presque comme un étranger, il n'était plus question d'amour, elle avait tout oublié, le voyage de noces dans la montagne, les sommets enneigés, le plaisir des descentes à ski, les nuits magnifiques dans des refuges pour eux seuls... Pourtant Gabriel faisait tout ce qu'il pouvait pour la retrouver ; quand il ne s'occupait pas du feu, il s'étendait à côté d'elle pour la réchauffer, lui transmettre un peu de son énergie, lui faire retrouver cet enthousiasme qu'il aimait tant en elle, mais rien n'y faisait. Elle semblait petit à petit dans une langueur qu'il ne s'expliquait pas. Ou plutôt si, il imaginait le vieil homme en train de mourir dans son linceul de neige, essayant de tirer Andrée avec lui. C'était absurde, surtout pour un scientifique comme lui, mais il ne voyait pas d'autre explication que ce lien sinistre, immatériel, qui semblait lier Andrée et ce vieil homme. Toujours la boule de cristal.

Vers la fin de la journée, l'état d'Andrée empira tout d'un coup. Gabriel commença à s'affoler. La fille qu'il aimait plus que tout allait peut-être mourir dans cette cabane, à ses côtés. Il ne comprenait pas, il ne savait pas quoi faire. Visiblement le froid la gagnait, il diagnostiqua une hypothermie naissante qu'il essaya de combattre en la serrant dans ses bras, elle tremblait comme une feuille dans le vent.

– Une feuille dans le vent ? La tempête ? marmona-t-il.

La pensée de ce dernier mot lui fit tendre l'oreille.

– Le vent ! s'écria-t-il. On ne l'entend plus ! Mais oui, le vent a cessé. Nous sommes sauvés, demain il fera beau.

Mais à cet espoir de revoir enfin le soleil, succéda l'angoisse de ne pas y arriver, c'était trop tard, Andrée ne pouvait plus bouger, ils étaient bloqués dans la cabane.

La nuit fut terrible, Andrée s'était mise à délirer, elle disait des mots sans suite mais Gabriel comprit vite que c'était des mots du cahier rouge. Toujours l'obsession malade du vieil homme. Il la veilla toute la nuit sans fermer un œil, essayant de lui parler, lui faire sentir sa présence, son amour surtout. Le poêle s'était éteint, il n'y avait plus de bois. Dehors le vent était bien tombé et quand Gabriel alla jeter un coup d'œil à la fenêtre, il vit un ciel dégagé, plein d'étoiles. Il sentit alors le froid pénétrer la cabane, le froid du beau temps, un froid vif qui se propage progressivement, sans se presser, mais qui envahit tout comme une chape de glace.

A un moment Andrée sembla reprendre conscience. Elle se pelotonna contre Gabriel. Surpris ce dernier se pencha vers elle et l'embrassa.

– Je vais te tenir chaud. Le poêle s'est éteint, il n'y a plus de bois, mais le ciel est plein d'étoiles. Demain il fera très beau, le soleil nous réchauffera.

– Gabriel, demain tu dois partir seul. Tu me laisseras ici. Je vais mourir, tout est fini.

– C'est absurde, tu ne vas pas mourir. Je ne veux pas te perdre Andrée. On va essayer de descendre directement dans la vallée, je vais construire un traîneau avec tes skis, ce sera facile. Il suffira de se laisser glisser.

– Tu sais bien que c'est impossible. Il y a le précipice, on ne peut pas passer. Non, je reste ici. Je reste avec le vieil homme, je le retrouverai dans son linceul de neige. J'ai été heureuse avec toi, tu m'as donné beaucoup de joie, pardonne-moi de t'abandonner ainsi. C'est curieux, j'ai l'impression qu'il m'appelle. Il n'est pas encore mort, il me dit de l'attendre, il ne veut pas que je parte.

– Cette histoire avec le vieil homme est ridicule. Tout simplement tu es malade, mais je ne sais pas te guérir ici. Je me sens tellement impuissant que c'est une torture permanente. Je ne veux pas te laisser seule dans cette cabane avec les mots du vieil homme qui s'incrument dans le moindre recoin.

Leurs regards se croisèrent alors et une lueur chaude brilla dans les yeux bleus. Elle tendit ses bras et l'attira à elle. Leurs deux corps se retrouvaient, l'amour encore tremblant essayait de chanter de nouveau.

– Le cristal se fend, murmura Gabriel. Je retrouve mon Andrée...

Mais cette reconquête fut brutalement interrompue par des coups violents frappés sur la porte.

– C'est le chamois, s'écria Gabriel furieux. Pourquoi vient-il encore nous déranger ?

– Ouvre-lui, ouvre-lui vite, il est peut-être là !

Andrée avait raison, derrière la porte il y avait bien le chamois et à côté le corps effondré dans la neige du vieil homme. Gabriel dut batailler longtemps pour réussir à le tirer de son linceul et à le rentrer dans la cabane. Andrée s'était levée et vint l'aider à l'étendre sur la paillasse. Il était complètement inerte et ne pouvait apporter aucune assistance. Le chamois s'était enfui dès qu'il vit Gabriel s'occupait du corps.

– Il n'est pas mort, n'est-ce pas, supplia Andrée. Vite occupe-toi de lui. Il faut le faire vivre.

– Non, il vit, répondit Gabriel après un premier examen. Mais il est mal en point, sans doute dans un état d'hypothermie avancé. Je ne peux pas faire grand chose, la seule solution serait de le descendre dans un hôpital. Il n'y a plus de bois pour faire du feu et le froid devient insupportable.

La seule chose à faire était d'attendre le matin quand le soleil apporterait sa chaleur. Ce fut alors un couple d'heures que Gabriel n'oubliera jamais. Assis à côté de ses deux malades allongés, éclairé par le seul rayon de lune qui voulait bien passer par la fenêtre, il se remémorait les derniers jours de cette randonnée si bien commencée. Après ces journées merveilleuses avec Andrée pour lui seul, dans une solitude grandiose, des descentes à ski dans une neige poudreuse de rêve et surtout les nuits dans d'adorables petits refuges qu'il avait choisis avec soin pour s'assurer d'une tranquillité absolue, la catastrophe était arrivée sans qu'il puisse la prévenir. Encore une fois, qu'avait-il donc fait pour qu'on le punisse à ce point ? Et le cauchemar continuait, toujours plus sombre. Malgré son optimisme naturel, il n'en voyait pas le bout. Que pouvait-il faire, lui si dynamique et qui se targuait de trouver des solutions à tout. Il se sentait pieds et points liés dans cette cabane sans pouvoir faire quoi que ce soit, même pas du feu ! Bien sûr il pouvait partir chercher des secours dès l'aube ou même tout de suite au clair de lune. C'était même la seule décision valable à prendre. Mais dans son esprit si rationnel, un bouchon d'irrationalité le retenait : il ne pouvait pas laisser Andrée seule en compagnie de ce vieil homme mourant. Non ! Il l'aimait trop et l'idée qu'elle puisse mourir toute seule enfermée dans cette cabane lui était insupportable. « Non, je ne la laisserai pas et s'il faut mourir, ce sera avec elle, se jura-t-il. Le vieil

homme n'a quand même pas l'exclusivité dans ce domaine ! »

Il regarda ses deux malades étendus l'un à côté de l'autre sur la paille. Le vieil homme respirait difficilement, il semblait manquer d'air et le ronflement qu'il produisait n'était pas un ronflement de sommeil. « C'est le début de l'agonie, murmura Gabriel. Il va très mal. »

De son côté, Andrée avait ressuscité. Elle avait pris les mains du vieil homme dans les siennes et le regardait intensément. « Ce n'est pas le regard de tes yeux bleus va le ramener à la vie » marmonna Gabriel pour qui ce regard lui appartenait en propre.

Et pourtant le vieil homme se ranima peu à peu à la grande surprise de Gabriel. Sa respiration redevint régulière, ses yeux s'ouvrirent et il croisa le regard d'Andrée avec un sourire qui arriva comme un baume sur son visage.

– Les yeux bleus, les yeux bleus, murmura-t-il. Merci d'être là, c'est de toi dont j'avais besoin pour conclure. Je suis revenu pour te voir, pour ce dernier regard. Maintenant je peux m'en aller, porté par ce dernier éclat d'amour.

Etonné, Gabriel l'examina une nouvelle fois. Il avait une respiration régulière, son cœur battait normalement. A sa grande contrariété, il ne voyait pas d'autre explication à cette renaissance que les yeux bleus d'Andrée. Mais ce qui l'étonnait encore plus était justement la résurrection de ces yeux. Andrée avait retrouvé son éclat naturel avec ses idées toujours un peu extravagantes que Gabriel ne comprenait pas toujours. Dans ses yeux brillait un besoin de croquer la vie le plus intensément possible, un besoin qui ranimait chez Gabriel une force d'amour qu'il retenait à grand peine. Il avait une envie folle de la prendre dans ses bras, de la serrer le plus fort possible, de l'embrasser jusqu'à plus soif, de lui faire l'amour finalement.

La bougie totalement consumée s'était éteinte toute seule mais Gabriel ne s'occupa pas de la changer. Une lumière blafarde commençait à éclairer la pièce, c'était l'aube qui s'annonçait. Le froid dans la cabane était de plus en plus difficile à supporter et Gabriel savait qu'il faudrait tenir encore quelque temps avant de voir le soleil venir enfin réchauffer l'atmosphère. Aussi pour conserver la chaleur des corps, il avait suggéré à Andrée de mettre le vieil homme entre eux deux. L'unique couverture les recouvrait à peu près leur donnant l'impression d'un certain bien-être.

Peut-être conforté par cette chaleur qui rayonnait des deux côtés de son corps, le vieil homme renoua avec son monologue. Comme il ne lui était pas possible de reprendre son cahier rouge, il laissa sa parole aller errer au gré de sa pensée. L'écoute du jeune couple remplaçait le cahier et cet auditoire semblait lui convenir. Il parlait sans discontinuité, d'une voix très faible sans faire un geste. Heureusement le vent était tombé et un silence crépusculaire régnait dans la cabane. Ils écoutèrent sans faire un mouvement, laissant le vieil homme leur prendre la main comme s'il voulait les attirer avec lui dans son monologue.

Gabriel savait que cela ne pouvait pas durer, son corps était atteint et ce renouveau ne pouvait être que le chant du cygne. Il n'osa pas l'interrompre, craignant une réaction d'Andrée. C'était plutôt celle-ci qui l'inquiétait, il la surveillait en se dressant par moments sur son séant, cherchant à se rassurer sur sa récupération physique. Il y avait là un mystère qu'il ne voulait pas approfondir pour le moment.

« Je prends la main d'Andrée à ma droite, disait le vieil homme, et la main de Gabriel à ma gauche, je les unis sur mon cœur. Je vous marie définitivement, je vous engage l'un à l'autre pour le meilleur et le pire. Ainsi je marque

votre union, je laisse une trace, vous ne pourrez pas m'oublier. Chaque année, ce jour là, vous fêterez votre mariage ! Vous vous rappellerez cette cabane qui vous a accueilli en pleine tempête et a protégé votre amour. Vous aurez un souvenir ému pour ce vieil homme un peu fou qui vous a sauvés en vous y amenant. Peut-être essayerez-vous de reconstituer quelques facettes de ce personnage loufoque grâce aux traces qu'il aura pu laisser traîner dans votre mémoire. Vous remémorerez un vieux visage désormais rendu à la nature, vous ferez revivre la conscience qu'il a hébergée, cet ensemble organisé qui constitue un moi.

Tout cela va se dissiper comme une vieille usine que l'on ferme à jamais. Du corps, il ne restera plus qu'un tas d'atomes indistincts. De la conscience, il restera des traces. Des traces essentielles pour figer le temps dans l'éternité. Parce qu'une trace de conscience se situe hors du temps, la symbolique qui lui est attachée n'a pas d'histoire, elle représente un fait, un éclat de vie, elle mémorise un épisode marquant qui jaillit comme un diamant du continuum et par là, elle reflète une facette du personnage qui l'a créée. Ces traces, c'est pour moi une façon d'arrêter le temps et de mettre un pied dans l'éternité. Car l'éternité commence là où s'arrête le temps. Ce sont ces traces qui font penser que l'Univers ne peut pas être vide, livré au hasard, sans but. Ce sont ces traces qui introduisent cette notion essentielle d'un Univers en devenir permanent, un Univers en perpétuel état de transition vers un « toujours-plus-être ».

Je parle, je parle sans bien savoir ce que je veux dire... Pourtant ce sont mes derniers mots, je le sais. Bientôt la machine animale va fermer, plus aucun son ne sera produit, aucune image délicieuse ne s'élaborera plus dans mon cerveau de cette jeune fille à côté de moi, tout sera mort.

Les traces, je disais... Oui, ces traces que laisse le vivant sont, à mon sens, l'expression d'un élan, un formidable élan qui pousse le monde en avant. A t-il un sens ? Je ne sais pas. Sommes-nous identiques à l'homme des cavernes ? Je le pense du point de vue de notre corps physiologique. Cet homme possédait sans doute les mêmes capacités physiques et intellectuelles que l'homme d'aujourd'hui. Ce qui a changé chez l'homme depuis cette époque préhistorique, c'est la croissance vertigineuse de son savoir. Son intelligence lui a permis d'anthropomorphiser le monde. Parti de l'horizon étroit de sa grotte il a su faire émerger une organisation sociale terriblement efficace qui lui a permis de s'approprier la terre entière et de faire surgir l'univers dans son immensité. Mais à côté du développement spectaculaire de ce savoir, il a acquis une conscience d'être sans objectif précis, sans raison apparente et cette conscience lui a fait dessiner des peintures d'animaux sur les murs de sa grotte. Cette conscience a-t-elle changé depuis ces premières œuvres d'art ou au moins évolué ? Curieusement il semble que non. Le questionnement reste le même, seul son expression évolue et les réponses restent semblables, toujours aussi évasives. L'art s'est démultiplié en profitant de la sophistication des techniques, mais l'angoisse de la question primordiale reste la même. Alors l'élan qui pousse le monde en avant a-t-il un sens ? Il n'y a pas de réponse, cela reste du domaine de la croyance. Nous observons simplement un pouvoir de création étonnant, une force de vie à l'origine de tout, mais dont nous ignorons l'origine et le but. Cette force de vie, on la devine à l'œuvre dans la nature, elle est dans ce mélèze du petit lac de Fer, on l'imagine dans la création du cosmos, elle nous baigne de sa puissance, j'existe par elle. Oui, j'ai participé à cette force de vie et toujours je me suis interrogé sur son existence même. Alors pourquoi cet élan qui vous pousse malgré vous dans la vie apparaît-il si

absurde ? En l'absence de réponse claire, l'homme, animal social, jouit de la vie, fait des enfants, communique dans tous les sens et s'étourdit pour ne plus penser à rien sauf à la façon d'être par rapport aux autres. »

Le monologue fut alors interrompu par le chamois qui se mit à taper furieusement à la porte. Gabriel voulut se lever avec l'idée de chasser cet animal qui venait ainsi les déranger, mais le vieil homme le retint.

– Laisse, il n'insistera pas. C'est un chamois éduqué. Il vient prendre des nouvelles, il m'entend parler et, rassuré, il va s'en aller. Il n'aime pas que je parle trop, cela doit le saouler un peu ! Mais je n'y peux rien, je tourne sans cesse autour de cette question lancinante comme un papillon, je me pose sur les plus belles fleurs cherchant dans leur nectar le mystère de leur existence. Andrée, là à côté de moi, est la plus belle de ces fleurs sur lesquelles je me suis posé, ce que je respire en elle est tellement beau qu'il me semble presque entrevoir le mystère ultime.

– C'est pour cela que vous avez décidé de revenir ? demanda Gabriel qui ne s'intéressait pas vraiment à la « question lancinante ». Vous avez imaginé que la réponse se trouvait dans le cœur de mon Andrée ?

Il plaisantait bien sûr. En fait il n'arrivait pas à se libérer de sa jalousie envers celui qui avait réussi à embrasser Andrée sous ses yeux et qui savait la guérir juste par sa présence. Ses sentiments envers ce vieil homme étaient ambivalents : oui, il les avait sauvés de la tempête en les amenant dans cette cabane, il avait même ressuscité Andrée qui semblait si malade, une maladie dont il était à l'origine quand même, et puis d'un autre côté il cherchait à la lui voler. En tout cas c'était l'impression qu'il en avait et il aimait trop Andrée pour accepter facilement un tel enlèvement. Même si ce n'était qu'une histoire de conscience !

Après un dernier coup contre la porte, le chamois sembla abandonner. Dans le silence revenu, le vieil homme reprit son monologue. Il aborda directement ce qui tenait tant au cœur de Gabriel.

« Ne vous inquiétez pas, je ne serai bientôt plus entre vous deux à perturber le lien qui vous unit. Je sais Gabriel que tu détestes ma relation avec les yeux bleus de ta trop jolie femme, mais crois-moi, je ne veux absolument pas détruire votre amour, au contraire. Unis comme vous l'êtes, vous représentez pour moi le cœur même de la vie ; à vous deux seuls, vous justifiez mon existence. J'étais prêt à mourir désespéré de tout, sans espoir, sans vision, sans croyance aucune. J'avais laissé Andrée en larme pour retrouver mon linceul auprès du mélèze du lac de Fer quand le doute m'a saisi. Je n'étais plus sûr de moi, je n'avais pas compris ce que pouvait m'offrir Andrée, j'avais soudain besoin de revoir ses yeux bleus, j'imaginai sa chaleur réchauffant mon vieux corps, je tremblais d'anticipation devant sa beauté rayonnante. J'ai fini par me rendre compte que je ne voulais pas la perdre, que j'avais besoin d'elle. C'est pour cela que je suis revenu.

J'étais parti la nuit précédente pour retourner au lac de Fer, sous mon rocher, là où vous m'avez trouvé. Arrivé là-bas, j'ai creusé de nouveau mon tombeau dans la neige, j'étais sûr cette fois-ci que personne n'allait me déranger, j'allais mourir seul face à la montagne, immergé dans la tempête. Le vent déjà recouvrait mon corps de neige comme un linceul. J'ai fermé les yeux et écouté la montagne chanter sous les coups de vent comme la grande orgue dans une cathédrale. J'ai failli être heureux, je pensais enfin avoir trouvé le calme et la sérénité nécessaire pour effectuer le dernier pas. Pourtant quelque chose n'allait pas. Quelque chose m'empêchait de mourir,

un petit rien qui bloquait tout le processus. Et c'était Andrée ! C'est curieux n'est ce pas ?

A la fin j'ai compris que je ne pouvais pas mourir seul sous ce rocher. La montagne, la tempête, le chamois qui m'accompagnait toujours, tout cela était insuffisant pour réussir. Longtemps je me suis demandé ce qui me manquait et puis j'ai compris : c'était le regard d'Andrée. Alors je me suis relevé, je suis sorti de mon linceul, j'ai remis mes skis et suis parti pour remonter à la cabane. Je ne sais pas comment je me suis débrouillé pour y arriver parce que mon corps en avait plus qu'assez. Mais enfin il a quand même accepté ce contretemps dans l'exécution de mon projet. Heureusement que le chamois m'a un peu aidé, sinon je n'y serais jamais arrivé.

Maintenant allongé entre vous deux, mon corps respire la quiétude, mon esprit est calme. J'ai trouvé la réponse et c'est simplement qu'il n'y en a pas. J'ai compris que la question lancinante elle-même est mal posée. On ne s'interroge pas sur la vie, son absurdité apparente, sa raison même d'être, non, il faut remplacer cette interrogation mal placée par l'observation. Comme je l'ai déjà mentionné dans mon journal, le monde naît par notre observation. Si nous n'avions pas conscience d'être, le monde n'existerait pas et d'ailleurs il s'évaporerait avec la disparition du dernier homme conscient. L'observation crée la vie, elle est essentielle pour activer un processus d'évolution dont on ne sait rien sur son origine ni sa fin ultime. Il ne s'agit pas de comprendre, mais simplement d'observer. C'est une observation dangereuse, risquée, nous marchons difficilement sur une crête étroite : d'un côté le précipice sans fond du néant qui nous attire comme une drogue, de l'autre l'endormissement doux et paisible dans un environnement rythmé par les rites, un ennui qui préfigure la mort. Pour éviter ces deux écueils, il faut rester éveillé, maintenir notre capacité d'observation, afin de contribuer à cette création permanente du monde, le

moindre détail compte comme la plus petite fourmi jusqu'aux limites connues de l'univers. Se défendre becs et ongles contre les rites, vivre à fond et laisser des traces, même la plus minime, là est l'essentiel.

C'est ainsi qu'en creusant mon trou sous le rocher du lac de Fer, seul face à la tempête qui soulevait la montagne, j'ai senti que je tombais du côté du néant. A ce moment j'ai vu les yeux bleus d'Andrée qui me regardaient là haut sur la crête. Je me sentis pénétré d'une chaleur étrange qui envahit mon corps et me donna le courage de me relever. Rester seul sous le rocher n'était pas la solution, je devais retrouver ces yeux, tout mon corps y tendait. J'ai compris que le désir quasi animal qui m'avait saisi devant les yeux d'Andrée, la voix d'Andrée, le visage d'Andrée, était peut-être le dernier éclat de vie qui m'était offert et que c'était lui que je devais retrouver pour finir mon cheminement conscient. J'avais besoin de la revoir pour que son esprit porte une trace de moi, une dernière trace qui terminera mon journal. En vivant encore un peu avec elle, j'arrête le temps, j'acquies une goutte, une perle d'éternité, avec laquelle je peux graver un souvenir avant mon endormissement final. L'éternité, ce mirage dans lequel le temps se dissout, je le crois uniquement constitué par des efflorescences de conscience.

Ainsi je suis revenu malgré ma faiblesse. Plusieurs fois j'ai failli abandonner, tout lâcher et me poser là, dans la neige, n'importe où. Mais les yeux bleus d'Andrée m'appelaient si fort que je ne pouvais pas m'arrêter et j'ai continué en rampant presque sur mes skis. Et voilà, j'ai réussi, je suis allongé dans cette cabane que j'ai si souvent fréquentée, Andrée est serrée contre moi, je lis dans ses yeux une affection qui me bouleverse. J'ai connu des yeux bleus comme ceux-là, mais c'était dans ma jeunesse. Et je les retrouve pour m'accompagner dans ma dernière

balade. Il y a des moments où je me demande si tout est vraiment contingent, si le hasard ne serait pas orienté... »

– Mais non ! s'écria Andrée décidément bien ressuscitée. Il n'y aura pas de dernière balade ! Je veux vivre avec vous, je veux vous connaître. C'est étrange mais je sens entre nous deux un lien invisible qui se noue de plus en plus fort.

– Chut, chut, chut, souffla le vieil homme. Laissons les choses se faire comme elles doivent, contentons-nous d'observer. Il n'y a pas de causes, il n'y a pas d'effets, tout se tient. Peut-être comprendras-tu plus tard la beauté merveilleuse, l'infinie grandeur que cette phrase implique. La petite souris, qui est sortie de son trou et regarde étonnée ces humains envahissants, fait partie du mouvement, elle est actrice dans le scénario que nous vivons tout comme les étoiles que je vois à travers la fenêtre et qui palissent dans l'aube naissante.

– Il a des visions maintenant, marmonna Gabriel. Il ne peut même pas voir cette souris couché comme il est, quant aux étoiles c'est vrai qu'il n'y a plus un nuage, mais il faut les deviner à travers la fenêtre toute givrée.

– Mais la souris est bien là, n'est ce pas ? demanda le vieil homme qui avait conservé une ouïe fine.

– Oui, oui, répondit Gabriel surpris. Elle se promène sur le sol, elle cherche sans doute des miettes de fromage qu'on aurait laissé tomber. Le berger a dû l'habituer à cela. Mais pour reprendre le fil de votre monologue, il y a une chose qui m'interpelle : pourquoi le visage d'Andrée vous a-t-il tellement frappé ? D'accord ce visage est adorable et je le sais bien, je ne peux pas me lasser de le regarder, son sourire, ses yeux bleus comme vous dites, les boucles blondes de ses cheveux, oui tout dans ce visage est amour. Vous me comprenez, n'est ce pas, je l'aime comme un fou et je ne veux pas la perdre. Peut-être avez-vous eu réellement un coup de foudre comme on dit, mais

je préfère ne pas y croire. Il y a certainement autre chose. En psychanalyse, que je connais un peu, on dirait que le visage d'Andrée, ses yeux dont vous parlez sans cesse, vous rappelle un épisode de votre vie, un traumatisme que vous auriez vécu puis oublié, enterré au fond de votre mémoire. D'où cette attirance peut-être innocente ou malade. Mais cela n'explique pas l'attirance que semble subir Andrée. Vous semblez représenter pour elle quelque chose que je ne saisis pas et cela m'indispose profondément.

Ces mots finirent de ressusciter le vieil homme. Il se dressa soudain sur la paillasse et regarda Gabriel avec étonnement puis beaucoup plus longuement Andrée. Finalement il eut un geste de dénégation.

– Non, non je ne veux pas revoir son image ! Pourquoi me la rappeler ?

– Ainsi il y a bien une image ? insista Gabriel. Sans doute une fille que vous avez aimée comme un fou et que vous avez perdue par votre faute ?

– Ce serait donc pour cela que je serais revenu à la cabane... Pour retrouver cette image perdue il y a si longtemps, oubliée au fond de ma mémoire...

Il laissa passer de longues minutes silencieuses avant de reprendre son monologue. C'était Gabriel qui écoutait maintenant, Andrée semblait s'être abandonnée à la douceur d'avoir son vieil homme à côté d'elle, elle dormait en toute innocence. Mais son charmant visage restait tourné vers lui et c'est sans doute grâce à ce visage que ce dernier put extraire de sa mémoire les mots qu'attendait Gabriel.

« J'ai été jeune, c'est vrai, et ce fut la période la plus heureuse de ma vie. Je ne sais pas si c'est le cas pour tous les jeunes (il tourna alors la tête et interrogea Gabriel d'un geste, mais celui-ci ne voulut pas répondre), pour moi en tout cas, ce fut la découverte de la liberté. Il y a un

moment dans l'adolescence où vous vous rendez compte que tout est possible et cela donne le vertige. A cet âge là, j'étais totalement fou d'enthousiasme. L'enthousiasme rend tremblant et hors de soi, il élargit les yeux et transfigure le regard, il bouleverse jusqu'aux entrailles comme un grand vent. Oui, l'enthousiasme a une importance cruciale pour tout et n'importe quoi. J'étais dévoré du désir de vivre intensément, tout était occasion à découvrir autre chose et j'en profitais outre mesure.

C'est à cette époque aussi que j'ai découvert les mensonges de la religion. Dans mon affolement spirituel, je compris que le Dieu dont on me parlait n'était pas transcendant. Il n'était que parole, norme, règles. Cela ne me suffisait pas et bridait trop mon imagination. Avec ce Dieu, le monde devenait trop étroit, trop limité ; ma liberté chérie exigeait plus, beaucoup plus. Mais cette fin de Dieu m'avait amené au bord du néant et j'ai mis longtemps à m'en remettre. C'est à ce moment là que j'ai découvert que tout n'était qu'une question de puissance. Il faut se mettre en accord avec son corps et alors tout peut arriver.

C'est dans cette ambiance que je l'ai connue. C'était une étudiante comme moi, jolie, intelligente, laborieuse. Mais le malheur a voulu que l'un comme l'autre fussions complètement paralysés devant le désir. Mes gesticulations enthousiastes et romantiques ne pouvaient que l'exaspérer, du moins c'est ce que je pensais. Je tournais autour d'elle, bourdonnant de poèmes que, pensais-je, elle n'entendait pas, passant ainsi de l'espoir le plus fou à la douche glacée. Je l'aimais trop sans doute et ne savais pas y faire. Peut-être eut-il fallu être plus direct, mais je n'osais pas lui parler, je me sentais tout petit et j'avais tellement peur de sa réaction après une quelconque initiative qui ne pouvait qu'être malheureuse de ma part. Cela ne pouvait pas durer, je n'en pouvais plus. Il faut dire que je ne l'avais jamais fait, que je ne savais même pas

comment il fallait s'y prendre, que c'était devenu une hantise.

Un jour, lors d'une fête bien arrosée chez des amis, je me suis retrouvé seul avec elle dans une chambre. Encore maintenant je me demande si mes amis ne l'avaient pas fait exprès, si ce n'était pas un guet-apens. Alors je suis devenu fou, rien ne pouvait m'arrêter. Et nous l'avons fait. Sans un mot, sans un regard échangé, une pulsion animale s'était emparée de moi et m'a fait faire sur elle ces gestes que je n'avais jamais osé faire. Je l'ai fait sans penser à rien, emporté par un désir physique que rien ne pouvait arrêter. Je me rappelle encore son corps offert, si menu, si délicat, si sensuel aussi. On aurait dit qu'elle m'attendait. Pourtant c'est sûr que je l'ai violée contre son gré. Le lendemain, dégrisé, j'ai compris que je ne pouvais pas la revoir. Je n'arrivais pas à imaginer me retrouver devant elle, j'imaginai déjà ses reproches, son mépris souverain, je ne l'aurais pas supporté. J'ai préféré tout abandonner et je quittai la ville sans dire au revoir à personne. Avec l'aide de mes parents, j'obtins mon inscription dans une université à l'étranger et je ne revis jamais ce monde étudiant que j'avais tant aimé, ni bien sûr la jeune fille. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Elle a dû se marier avec quelqu'un de plus raisonnable et avoir beaucoup d'enfants comme dans toute bonne histoire !

Curieusement mes parents reçurent une lettre un jour. C'était de la part d'un de mes amis de cette période, me dirent-ils. Bien sûr je n'avais laissé aucune adresse, mais on pouvait facilement trouver celle de mes parents. Ils ne me transmirent jamais cette lettre et je ne la réclamais pas. J'avais tiré un trait sur ce morceau de ma vie et je ne voulais absolument pas y revenir. Rien que de penser à elle me faisait trembler, j'imaginai les plaisanteries qu'elle pouvait raconter sur mon compte et j'en étais malade. Je l'aimais toujours comme un fou et j'ai conservé

au fond de moi-même ce regret tragique d'avoir ainsi gâché dans une seule soirée l'amour de ma vie.

En fait ce que je raconte est tout faux ! C'est une histoire que j'arrange, une illusion pour me rassurer, pour ne pas avouer que je me suis enfui comme un malpropre. Derrière ce qui était arrivé avec cette jeune fille, il y avait nécessairement le mariage et je n'en voulais pas. C'était trop tôt, j'étais trop jeune, j'aimais trop cette liberté de faire ce que je voulais, je ne voulais pas perdre cet enthousiasme qui me faisait rêver en riant tout seul à de grandes choses là bas devant moi, aux épopées à venir, aux joies débordantes qui me prenaient parfois... Alors je me suis simplement enfui sans rien dire, sournoisement.

Le pire est que cela n'a servi à rien ! Je suis finalement entré dans la vie sociale sans faire de grandes choses, une vie productive en somme. Mariage, travail, enfants, c'est le cheminement normal dans lequel mon enthousiasme s'est douillettement endormi sans faire d'histoire. Il ne me reste qu'une vague nostalgie de cet amour inachevé. Parfois je rêve que tout recommence, que je peux de nouveau choisir, qu'une vie différente, nouvelle, inconnue est à portée de main. »

– Voilà, reprit-il après un long moment de silence en regardant Gabriel. Peut-être est-ce là le traumatisme dont tu parles. Peut-être Andrée me rappelle cette femme et réveille ainsi cet amour violent qui me submergeait alors. Oui, il y a une pulsion qui m'attire vers Andrée, mais aussi une espèce de retenue, quoique tu puisses penser. Je l'ai embrassée, c'est vrai, mais tout de suite j'ai senti que ce n'était pas un vrai baiser. De toute façon, cette histoire se termine, il n'y aura pas de suite.

Sur ces derniers mots, il se retourna vers Andrée et ce qu'il vit sembla l'émouvoir au plus haut point. Elle pleurait, elle sanglotait même, les points serrés sur les yeux comme une petite fille.

– Mais qu’y a t-il ? demanda-t-il bouleversé. Qu’ai-je dit qui puisse t’émouvoir à ce point ? J’ai raconté une histoire personnelle, une histoire que je n’ai jamais racontée à personne. Dans cette histoire, tu n’es absolument pas concernée. J’ai raconté cela pour faire plaisir à Gabriel qui s’amuse à jouer le psychanalyste. Je t’aime toujours, je t’ai aimée dès ton premier regard. Tu resteras la dernière image de ma vie, l’image la plus chérie.

– Elle s’appelait Isabelle, réussit-elle à dire entre deux sanglots, Isabelle, n’est ce pas ?

Il la regarda étonné. Son histoire se mélangeait avec une autre. Comment Andrée aurait-elle pu être au courant de son histoire avec Isabelle ? C’était totalement absurde. Tout d’un coup il lui vint une idée complètement folle : se pourrait-il que le hasard fasse qu’Andrée soit la fille de cette femme qu’il avait tant aimée et qu’il aimait toujours. Il posa la question tout en sachant bien qu’une fois de plus il allait se ridiculiser.

– Tu es un enfant d’Isabelle, n’est ce pas ? Tu as les mêmes yeux !

Il fut surpris de la réaction d’Andrée qui se dressa soudain et vint enfouir la tête contre lui. Elle l’entoura de ses bras et se mit à le serrer de toutes ses forces, son corps tremblait comme une feuille morte, elle ne pouvait plus parler, des sanglots l’étouffaient. Alors lentement la vérité se fit jour dans son esprit embrumé. Cette attirance étrange, mystérieuse qu’il avait ressenti envers Andrée dès qu’il avait vu ses yeux bleus, cette attirance ambiguë où la pulsion sexuelle qu’il avait pu ressentir semblait bridée par un sentiment dont il ne comprenait pas la source, cette attirance donc ne pouvait s’expliquer que par une chose.

– Alors, dit-il lentement en hésitant sur chaque mot, alors c’est plus grave encore : tu n’es pas seulement sa fille, tu es aussi ma fille.

– Voilà qui explique tout ! s'écria Gabriel qui avait suivi la scène comme un cauchemar et qui soudain voyait son amour revenu à lui sans tâche, tout pur, même plus pur qu'avant grâce la bénédiction du père retrouvé.

Secoué par cette découverte, le vieil homme trouva encore un peu de force pour se lever dans le froid et faire face à sa fille dont les grands yeux bleus étaient pleins de larmes.

– Ainsi c'est vrai ! Comment ne l'ai-je jamais appris ? Quel malheur ! Je comprends maintenant pourquoi mes parents ne m'ont pas transmis cette lettre. Un bonheur inimaginable était à portée de main et je n'ai pas su le prendre. Oui, j'ai vraiment saccagé quelque chose de très précieux.

Il y eut un long silence. Cette rencontre improbable entre deux histoires semblait vraiment avoir bouleversé le vieil homme. Gabriel le regardait fixement cherchant à deviner le cheminement de sa pensée. Il se laissa aller à une rêverie qui accompagnait ce cheminement, une rêverie où il se mettait à la place du vieil homme pour suivre sa pensée :

« Oui peut-être voudrait-il vivre maintenant pour mieux connaître cette fille tombée du ciel. Ils ont certainement tellement de choses à se raconter. Mais c'est trop tard, il le sait. Son corps n'en peut plus, il l'a poussé jusque dans ses derniers retranchements avec toute la nuit passée dans la tempête, c'est fini, une question d'heures peut-être. Cet arrêt de mort, il l'a lu dans mes yeux expérimentés de médecin. Heureusement la découverte qu'Andrée est sa fille semble avoir réchauffé son corps et pour l'instant il se sent mieux, il se dit qu'il faut profiter de ce répit. Il voudrait parler, mais curieusement rien, aucun mot ne veut sortir. C'est trop difficile. Trop de souvenirs bouillonnent dans son esprit sans qu'il puisse les maîtriser, il revoit cette femme adorée, Isabelle, la scène

catastrophique du viol, mais était-ce un viol ? J'en doute. La fuite qu'il suggère me semble plus réaliste pour éviter un engagement qu'il redoutait ou abhorrait. Il regrette maintenant cette lettre que ses parents ont retenue, qu'il n'a pas réclamée et qui aurait peut-être tout sauvé s'il l'avait reçue... Comment refaire sa vie entière dans les quelques instants qu'il lui reste à vivre ? Et comment parler avec Andrée, sa fille ? Une boule lui noue la gorge. Il ne peut plus effacer de son esprit l'image d'Isabelle, l'aimée. Il voudrait poser une question brûlante, une question qui pourrait bouleverser son projet au lac de Fer, mais il n'ose pas. Je vais la poser à sa place, le pauvre, il faut qu'il sache ! »

– Ta mère, Andrée, cette femme que notre vieil homme a tant aimée, elle est morte n'est-ce pas ?

Andrée regarda son amant, étonnée. Il savait bien que sa mère était morte depuis longtemps ! Puis elle comprit qu'il parlait pour le vieil homme et elle répondit entre deux sanglots :

– Oui. Elle est morte. Elle est morte il y a longtemps, quand j'étais encore petite, elle est morte dans un accident. En tout cas c'est ce qu'on me disait, mais j'ai toujours pensé qu'il y avait autre chose, qu'un accident était trop simple comme explication. D'elle, je me rappelle seulement sa tristesse. Elle me regardait avec ses grands yeux bleus et elle me disait : « tu as mes mêmes yeux que moi mais ton visage ressemble tellement à ton père que je crois le voir devant moi. » Elle m'embrassait fougueusement et je ressentais avec violence la force de cet amour qu'elle conservait en elle pour ce père mystérieux. On m'avait dit qu'il était mort, que je ne le verrais jamais. C'est peut-être pour appuyer cette affirmation qu'elle s'habillait toujours en noir. Elle a passé la fin de sa vie dans le deuil de cet homme qu'elle n'a

connu qu'une seule fois. Finalement elle ne s'est jamais mariée et je n'ai jamais eu de père.

– Mais tu ne m'as jamais raconté tout cela, s'inquiéta Gabriel. Tu m'avais seulement dit que ton père était mort avant ta naissance. C'est tout ce que je savais...

– Je ne pouvais pas, il me semblait que cela devait rester un secret intime entre elle et moi. Elle-même ne m'a jamais rien dit, peut-être parce que j'étais trop petite. Après sa mort j'ai été élevée par mes grands-parents. Ils étaient très gentils avec moi et mon enfance fut heureuse, délicieusement heureuse. Ils ont attendu que j'ai un amoureux, toi, pour tout m'expliquer. J'ai compris alors que cet homme, mon père, ma mère l'a toujours aimé, elle l'a aimé à la folie. Curieusement je n'ai jamais eu de haine envers ce père qui l'avait ainsi abandonnée, la laissant seule avec son enfant. Mais je ne comprenais pas ce qu'il avait pu arriver. Il me manquait l'autre partie de l'histoire, celle de mon père. J'ai tellement rêvé de rencontrer ce père inconnu et lui poser enfin cette question absurde : pourquoi avoir abandonné ma mère juste après l'avoir fait jouir ? Parce que je suis sûre qu'il l'a fait jouir lors de cette première et seule fois, je le sens dans toutes les fibres de mon corps. Et le voilà maintenant ce père à côté de moi qui me dévore des yeux et j'ai enfin tout compris et c'est tellement triste que je ne peux pas m'arrêter de pleurer.

– Je t'en prie, murmura Gabriel en l'entourant de ses bras, ne pleure plus, je suis là, avec toi et nous nous aimons à la folie. Nous ne pouvons créer que du bonheur.

– Justement il y a trop de désespoir dans l'histoire de mes parents et le contraste avec notre bonheur à tous les deux est trop fort. J'ai pleuré pour maman et son bonheur perdu. C'est comme si, après la première fois que nous avons fait l'amour, tu avais disparu sans laisser de trace. Imagine alors le désespoir dans lequel j'aurais été plongée. Pauvre maman.

– Et cette lettre, la lettre qu'il n'a jamais lue...

– Oui, interrompit Andrée, mes grands-parents ont écrit cette lettre pour expliquer la situation. Il n’y a jamais eu de réponse.

– Bien sûr, intervint enfin le vieil homme qui suivait encore la conversation, on croyait m’épargner en ne me la transmettant pas. C’est tragique. J’ai aimé Isabelle toute ma vie et aujourd’hui je la retrouve avec Andrée. Pourquoi l’ai-je abandonnée ? Encore maintenant je me demande comment j’ai pu être aussi stupide. J’avais trop peur des femmes, jamais je n’aurais imaginé qu’elle pouvait m’aimer, encore moins qu’elle ait pris du plaisir dans la violence de notre corps à corps. C’est pourquoi je m’interroge encore sur cette dualité de l’amour. J’ai toujours été dominé par le plaisir physique brutal, la pulsion animale qui vous emporte au-delà de tout contrôle. Le plaisir spirituel, éthéré, transcendant était un rêve trop beau pour moi.

– C’est dans la fusion des deux plaisirs que naît le vrai amour, chuchota Andrée en l’embrassant. J’ai découvert cela avec Gabriel. Il ne peut pas y avoir l’un sans l’autre, l’esprit se nourrit du corps et inversement le corps jouit par l’esprit. Jamais je n’aurais pu faire l’amour avec Gabriel sans une attirance physique bien sûr mais aussi une connivence spirituelle très forte.

– Je ne sais pas. C’est sans doute dans cette fusion que l’âme existe. La pulsion bestiale se trouverait ainsi contenue, transcendée en quelque sorte dans un élan de pureté infinie, quoique l’explosion de jouissance animale finisse toujours par se réaliser. Quand cela arrive, c’est alors un instant unique, fragile comme du cristal. Si vous connaissez cela, vous avez atteint les rives extrêmes de la conscience. Andrée et Gabriel, je vous en prie, faites ce que je n’ai pas su faire, aimez-vous à la folie, réussissez cette fusion de vos corps et de vos esprits, réalisez ce miracle qu’on appelle amour. Moi je m’en vais. Je n’aurais réussi dans ma vie qu’à faire le malheur des autres...

– Non ! Non ! Je suis le fruit de votre rencontre, une jolie fille heureuse de vivre et comblée d’amour et ça c’est réussi, s’insurgea Andrée. Et tu ne vas pas mourir maintenant que nous nous sommes retrouvés.

Elle le tutoyait maintenant, il était son père et il avait acquis ce droit.

– Ton sourire, murmura-t-il encore, ton sourire va m’accompagner. Merci Andrée d’être venue. Encore une fois je me demande si la vie est totalement contingente, s’il n’y a pas quelque chose, un rien peut-être, qui prépare ces éclats de vie.

Comme pour accompagner cette dernière remarque, un rayon de soleil vint traverser la fenêtre, irisant les flocons collés contre la vitre et venant illuminer des boucles d’or sur la tête d’Andrée.

– Ce n’est pas possible, murmura-t-il encore. Trop de coïncidences. Il y a nécessairement autre chose que le hasard...

Et il retomba sur la paillasse, exténué par l’émotion. Ses yeux se fermèrent, il n’en pouvait visiblement plus. Gabriel lui prit le pouls et secoua imperceptiblement la tête. Andrée toute à son bonheur n’y fit pas attention.

La fin

Le vieil homme commença alors cette longue agonie qu'il semblait tant attendre. Andrée ne le quittait pas des yeux, elle lui parlait sans arrêt, lui racontant son enfance chez ses grands-parents. Elle avait peu connu sa mère morte trop tôt, mais ses grands-parents avaient pourvu à ce manque et l'image qu'elle en avait était celle d'une jeune fille espiègle, délicieusement jolie et très intelligente. Par hasard elle avait retrouvé des lettres qui lui avaient été adressées dans sa jeunesse et qui avaient visiblement été écrites par un amoureux. C'était des poèmes et ils étaient tellement beaux qu'elle passait des heures à les réciter juste pour elle.

– En fait, raconta-t-elle, je m'imaginai à la place de ma mère recevant ces poèmes de mon amoureux et cela me faisait trembler d'anticipation. Ces poèmes nourrissaient mes rêves les plus fous. J'avais l'impression qu'un bourdon lumineux m'envoyait ces poèmes mais n'osait pas venir les lire devant moi. Alors je riais dans mon coin, m'amusant de cette réserve. Je concevais des scènes dans lesquelles je lui faisais croire mon désintérêt pour mieux sentir la force qui le poussait vers moi. Maintenant que je connais celui qui envoyait ces lettres, je comprends mieux le désarroi qu'a pu vivre ma mère ! Ces lettres m'ont poursuivie toute ma jeunesse. Finalement j'étais tombée terriblement amoureuse de toi, murmura-t-elle encore dans son oreille.

Le vieil homme n'entendit probablement pas, mais Gabriel qui avait ses oreilles toutes ouvertes, s'empressa d'intervenir :

– Si je comprends bien, j’ai de la chance d’avoir réussi à te conquérir. J’avais une terrible concurrence et en plus je n’ai jamais écrit de poèmes !

– Oui, tu l’as remplacé. Je ne sais pas comment cela s’est fait. C’est peut-être que les poèmes de mon père ont su éduquer ma sensibilité ! Je rêvais bêtement du coup de foudre et c’est bien cela qui nous est arrivé ! Un miracle dont je m’étonne encore qu’il ait pu exister.

Le vieil homme semblait écouter ces paroles sans suite, parfois de petits sourires éclairaient son visage, mais plus aucun mot ne sortait de sa bouche. La respiration se faisait difficile, saccadée avec un bruit qui suggérait une asphyxie naissante.

Gabriel lui prenait parfois le pouls, puis il se relevait lentement en secouant la tête, ce qui déclenchait invariablement une nouvelle crise de sanglots chez Andrée.

– Non, non, ce n’est pas possible s’écriait-elle. Je viens de trouver mon père et il meurt dans mes bras !

Mais Gabriel se sentait complètement impuissant. Il savait la fin inéluctable, tout ce qui était possible de faire était de l’accompagner le mieux possible. Alors il laissa Andrée s’occuper de lui, il imagina que ses caresses et ses discours pénétraient son esprit et lui apportaient une vision nouvelle de la vie. « Mais comment savoir, se disait-il, personne ne nous a encore raconté le vécu d’une agonie, c’est l’inconnu. » De part ses études, il s’était habitué à la mort et pourtant il ne pouvait pas s’empêcher chaque fois de ressentir une révolte contre une telle absurdité !

– Je suis sûr qu’il est content, disait-il à Andrée. Son cerveau fonctionne toujours, il a des sensations, il est peut-être en train de rédiger une nouvelle page pour son journal. Je suis sûr qu’à cause de toi, il voudrait tout réécrire ! Tout a changé, sa philosophie de la vie ne peut plus être la même.

– Alors pourquoi ne peut-il pas parler ? Il a beaucoup de choses à me raconter, je ne sais rien de lui, je ne connais que ses poèmes et l'image que m'en a dessiné maman.

– Il s'éteint doucement, parler est devenu inutile. Je pense qu'il se concentre sur ses dernières pensées. Peut-être recherche-t-il encore ces traces dont il dit qu'elles figent le temps. Il est seul avec lui-même, avec les vestiges d'une vie passée.

– C'est terrible de s'arrêter comme cela. Cette conscience dont il parle tant dans son cahier, tu crois qu'elle est en train de s'évaporer ?

– Il n'y a rien à croire ! Sur ce point je suis d'accord avec lui. Le cerveau s'éteint doucement et avec lui la conscience qu'il a du temps. Comme il l'a dit, il entre ainsi dans l'éternité, dans cet espace mystérieux où le temps n'existe plus.

– Tu parles comme lui maintenant ! Heureusement que tu es avec moi, Gabriel, sinon je ne supporterais pas cette vision de la mort en train de grignoter les dernières parcelles de sa vie. C'est absurde et pourtant je ressens jusqu'au plus profond de moi-même cet échange que nous avons eu. Je ne l'oublierai jamais.

– Il te regarde, il t'a entendu. Quelque chose marche encore dans son cerveau. Cela ne sert peut-être à rien puisque que tout va s'arrêter bientôt et que de toute façon il ne peut plus parler, ni écrire, mais j'ai l'impression sans doute stupide qu'il boit les mots que nous disons, qu'il se désaltère avec, qu'il étanche sa soif, qu'il veut participer encore, jusqu'au bout, à la vie telle que nous la connaissons. Il a dit qu'il n'y a pas de causes, qu'il n'y a pas d'effets, que tout se tient. Je crois qu'il a raison : nous participons avec lui à un processus immense qu'il est illusoire d'essayer de réduire en différents composants.

– Gabriel, arrête tes considérations philosophiques, tu deviens pire que lui. Regarde, il souffre, il n’arrive plus à respirer. Il faut l’aider...

La cabane engourdie par le froid se réveillait petit à petit sous l’effet du soleil, étirant ses vieilles poutres dans des craquements joyeux. La chaleur commençait à pénétrer la petite pièce, une chaleur douce, réconfortante, signe qu’une belle journée se préparait dehors. Il était tant de partir, Gabriel le savait, mais il ne pouvait pas s’y résoudre. Il avait essayé de sortir et monter sur une colline mais le téléphone portable ne marchait toujours pas. La connexion ne passait pas, sans doute bloquée par les montagnes environnantes. La seule solution pour rejoindre la vallée et la vie des hommes était de repasser par le col qu’il avait traversé avec Andrée avant que la tempête ne s’abatte sur eux. Ce serait long et fatigant, la neige fraîche imposerait une trace profonde, mais il se sentait bien capable d’y arriver malgré la faim qui le torturait, Andrée n’aurait qu’à suivre. Le problème était qu’elle n’abandonnerait jamais son père et lui-même n’arrivait pas à se décider à les laisser tous les deux seuls. « Cela devient pourtant urgent, marmonna-t-il pour lui-même. Il me faudra toute la journée pour repasser le col et redescendre de l’autre côté jusque dans la vallée. Les secours ne pourront pas venir avant le lendemain, c’est trop long. Que vont-ils devenir ? Le vieil homme sera sûrement mort avant et Andrée n’aura personne pour la réconforter. »

– Laisse-moi, supplia alors Andrée qui lisait ses pensées, laisse-moi avec lui. Il faut que tu ailles chercher des secours. Je ne peux pas quitter cette cabane en le laissant tout seul. De toute façon je n’en suis plus capable.

Bien sûr c’était la solution la plus raisonnable, mais il n’arrivait pas se résoudre à la laisser toute seule avec son père mourant. Bêtement il avait peur qu’elle n’en profite pour suivre son exemple. Le cahier rouge était toujours là sur la table et il réverbérait une confusion d’être qui ne

pouvait qu'accentuer sa détresse. Mais Gabriel était un scientifique et il finit par retrouver son équilibre rationnel. Sachant qu'un mot ou un geste mal placé pouvait tout remettre en question, il s'occupa à se préparer en silence, sans regarder le père et la fille étendus l'un à côté de l'autre sur la paillasse. Il commença par remplir la marmite de neige et la posa au soleil en espérant qu'Andrée pourra trouver plus tard un peu d'eau de fonte. Il décida de casser deux chaises pour en faire du bois et il prépara le feu.

– Les secours arriveront ce soir ou demain matin, dit-il simplement avant de partir. Ce sera sans doute un hélicoptère.

Après le départ de Gabriel, le silence devint pesant. Andrée, épuisée par les émotions et par le manque de nourriture, s'était allongée à côté de son père et somnolait. Seul le ronflement difficile du vieil homme manifestait une vie. Mais ce ronflement s'arrêtait parfois un long moment, la cabane alors suspendait son souffle, Andrée sortait de son assoupissement et levait la tête inquiète. Puis le ronflement reprenait. « C'est chaque fois un peu plus difficile, pensa-elle, mais c'est peut-être une dérive de mon imagination. J'ai tellement peur qu'il s'arrête, je voudrais qu'il se réveille et me parle un peu. Il faudrait que j'aille chercher de l'eau dans le seau, il a sûrement soif. »

Ce fut ce besoin de le faire parler qui l'incita finalement à se lever. La neige dans le seau au soleil avait commencé à fondre et elle put en récupérer un petit verre. Elle redressa son père du mieux qu'elle put pour le faire boire.

– Bois un peu, papa, cela te fera du bien.

Le vieil homme eut un faible geste de dénégation mais finalement il laissa l'eau couler entre ses lèvres. Il regarda sa fille, l'air étonné, comme s'il avait perdu toute notion de ce qu'il lui arrivait.

– Merci, dit-il dans un souffle. Tu as de beaux yeux. Qui es-tu donc ?

– Mais je suis ta fille, se récria Andrée un peu affolée de voir qu’il perdait la mémoire. Nous nous sommes retrouvés dans cette cabane. Tu te rappelles, j’ai des yeux bleus comme maman, cette femme que tu as tellement aimée !

Le regard du vieil homme trembla en entendant ces mots. Il attrapa une main d’Andrée et la serra compulsivement.

– S’il te plait, aide-moi à me lever. Je ne veux pas mourir dans cette cabane, il me faut de l’air, il me faut de l’espace. Je voudrais voir la montagne une dernière fois. Aujourd’hui il fait beau, je vois un rayon de soleil traverser la fenêtre et venir caresser notre pauvre paillasse. La tempête est finie, je ne suis pas mort, c’est à cause de toi Andrée et de ces yeux bleus qui me rappelle une fille que j’ai tellement aimée. Viens, aide-moi à sortir.

Il se redressa sur la paillasse, il respirait mieux. Une rémission, pensa Andrée, une rémission bienvenue. Elle l’aida à descendre et à marcher jusqu’à la porte. Il fallut lui remettre ses souliers de ski encore gelés et ce fut difficile. Il secoua la tête : « ce n’est pas nécessaire, mon corps se décompose déjà et je n’ai plus besoin d’entretenir mes pieds ! » Mais Andrée ne voulut pas en démordre et, après beaucoup d’efforts, réussit à lui enfiler ses souliers, ce qu’elle regretta plus tard.

Le soleil les accueillit sur le pas de la porte dans un éblouissement de mille feux. Andrée dut se précipiter dans la cabane pour récupérer les lunettes de soleil. Le spectacle du vallon enneigé, entouré de cimes grandioses, était fabuleux et Andrée en resta un long moment abasourdie. Comment comprendre cette beauté que leur offrait la nature, une beauté toute gratuite après ces journées de fin du monde pendant lesquelles la tempête avait tant cherché à les anéantir ? Ils se tenaient tous les

deux par la main sur le pas de la porte, baignés par le soleil, formant un couple improbable, un vieil homme avec une belle jeune fille. La chaleur les avait ranimés et leur insufflait une nouvelle énergie.

– Le soleil et la beauté de la nature nous encouragent à vivre, chuchota Andrée. Il nous manque seulement un bon petit-déjeuner !

Cette remarque ramena sans doute le vieil homme aux réalités du moment. Il regarda Andrée avec inquiétude.

– Nous devons partir, dit-il, c’est le moment ou jamais. Sinon nous mourrons ici et je ne veux pas que tu meures.

– Gabriel est déjà parti chercher du secours, ne t’inquiète pas papa.

– Papa ? Pourquoi m’appelles-tu papa ?

Andrée se détourna gênée. « Il a perdu la mémoire... Ce n’est pas possible après tout ce qu’il vient de raconter. Ou alors il a tout inventé, mais je ne veux même pas y songer. Je l’aime, je sens un lien entre nous deux, je suis sûre qu’il est mon père. »

– Ma mère était comme moi, elle avait des yeux bleus, tenta-t-elle.

– J’aime bien tes yeux bleus, c’est vrai. Cela te fait un visage adorable qui me rappelle une fille que j’ai aimée dans ma jeunesse.

– C’était ma mère, tu l’as dit juste avant que tu ne t’endormes !

– J’ai dormi ? Je ne sais pas, c’est tellement loin. Je suis un peu perdu maintenant, je ne sais plus où j’en suis, ni même pourquoi je suis là. Je ne veux plus penser, je ne veux plus de ces sursauts de mémoire qui se déverse sur ma conscience comme des vagues écumantes, la submergeant, l’annihilant dans un brouillard de regrets. Une seule chose compte désormais pour moi, c’est la beauté du moment. La montagne m’accueille ce matin, sur le seuil de cette cabane, dans des conditions que je n’aurais jamais imaginées : le soleil me réchauffe de toute

sa puissance, la neige brille de mille feux autour de moi, toute pure, si pure que je retrouve avec nostalgie cette vieille envie de calligraphier ma trace dessus. Là-bas dans ce petit vallon, je la vois déjà se dessiner, souple, doucement incurvée, sans les à-coups désagréables qui en perturberaient l'harmonie. Elle reflète ce désir toujours insatisfait d'exprimer quelque chose, de toucher du doigt le mystère de la création, une création tellement éphémère que j'en pleure encore désespoir.

– Et moi, ne suis-je donc pas une trace ? Une trace réelle celle-là, pas aussi éphémère que celle que tu tracerais dans la neige !

– C'est vrai. Tes yeux me rappellent les yeux d'une jeune fille, une fille si jolie que mon cœur pleure après cette jeunesse que je ne reverrai plus jamais. Pourtant tout cela n'a rien à voir avec ce pourquoi j'étais venu. Je me rappelle maintenant pourquoi je suis venu. Ma descente dans le néant s'est interrompue et voici que je renais dans la beauté et l'amour ! Comment est-ce possible ? Pourquoi cette renaissance ? J'ai essayé de sauter dans le vide mais tu es venue avec tes yeux bleus et tu m'en as empêché !

– Tu ne sauteras pas dans le vide, tu es mon père et j'ai besoin de toi pour m'apprendre la vie. Tu dois m'aider à la comprendre. J'ai tellement peur de me tromper parfois, le monde est immense et je n'ai pas de boussole pour trouver la bonne direction.

– Que veux-tu dire ? Je ne suis rien, je n'ai jamais su diriger ma vie, je n'ai rien à t'apprendre. Tout s'est passé sans que je m'en aperçoive, je n'ai jamais rien choisi, ma vie s'est déroulée sans que je prenne la moindre décision. Derrière moi, il ne reste que des traces infimes. La nature a voulu me punir un jour, mais le mélèze du lac de Fer m'a sauvé, je ne sais pas pourquoi. Maintenant j'arrive au bout de la route et il faut que je m'oublie afin de laisser ce vieux corps rejoindre le cycle éternel de la nature. Merci de ta présence, Andrée, merci pour la lecture que tu as

faite de mon cahier. Maintenant je sais où j'en suis et je pars définitivement. Je dois rejoindre encore une fois le lac de Fer, c'est là que je suis attendu.

– Ah non ! Tu ne vas pas m'abandonner, moi, ta fille. Je t'en prie, regarde-moi encore une fois.

Mais le vieil homme prit bien soin de ne pas regarder de nouveau ces yeux bleus qui avaient déclenché un tel ouragan dans sa conscience et ne le laissaient pas en paix. Il s'occupa de récupérer ses skis enfouis sous la neige fraîche. Il procédait avec une lenteur qui trahissait sa faiblesse, mais il ne renonça pas. Il réussit à chausser un ski, puis l'autre et, tout tremblant sur ses jambes, chercha ses bâtons.

– Peux-tu me donner mes bâtons, demanda-t-il à Andrée qui le regardait faire en pleurant.

– Pourquoi vous donnerais-je vos bâtons ? Je vous déteste, vous n'êtes qu'un vieil égoïste, un pauvre homme perdu dans sa solitude, les autres ne vous intéressent pas, vous vivez refermé sur vous-même et ne connaissez que le soliloque.

Le vieil homme faillit la regarder, mais se retint à temps. Il fouilla un peu la neige avec ses skis sans rien trouver. Il eut un geste rageur et ce fut peut-être cette rage qui lui permit de trouver assez de force pour partir.

– Tant pis, je n'en ai pas besoin. De toute façon ça descend ! Je ne te dis pas adieu sinon cela te ferait exister dans ma conscience et me retiendrait.

Mais il ne réussit sans doute pas à l'éliminer complètement de sa conscience. Le regard des yeux bleus le poursuivait dans sa fuite, un regard incrédule, effaré, affolé. Alors au bout de trois pas, il se retourna et lui tendit les bras. Andrée se jeta dedans en sanglotant. Il la serra très fort contre lui puis la repoussa violemment et partit dans la pente. La neige froide et poudreuse glissait bien et vite il disparut au détour du vallon. Un reste de vent vint

balayer la faible trace qu'il avait laissée et bientôt la pente retrouva sa virginité.

Devant la cabane il ne restait plus qu'un petit tas, c'était Andrée effondrée dans la neige, ramassée sur elle-même et secouée de gros sanglots. « Et je ne connais même pas son nom ! Il n'a jamais voulu me le dire. Pourquoi est-ce si dur ? »

Enterrement

On était au mois de janvier et pourtant la température était presque tiède dans le petit village de Provence. Le soleil éclaboussait l'église d'où sortait le cercueil porté par quatre hommes. Un peu plus loin, le convoi funéraire attendait le chargement pour prendre lentement la direction du cimetière qui se trouvait à une demi-heure de marche. La foule s'échelonna derrière le convoi dans une longue procession silencieuse. Encore absorbé par ce qui s'était passé dans l'église, chacun ruminait le texte qu'Andrée avait dit et dans lequel elle racontait ces trois jours tragiques dans la montagne. C'est sûr que ce texte n'avait pas fini de générer des commentaires. En tout cas le soleil était le bienvenu pour ranimer le désir d'être, pour retrouver cette insouciance qui fait la vie.

Ce fut Juliette qui la première rompit ce silence pesant, une toute jeune fille encore à l'aube de l'adolescence qui marchait entre Gabriel et Andrée.

– La cloche de l'église est triste, dit-elle simplement.

– Oui, répondit Gabriel, la cloche sonne le glas. Elle exprime ainsi la tristesse de voir un ami s'en aller pour toujours, elle rappelle à tous ceux qui l'entendent que quelqu'un est mort et que nous l'accompagnons une dernière fois.

– Mais pourquoi faut-il mourir ? On pourrait vivre tout le temps, il y a tellement de choses à faire dans la vie !

Gabriel sourit en la regardant. Comment répondre à une telle question ? Comment ne pas saccager l'innocence de l'enfance ? Le vieil homme dans le cercueil aurait sans doute cité une phrase de son journal, mais fallait-il le

suivre dans sa pensée, celle-ci n'était-elle pas trop désespérée pour un enfant. Pourtant il essaya d'imaginer comment celui-ci aurait répondu à une telle question. Il avait le temps de réfléchir avant d'arriver au cimetière.

La foule suivait le convoi funéraire s'étirant le long du chemin avec cette nonchalance triste qui accompagne la mort et se berce de la cloche. Il y avait là la famille du défunt accompagnée par les nombreux amis que le vieil homme avait conservés malgré son humeur solitaire et bougonne.

Curieusement Gabriel et Andrée ne faisaient pas partie des suiveurs. Andrée avait absolument voulu marcher devant le cercueil comme si elle estimait être dans son rôle de guider le vieil homme jusqu'à sa demeure finale. Alors il l'avait suivie avec Juliette qui refusait de les quitter. Ce jeune couple délicieusement attractif avait suscité beaucoup d'interrogations parmi l'assemblée. Bien sûr ils étaient les derniers à avoir vu le vieil homme lors de cette terrible tempête d'où il n'était pas revenu. On comprenait le traumatisme subi et on compatissait. Andrée surtout semblait être encore très affectée, elle avait sombré dans un mutisme d'où elle n'était sortie que pour dire son texte lors de la cérémonie, Gabriel s'efforçait de la réconforter du mieux qu'il pouvait mais apparemment sans résultat. C'était eux qui réglaient la marche du cortège, ils avançaient la main dans la main dans une connivence amoureuse évidente. Andrée était habillée dans une belle robe toute blanche comme une mariée, Gabriel plus sobre s'était contenté d'un costume sombre. Ils étaient magnifiquement beaux et cette magnificence même accentuait le contraste que tout le monde sentait entre leur jeunesse flamboyante, leur amour et le convoi mortuaire qui les suivait. La petite fille qui les accompagnait semblait être là par faveur, un privilège qu'on lui aurait accordé.

– Oui, qu’aurait-il répondu ? murmura Gabriel sans répondre vraiment à Juliette. Je dois essayer de le faire revivre, me glisser dans son corps, m’immiscer dans sa conscience. Peut-être alors comprendrais-je sa façon de concevoir la mort. Oui, qu’aurait-il répondu à sa nièce ? J’ai entendu dire qu’il l’avait déjà emmenée à ce lac où il est mort. Le lac de Fer, c’est comme cela qu’il l’appelait bien que ce nom n’apparaisse pas sur aucune carte. Il lui a sans doute parlé de ce mélèze qui domine le lac et qui l’aurait protégé d’une avalanche. Il évoquait souvent la force de vie de cet arbre. Peut-être est-ce dans cette force de vie que je pourrais trouver la réponse ?

– Qu’est-ce que tu dis ? demanda la petite fille inquiète, tu parles trop doucement, je n’ai rien entendu.

– C’est à lui de répondre à ta question, dit-il en montrant le cercueil qui roulait derrière eux. Lui seul sait.

– Oui, mais lui il est mort. Maintenant je comprends ce que tu veux dire et c’est bien ce que je pensais : il n’y a pas de réponse à ma question « pourquoi faut-il mourir ? » puisque seuls les morts le savent. Moi, je n’arrive pas à imaginer que je puisse mourir : c’est tellement loin, il y a devant moi une mer de temps dont je ne vois pas l’horizon !

– Oui ! Et petit à petit cette mer de temps se réduira à un petit lac, puis une simple mare. Le temps ira de plus en plus vite jusqu’à l’épisode final.

« Mais qu’est-ce que je raconte, murmura-t-il en aparté, on dirait que c’est le vieil homme qui parle. Ma parole, il a déteint sur moi ! Il faut que je me reprenne, la mort de son oncle doit inquiéter cette petite, elle a besoin de confiance dans la vie, il faut que je lui fasse comprendre que c’est à elle de hisser la bonne voile sur la mer du temps. Je dois bien ça au vieil homme. A l’aube d’une vie, tout est à faire, tout est à conquérir. »

Mais finalement il s’en tint au raisonnement scientifique auquel il était habitué.

– La mort est un fait biologique. Il n’y a pas d’autre explication. C’est le mystère de la vie.

Mais la petite fille ne voulait pas abandonner le sujet si facilement. Elle essaya un moyen détourné pour arriver à le faire parler.

– Bon d’accord, celui-là ne peut rien dire, dit-elle en montrant le cercueil, alors il faut que tu te mettes à sa place. S’il te plaît raconte moi d’abord comment il est mort.

Gabriel ferma les yeux et le cauchemar revint malgré tous ses efforts pour le combattre. Il faisait froid, le poêle ne marchait plus faute de bois, la tempête s’acharnait sur la cabane comme si elle voulait l’annihiler, la bise glacée cherchait à pénétrer par le moindre interstice. Le vieil homme était là, debout, avec son sourire narquois. Il tenait Andrée dans ses bras et il semblait dire : « Elle est à moi, je l’emmène ! »

Il rouvrit les yeux, se secoua au soleil. Andrée marchait à côté de lui, mais elle était ailleurs, loin, très loin, peut-être également dans cette cabane.

– Comment pourrait-on expliquer ? s’interrogea Gabriel à haute voix, c’est tellement confus dans ma tête.

– Expliquer quoi ? La mort ? s’inquiéta Juliette qui n’avait pas perdu espoir d’obtenir une réponse à sa question.

Gabriel serra la main d’Andrée qui marchait en silence à côté de lui, mais il ne reçut aucune réponse, la main resta inerte. Pourtant c’était à elle de raconter.

Depuis qu’il l’avait retrouvée à la cabane avec les secours, elle n’avait pas desserré les lèvres comme si ce qu’elle avait vécu dépassait l’entendement et ne pouvait pas s’exprimer par des mots. Elle ne s’était exprimée que pour indiquer la direction que le vieil homme avait prise après l’avoir abandonnée. Après de longues recherches, les sauveteurs avaient finalement trouvé le corps enfoui

dans la neige dans les environs du lac de Fer. Il n'avait pas eu la force de remonter jusqu'à son rocher.

Elle avait repris la parole pour participer à l'organisation de l'enterrement et surtout à la cérémonie à l'église qu'elle avait voulue sans rituel religieux, aucun. Elle avait commencé par affirmer qu'elle était sa fille. Personne ne s'était vraiment élevé contre une telle affirmation de filiation sans preuve, comme si la chose était tout à fait plausible connaissant la vie de celui qui pouvait être son père. « La religion, avait-elle dit ensuite, n'a pas sa place ici, surtout les rites qui deviennent si stupides dès qu'ils perdent leur caractère sacré. » Curieusement la famille du vieil homme avait accepté, sans doute connaissait-on ses idées et sa détestation de tout ce qui pouvait rappeler la religion, ses dogmes et ses gestes rituels.

Pourtant tout n'avait pas été aussi simple et Gabriel se rappelait une discussion animée avec la famille et même avec certaines relations qu'entretenait le vieil homme. Andrée aurait aimé une simple cérémonie suivie d'une crémation. Ensuite les cendres auraient été déposées dans le lac de Fer. Elle imaginait une fête sur les bords du lac, dans la splendeur de la montagne. Ce lac serait ainsi devenu un lieu de souvenir. « Ceux qui restent ont besoin de symboles pour les aider à se souvenir, disait-elle, on ne peut pas penser la mort sans symboles et ne pas penser la mort fait qu'on est déjà mort ! » Bien sûr il aurait fallu attendre le printemps et puis tout le monde ne pouvait pas grimper au lac de Fer. Gabriel l'avait raisonnée et elle s'était ralliée à l'option traditionnelle.

A l'église, elle avait tenu à lire un petit texte par lequel elle se présentait. Personne ne la connaissait dans l'assistance et elle tenait à montrer sa relation filiale avec Mélezen.

Ce nom de Mélezen qu'elle utilisa pour nommer le vieil homme étonna tout le monde puisqu'il n'avait rien à voir

avec le nom officiel. « Un nom auquel j'attache une valeur symbolique forte, continua-t-elle, parce qu'il me l'a confié juste avant de disparaître dans le vallon enneigé. »

« Un caprice de petite fille, grogna dans son coin Gabriel, sans doute pour mieux assumer sa filiation. Peut-être lui a-t-il effectivement avoué ce nom étrange tout simplement pour brouiller les pistes, à moins que ce ne soit un dernier message codé qu'il a voulu exprimer avant que sa conscience ne s'évapore comme il disait et quitte sa vieille carcasse qui n'en pouvait plus de vivre. A moins finalement qu'elle n'ait inventé ce nom elle-même ? » Oui, ces journées dramatiques passées dans la cabane en compagnie du vieil homme, le sauvetage, l'organisation de l'enterrement, avaient été si confuses que Gabriel n'était pas loin de le penser.

En plus de son texte, Andrée avait suggéré que chacun puisse intervenir pour rappeler un souvenir, une facette, un éclat de vie qui aurait marqué la vie de Mélezen. « Il aimait les textes, avait-elle argumenté. Petit ou grand, poème ou simple prose, tout sera bon pour faire émerger sa conscience du fond du trou où on va l'enfermer. Chacun de vos textes ressuscitera une parcelle de son esprit. Ainsi grâce à votre collaboration, nous verrons un Mélezen renaître. Il vivra dans vos pensées, il s'exprimera par vos textes. La vision que chacun a de lui contribuera à dresser sa silhouette un instant, au bord de la tombe, avant qu'il ne disparaisse définitivement. On découvrira peut-être alors des richesses insoupçonnées. Bien sûr pour cela réussisse, il faut que vous vous exprimiez sans réserve. Tout peut et doit se dire, aussi bien l'amour, l'indifférence ou la haine. »

La famille avait accepté et la suggestion avait été diffusée à tous les participants. Beaucoup avaient répondu en apportant leur texte et en le lisant au cours de la cérémonie. Gabriel, sceptique au début, avait trouvé l'idée bonne. Il avait découvert un nouveau vieil homme, il le

connaissait mieux maintenant, il l'avait senti vivre dans cet amoncellement de petits textes.

Ensuite Andrée avait tenu à prendre la tête du cortège. Elle apparaissait dans sa robe blanche si frêle, si jolie qu'on l'avait laissée faire, elle répandait une aura qui intimidait tout le monde. Gabriel avait fini par la rejoindre et lui prendre la main. La petite-nièce qui s'appelait Juliette l'avait suivi et il ne l'avait pas repoussée. Peut-être, pensait-il, celle-ci pourrait l'aider à retrouver son aimée qui semblait ne plus le connaître. Il lui fallait percer cette carapace qui l'enfermait dans un monde où il n'avait pas plus le droit d'exister. Juliette, avec son innocence de petite fille, arriverait à réaliser ce qui lui paraissait maintenant insurmontable. Mais pour cela, il fallait reprendre la conversation.

– As-tu compris le texte dit par Andrée dans l'église ? demanda-t-il à la petite fille. Dans ce texte, il y a déjà des réponses à ta question.

Juliette prit alors l'air boudeur d'une fille à qui on ne donnait pas la bonne réponse.

– Je ne me rappelle pas, dit-elle enfin, il y avait trop de mots...

– Tu auras encore l'occasion de l'écouter : Andrée va en relire un extrait devant la tombe au cimetière.

Elle comprit que Gabriel éludait la question, préférant la renvoyer vers son aimée. Alors, après un long silence, elle interpella directement cette femme qui se disait sa cousine, une fille de son oncle, une si jolie femme. Jusqu'à présent, elle s'était contentée de la regarder, les yeux bleus l'intimidaient trop et son histoire restait tellement confuse qu'elle ne savait pas comment l'aborder.

– Andrée, à quoi on sert ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

En entendant cette question, Andrée s'arrêta brusquement de marcher, elle s'agenouilla devant la petite

filles pour se mettre à sa hauteur. Derrière elle, le convoi funéraire s'arrêta également et tout le cortège qui suivait.

– Oui, à quoi on sert ? répéta timidement Juliette qui ne voyait plus que les yeux bleus d'Andrée fixés sur elle. Pourquoi doit-on mourir ?

Andrée eut alors une réaction étonnante, elle serra l'enfant dans ses bras puis se releva et se tournant vers Gabriel, l'embrassa fougueusement. Après une longue pause, le bras autour de son amant, elle reprit la marche lente qui conduisait au cimetière. Mais l'arrêt du convoi avait interrompu le cheminement silencieux qui prévaut dans un tel défilé et les gens qui s'étiraient le long du chemin profitant du beau soleil de cette matinée de janvier commencèrent à se rassembler, à se grouper par paquets. Ce jeune couple enlacé devant le convoi mortuaire dégageait une harmonie, une beauté qui faisait oublier la mort et la concentration qu'elle impose.

Petit à petit un bruissement confus de voix s'éleva, dépassant le convoi mortuaire et arrivant jusque dans les oreilles du jeune couple et de Juliette.

– Je ne sais pas ce qui s'est passé, disait l'un, mais on dirait qu'elle est enfin sortie de cet enfermement dans lequel elle semblait se complaire. C'est bien pour elle et pour son jeune amant.

– Peut-être, mais c'est quand même étrange, reprit une vieille dame, d'arrêter le convoi et de s'embrasser comme cela devant un mort qu'on porte au cimetière. Et puis pourquoi est-elle habillée tout de blanc, c'est vraiment incongru ? Ce n'est pas un mariage ! Marcel doit se retourner dans son cercueil !

– Il paraît que c'est sa fille. Ils se sont découverts mutuellement au cours de cette tempête dans la montagne. C'est étrange parce qu'on l'a toujours connu comme un mari fidèle, sa famille, très unie et affectueuse, s'occupait beaucoup de lui depuis l'apparition de la maladie.

– J’ai entendu dire que la mère d’Andrée s’appelait Isabelle et qu’il l’aurait aimée quand il était encore très jeune. On dit aussi qu’il l’a abandonnée sans même savoir qu’elle attendait un enfant.

– Andrée a certainement été bouleversée. Découvrir ainsi un père qu’elle n’avait jamais vu, dont elle ignorait complètement l’existence, c’est déjà un choc. Mais là, les circonstances sont vraiment exceptionnelles. Marcel la sauve alors qu’elle est perdue dans la tempête avec son amant, il les emmène dans une cabane où ils passent trois jours sans rien faire sauf avoir faim et froid. Ensuite quand tout semble s’arranger, voilà que ce père qu’elle vient de reconnaître disparaît pour mourir tout seul dans un coin perdu de la montagne !

– D’ailleurs ils ont failli ne pas le retrouver. Le jeune Gabriel n’avait aucune idée pour guider les recherches, perdu dans la tempête il n’avait gardé aucun repère, il ne connaissait même pas le nom de la cabane de Fondterre où Marcel les avait emmenés, ni ce lac de Fer. Remarquez que c’est un peu normal : aucun de ces noms n’apparaît sur la carte, ils sortent de l’imagination féconde de Marcel et ce dernier s’était bien gardé de l’informer. Il espérait peut-être disparaître sans qu’on puisse le retrouver.

– Mais comment l’ont-ils trouvé finalement ?

– Andrée s’est obstinée. Elle a poussé les sauveteurs, elle ne leur a laissé aucun repos. Elle est même remontée avec eux le lendemain pour reprendre les recherches. Ils ont balayé toute la montagne autour de la cabane de Fondterre. Je pense que sans cet acharnement, on ne l’aurait pas retrouvé. Il était enseveli sous la neige comme dans un linceul et il y serait resté jusqu’au printemps prochain sans la rage d’Andrée pour le chercher !

– Et il était déjà mort ?

– Oui. Il paraît qu’il serait mort la première nuit sans pouvoir rejoindre son fameux lac. La nuit a été très froide

avec le beau temps revenu et il n'avait rien pour se protéger.

– En plus elle ne savait même pas son nom ! Il ne le lui a jamais dit pendant ces trois jours et il n'avait aucun papier sur lui. Oui, il voulait partir tout seul, incognito, sans laisser de traces.

– C'est incroyable ! Le seul nom qu'elle connaissait était ce nom bizarre de Mélezen. Il le lui aurait donné juste avant de disparaître.

– Et comment l'a-t-on finalement identifié ?

– Par les journaux. Sa famille a tout de suite fait le lien. Il avait parlé d'un voyage et ils ne s'inquiétaient pas, bien que n'ayant pas encore reçu de nouvelles. Quand ils ont appris par les journaux qu'on avait retrouvé un homme mort enseveli au lac de Fer, ils ont tout de suite compris.

– Quand même, reprit la vieille dame encore choquée par l'habillement d'Andrée, ce n'est pas une raison pour mélanger l'amour et la mort, cela n'a aucun sens ! Quelle idée d'aller au cimetière habillée comme pour un mariage ?

– Mais c'est justement la fusion des deux qui en fait le charme ! La mort est aussi une fête, un jeune couple naît sur les restes du vieil homme, tout se mélange.

– C'est surtout une provocation, un symbole voulu, reprit un autre. Andrée n'accepte pas cette mort. Elle cherche à faire revivre un père trop vite perdu en marquant son union avec son jeune amant. Il faut lire cela comme le dernier épisode de la tragédie qu'elle a vécue.

– Et cette petite fille qui les accompagne, c'est un symbole également ?

– C'est Juliette, la nièce de Marcel. Je pense qu'elle est simplement attirée par la robe blanche. Andrée est décidément très jolie, même adorable, avec ses yeux bleus et ses boucles blondes.

– Et cette cérémonie sans prêtre ? C'est un symbole aussi ? Pourquoi organiser cela dans une belle église si on

omet le religieux ? Et pourquoi cette musique d'orgue beaucoup trop majestueuse ?

– On n'a pas besoin de religion pour penser la mort ! En fait Andrée l'a un peu expliqué dans la lecture de son texte. Elle a voulu que le vieil homme soit plongé dans un environnement qui rappelle la beauté transcendante de la montagne, elle a voulu lui offrir dans cette cérémonie l'ambiance grandiose qu'il avait cherchée au lac de Fer et dont elle l'a partiellement privée.

– Oui c'est vrai, reprit un autre. La cathédrale, par l'immensité de sa voûte, par la lumière tamisée de ses vitraux, transcende la réalité. On ne peut pas rester indifférent, on a envie de s'envoler le long des ogives pour pénétrer le sublime. Et quand l'orgue, l'instrument qui accompagne nécessairement cette grandeur, se déchaîne, on pense au vent qui courbe les sapins et déracine les mélèzes malades dans la montagne. Oui, c'est vrai : Andrée a voulu retenir le signifiant de l'église tout en se débarrassant du rituel.

– Mais pourquoi refuser le rituel ? insista le premier. Cela fait partie des traditions, c'est un guide, il suffit de l'appliquer, on n'a pas à réfléchir.

– Justement, dans cette cérémonie Andrée a voulu traduire en symboles la philosophie de Marcel telle qu'elle a pu la comprendre pendant les trois jours passés avec lui dans la tempête. Comme elle l'a dit dans son texte, elle a cherché à écarter tous les rites qui se justifient par une croyance. Elle a fait cela par respect envers Mélezen.

– Ah ! Maintenant vous utilisez ce nom dont Andrée a affublé Marcel dans son petit discours !

– Mais c'est sûrement lui qui l'a indiqué à Andrée ! Et je pense qu'en inventant ce nom, il marquait son désir de se déshabiller, de se dépouiller de tous les oripeaux dont la société l'avait affublé, afin de se présenter devant la mort nu, vierge de toute croyance.

– C'est vrai, reprit un autre, que si l'on essaye de filtrer nos rites par les croyances qu'ils cachent, il ne reste pas grand chose !

– Il reste des symboles vivants, des gestes sensibles qui mettent en valeur certaines facettes de la condition humaine. Comme elle a bien exprimé dans son texte, il ne faut pas se laisser asservir sous un fatras de croyances absurdes. C'est seulement lorsqu'on arrive à se délivrer de ce poids que la liberté commence, alors seulement on peut accéder à ce pouvoir de création qui dort au sein de chaque conscience.

– Ainsi il avait deux vies, intervint de nouveau la vieille dame, une vie avec Marcel, la vie que tout le monde connaît et une vie secrète, personnelle, tout à fait égoïste, sous le nom de Mélezen.

– Oui, Andrée l'a bien compris mais elle ne s'est intéressée qu'à la deuxième. Elle a su s'approprier la conscience de Mélezen, délaissant celle de Marcel et c'est sans doute pour cela qu'elle a en quelque sorte transformé une cérémonie somme toute banale en œuvre d'art. Alors, comme toute œuvre d'art, cela dérange parce qu'il faut déchiffrer des symboles nouveaux. Ce n'est plus une lecture servile de textes dont on prononce les mots sans même essayer d'en comprendre le sens. Ici le lecteur doit aiguïser sa capacité d'attention ; secoué par des symboles inconnus, il est amené à ce point délicat où les repères habituels s'effacent, où le vertige existentiel commence, où Marcel devient Mélezen.

– Vous, vous êtes un peu trop philosophe, remarqua la vieille dame toujours sensibilisée par le ton donné à la cérémonie. Moi, je n'aime pas ce qui dérange, je n'aime pas le vertige. J'ai un peu pitié pour ce vieil homme qui refusait la société au point de vouloir changer de nom pour mourir tout seul dans un coin perdu de la montagne. Il avait quand même des amis, une famille, même si sa fille supposée n'en faisait pas encore partie. Pourquoi

abandonner toutes ces relations et s'enfuir comme un voleur dans la montagne ? C'est très égoïste.

– La mort est nécessairement égoïste. Les autres n'existent plus quand on regarde la mort en face de soi. C'est une affaire infiniment personnelle, intime même, comme l'amour. Est-ce que vous pensez aux autres, aux problèmes de l'humanité et même à votre partenaire au moment de la jouissance sexuelle ? Or la mort est la jouissance ultime, la dernière. Après il n'y a plus rien.

– Vous offusquez cette vieille dame ! dit un autre. Mais c'est vrai que la mort est anti-sociale. C'est pour cela qu'il ne faut pas y penser sinon il n'y a plus de vie possible en société !

– Anti-sociale peut-être, mais elle est nécessaire pour faire de nous des hommes. Elle constitue la source de notre conscience. C'est la pensée de la mort qui nous oblige à chercher une raison de vivre, à donner un but à tout ce gâchis.

– Il n'empêche que nous allons tous nous empresser de l'oublier, ce pauvre homme, ci-tôt sorti du cimetière ! Qu'on le veuille ou non, la force de la vie nous emporte.

– Eh bien ! reprit le premier, on peut dire que notre ami nous aura réussi à nous perturber profondément, lui pourtant si calme, si enthousiaste, si chaleureux. Il cachait bien, derrière une façade bien lisse, cette volonté farouche de se mesurer avec la mort. Il ne voulait pas se laisser emporter comme un vulgaire débris, il voulait la vivre jusqu'au bout. Et finalement il a bien réussi : il n'imaginait certainement pas ce qu'il allait lui arriver là-haut dans la montagne où il pensait mourir tranquille, il n'avait sûrement pas prévu ces trois jours dans la cabane avec ce jeune couple et, pour terminer en beauté, cette filiation improbable !

– Oui, j'aimerais bien lire ses derniers textes dans le journal que détient sa fille. On dit qu'il les a écrits pendant la tempête, en attendant la mort, seul, perdu dans la

montagne. Il faudra que je me mette en relation avec cette Andrée.

On arriva au cimetière. C'était un cimetière en terrasses, bien orienté au sud. Quelques grands cyprès réglementaires marquaient l'entrée et longeaient l'allée centrale juste peut-être pour rappeler la signification du lieu dans lequel vous pénétrez. Ce n'était plus l'époque de la Toussaint mais quelques fleurs égayaient encore certaines tombes. D'autres restaient toutes nues, se contentant du soleil qui réchauffait les vieux os.

Une promenade dans un cimetière est toujours sujette à des observations étonnantes. Derrière chaque tombe, on cherche à imaginer une histoire pour l'homme ou la femme ou même la famille dont les noms avec des dates sont gravés sur la plaque. Rien que le nom vous dévoile une origine locale ou un immigrant venu d'ailleurs, peut-être simplement du village voisin ou alors de l'autre côté des mers. La date vous fait entrer dans l'histoire. Vous imaginez la vie à cette époque et la comparez à la vôtre. Qui était-il ou elle ? Comment a-t-il ou elle marqué la vie du village ou du quartier ? Chaque tombe est différente, certaines sont de vrais petits châteaux, d'autres de simples carrés de terre avec un message inscrit sur un petit marbre. Cette présentation trahit une position dans la société, tel ce grand caveau bien entretenu et soigneusement fleuri qui reflète certainement une grande famille dont les descendants habitent encore dans le coin et là, plus loin, cette pauvre tombe envahie par l'herbe sauvage qui laisse entrevoir une personne un peu perdue dont aucun parent ne connaît plus l'existence.

Plus tard, fatigué de ce trop plein de vestiges, l'envie vous prend de vous asseoir sur l'un d'eux. C'est le moment qu'attend votre esprit pour vous amener au bord du précipice et susciter ce vertige qui le transcendera.

Ayant ainsi effleuré la question ultime, il ne vous reste plus qu'à vous secouer et retrouver le vivant quotidien.

Surpris par l'invasion mortuaire, le penseur se releva de la tombe où il rêvait et chercha à sortir. Mais le mouvement de la foule l'entraîna malgré lui vers le grand caveau familial ouvert pour l'occasion. Autour de lui, le bruissement de voix qui s'était interrompu à l'entrée du cimetière reprenait de plus belle en attendant la cérémonie traditionnelle d'adieu.

– Quand même, disait celui qui avait justifié le nom de Mélezen, il a voulu mourir seul dans la montagne loin de toute civilisation ; caché sous son rocher du lac de Fer, il pensait certainement qu'on ne le récupérerait jamais. Et maintenant il se retrouve dans la foule avec tout le monde. Il aurait peut-être été plus judicieux d'épandre ses cendres dans ce fameux lac qu'il semblait tant aimer au point qu'il veuille y mourir.

– Andrée aurait bien voulu, répondit un autre qui semblait bien la connaître. Il y a eu des discussions très chaudes avec la famille, mais finalement elle s'est inclinée. Elle aurait aimé une cérémonie au lac de Fer, elle imaginait même un pèlerinage annuel, cela lui aurait beaucoup plu.

– Je crois, dit un troisième impatient d'apporter son grain de sel à la discussion, que la vraie raison est qu'elle voulait le garder proche d'elle, accessible à tout moment. Aller au lac de Fer représente une vraie expédition, c'est même presque impossible en hiver, elle en a eu l'expérience. De toute façon, comme elle dit, c'est pour nous que nous faisons tout ce cérémonial, lui il n'a plus d'avis à donner, désormais son histoire nous appartient en propre !

– A propos d'histoire je me demande comment elle a réussi à faire croire à cette filiation. Après tout, cela ne reste qu'une hypothèse validée seulement par des

souvenirs indirects. Parfois je me demande si elle n'a pas créé cette histoire de toutes pièces.

– Pourtant il n'y a aucun intérêt financier là-dedans, Marcel avait tout liquidé avant de partir pour sa dernière randonnée en montagne.

– Justement, ce n'est pas cela qui intéresse Andrée. On lui a d'ailleurs proposé des tests ADN, mais elle a refusé. Ce séjour à la cabane de Fondterre l'a certainement marquée profondément. Il faut dire que Marcel n'était pas un homme ordinaire.

En entrant dans le cimetière, Juliette avait abandonné la compagnie du jeune couple et s'était glissée au milieu du groupe d'où jaillissait ce bruissement de voix dont elle ne percevait que quelques bribes. Personne ne faisait attention à elle, lui laissant tout loisir pour écouter chaque réplique ou remarque.

Elle n'avait toujours pas obtenu la réponse à sa question, en fait elle n'en attendait pas vraiment. Dans sa conscience émergente, elle commençait à comprendre que finalement ce serait à elle d'élaborer sa vision du pourquoi de l'existence. Elle pressentait que la solution qu'elle élaborerait constituerait le fondement même de son être à venir, la source qui modèlerait sa pensée. Aussi elle était décidée à approfondir le sujet par tous les moyens possibles. Le journal de Mélezen, dont les gens parlaient sans bien savoir ce qu'il contenait, l'attirait et elle était bien décidée à l'emprunter auprès d'Andrée pour le lire calmement. Sûrement une partie de la réponse ou au moins une façon de formuler la question se trouvait dans ce journal.

Cette pensée la fit se rapprocher de nouveau de cette femme aux yeux bleus qu'elle trouvait si belle, le journal de Mélezen était sans doute là, dans son sac. Andrée avançait lentement avec Gabriel dans la queue qui s'était formée pour défiler devant la tombe. Comme dernier adieu

au défunt, chacun faisait un geste symbolique en jetant un peu de terre ou une fleur. Mais la plupart préféraient jeter un bout de papier, celui-là même sur lequel ils avaient écrit leurs textes lus à l'église.

– Chaque papier contient un éclat de vie du vieil homme, murmura Andrée en regardant Juliette qui venait de lui saisir la main. C'est un morceau de sa conscience qu'on jette ainsi dans la tombe, sa conscience exprimée par sa famille, ses amis, moi-même.

– Mais pourquoi les jeter alors ? demanda Juliette. On pourrait les garder et en faire un livre, le livre de vie de mon oncle.

– On pourrait... J'y ai pensé mais je n'ai pas osé le demander. Et puis à quoi bon garder ces textes trop courts qui, sortis de leur contexte, ne signifient sans doute pas grand chose ? Là, éparpillés sur le cercueil, cet amoncellement de mots représente les restes éteints d'un feu d'artifice de souvenirs. La conscience de Mélezen qui vit encore dans nos mémoires va se dissoudre peu à peu, comme vont se dissoudre ces mots mélangés à la terre humide. On ne viendra plus devant sa tombe que de temps en temps, sur des périodes de plus en plus éloignées, avec une fleur et la vague nostalgie de ce qu'il a représenté pour nous.

– Pourquoi tu ne l'appelles pas par son nom ? demanda Juliette à brûle-pourpoint.

– C'est vrai, je ne peux pas m'habituer au fait qu'il a un nom civil. Pendant ces journées à la cabane de Fondterre, Gabriel et moi ne l'avons connu que comme le « vieil homme ». Il ne nous a jamais dit son nom. Je pense qu'il voulait préserver la pureté de son projet et mourir seul, ignoré de tous, dans un coin de la montagne. Son nom social, il l'avait oublié en partant, cherchant ainsi à libérer définitivement sa conscience des contraintes de la société. Et il a regretté, je crois, d'avoir reconnu que je pouvais être sa fille, cela créait un nouveau lien qui le

rattachait à des choses de la vie dont il ne voulait plus entendre parler. J'ai compris cela quand il a chaussé ses skis et qu'il est parti tout seul dans la pente en prenant soin de ne pas me regarder une dernière fois et me laissant désespérée. Il s'est arrêté pourtant après quelques mètres, il est revenu, il m'a embrassée sans un mot. C'est à ce moment là qu'il m'a confié ce nom : Mélezen. Et puis il s'est retourné et a disparu dans la pente. C'est par ce nom que je le connais, le nom qu'il s'est donné après s'être purifié de toutes ses attaches avec la société.

– Je le savais, murmura Juliette. C'était son nom quand il montait au lac de Fer.

Elle laissa passer un long moment. La file des gens avançait lentement vers le caveau, chacun préparant un dernier message, une dernière pensée, avant de rejoindre l'animation qui permet l'oubli de la mort. Puis elle regarda les yeux bleus d'Andrée où des larmes perlaient doucement.

– Parfois je me demande qu'est-ce qui fait que je suis Juliette ?

Cette question fit sursauter Andrée. Elle chercha du regard Gabriel, peut-être pourrait-il l'aider. Mais elle savait bien qu'il n'avait pas de réponse. La seule chose possible était de contourner la question et de trouver une réponse qui n'en serait pas une, une chose détestable qu'elle se refusait à admettre.

– La vie n'est pas ce que nous vivons, elle est ce que nous imaginons vivre, répondit-elle finalement. C'est la scène d'un théâtre, la pièce n'est pas écrite, elle se crée au gré de ton imagination.

Elle se détournait de Juliette, elle n'aurait pas dû dire cela. « Des mots, des mots que j'ai certainement volé quelque part dans un livre, murmura-t-elle. Tout cela n'a aucun sens. En répondant à ces questions, cette fille entre dans ta vie. Je n'en veux pas ! C'est à elle de trouver les réponses. »

La file avançait lentement et ils arrivèrent enfin devant la tombe, là où chacun faisait son geste d'adieu au vieil homme avant que le caveau ne soit définitivement fermé. Andrée récupéra son feuillet dans sa poche, celui-là qu'elle allait jeter dans la fosse où gisait Mélezen, son père, elle en était sûre, elle se reconnaissait en lui, dans sa façon de voir la vie. Au moment de le lancer, elle se retint. Il fallait le lire encore une fois pour s'en imprégner. Il en resterait des mots épars comme autant de symboles qui rappelleront l'histoire. Alors elle lut à haute voix, désirant peut-être que Juliette et son amant écoutent et conservent quelques-uns de ces mots comme des souvenirs. Elle lut d'une voix angoissée, de plus en plus angoissée, une voix qui fit se retourner les gens et arrêter le lent défilement des adieux.

« Le chamois s'éloigne de la harde pour mourir parce que, pour lui, la mort est une affaire trop personnelle pour la partager. Toi Mélezen, tu as voulu faire pareil mais ça n'a pas marché et c'est simplement parce que tu n'es pas un animal ! Le sort a voulu que je bouleverse ton projet et maintenant je t'enterre au milieu des autres, comme cela se passe pour tout le monde. Ce sera ta punition pour avoir voulu la jouer tout seul, au mépris des amis, de la famille et, pire, de ta propre fille. Tu auras droit à une fleur, deux fleurs même puisque avec moi il y a aussi le reflet de ma mère que tu dis avoir tant aimée, des fleurs que j'apporterai tous les jours, toutes les semaines ou alors chaque année quand je commencerai à t'oublier. Ne t'inquiète pas, ce n'est pas une croyance que j'exprime dans ce culte de ta personne, mais simplement le chagrin de t'avoir connu trois jours seulement et puis perdu définitivement.

Je garde le cahier rouge, ce sera mon seul souvenir vivant de toi et mon guide dans la vie. Il m'aidera à ne pas m'endormir dans un bien-être serein, à rester éveillée,

attentive à tout ce qui se passe autour de moi, à observer sans juger arbitrairement, à voir le beau jusque dans le mal. Tu vois, j'ai bien appris la leçon ! Je sais maintenant qu'il ne faut pas essayer de comprendre la vie, la nature, le monde qui nous entoure, il ne faut pas non plus essayer de s'habiller de croyances comme de beaux vêtements enlumines, non il faut prendre ce qui nous est offert à l'instant par notre observation. Tu l'as dit : le danger des croyances est que plus on vieillit, plus elles s'évaporent. Il ne reste alors qu'un silence assourdissant.

Non ! Ne m'interromps pas, je sais ce que tu vas me dire encore...

Mélezen, tu es un être inquiet, tu refuses de te laisser endormir derrière un dogme, de t'engluier dans un marécage de rites ; tu veux mener ta vie en étant attentif à tout, curieux de tout et sans cesse penser l'absurdité de la mort qui, par définition, n'a pas de solution. Tout cela je l'ai compris.

Ce que tu veux me redire encore une fois, c'est que l'homme se distingue de l'animal par cette capacité à questionner la mort et que le propre de la conscience est de se nourrir avec ce questionnement. Tu me dis de regarder la mort en face par un jour de grand vent. Il se pourrait alors que je sente naître au fond de moi ce besoin primordial du divin. Il faut garder cela présent dans son esprit en permanence. Pour avoir une chance de sentir l'émoi du divin éclairer le côté animal de mon être, je dois apprendre à voir, à sentir, à observer les choses, ceux qui l'oublient n'ont plus de conscience.

Mon pauvre père, tu as béni mon union avec Gabriel avant de t'enfuir. En faisant ceci tu reconnais que notre amour a su dépasser son animalité naturelle pour devenir un être en soi c'est à dire une source permanente de poésie. Nous avons désormais un engagement à vivre ensemble.

Merci pour cela, merci pour nous avoir sauvés dans la tempête, merci pour ton adieu désespéré. Je ne t'oublierai pas. Ta fille Andrée.

– Mais pourquoi ? s'exclama Juliette en interrompant le silence lourd qui suivait cette lecture. Pourquoi le malheur, pourquoi la mort, pourquoi l'oubli ?

– Andrée vient de le dire, intervint Gabriel, il n'y a pas de pourquoi possible. Les choses vivent, nous faisons partie des choses.

Maintenant tout le monde regardait cette petite fille qui posait des questions étranges, des questions qui n'avaient aucun sens. Un vieil homme se détacha de la file qui attendait de passer devant le tombeau et s'approcha. Il voulait visiblement dire quelque chose.

« Voilà un nouveau vieil homme ! murmura Gabriel, je sens qu'il va encore raconter des choses absurdes qui ne mènent à rien, il ne faut pas qu'elle entende. »

Il essaya d'entraîner Juliette, mais celle-ci résista. Elle lisait dans les yeux de ce vieil homme une réponse possible. Ce dernier s'agenouilla devant la petite fille et fit un grand geste vers le cercueil au fond de sa fosse.

– J'ai bien connu cet homme, dit-il, et je crois qu'il aurait répondu à ta question par ces mots : « Il ne faut pas dire pourquoi, il faut simplement exister ! » Poser la question éternelle du pourquoi conduit à une impasse, cela noie l'esprit dans une détresse ontologique sans possibilité de surnager. Exister, cela consiste au contraire à découvrir, toujours plus loin et plus profond, les ressources incroyables d'émerveillement, d'espérance et de joie qu'il y a en nous. Il faut transformer le désir irraisonné du pourquoi en un regard étonné sur le monde, en une observation toujours renouvelée. D'ailleurs, comme disait mon ami, le monde n'existe que par notre observation. Si nous, les hommes, n'étions pas là pour être conscient de son existence, il n'y aurait rien. C'est pareil pour les

dieux, les pauvres, que nous avons fait artificiellement surgir du néant pour nous aider à vivre. Depuis cette fracture majeure qui a vu la conscience émerger au sein d'un cerveau qui n'en demandait peut-être pas tant, l'homme a inventé une profusion incroyable de croyances. Mais tout ce fatras n'a servi qu'à nous rassurer, à remplir ce vide qui nous angoisse.

– Mais pourquoi, insista Juliette qui trouvait encore une fois qu'il y avait un peu trop de mots dans cette réponse, pourquoi la conscience a-t-elle émergé ?

Gabriel aurait bien voulu arrêter ce discours, mais le vieil homme persistait.

– C'est ça qui est extraordinaire ! Aujourd'hui nos connaissances permettent de tout expliquer depuis le début : la naissance de l'univers, l'apparition de la vie sur terre, l'évolution des espèces jusqu'à cet animal qui a développé un cerveau anormalement gros, disproportionné même par-rapport aux besoins de la vie animale. Ce qu'on n'explique pas c'est comment, dans ce cerveau d'une complexité effarante, la conscience a commencé à émerger. Et avec la conscience la fameuse question que tu poses sans cesse. Sans cette évolution ultime, le monde ne serait rien puisque sans conscience.

– Il y aurait donc, reprit Juliette qui essayait de ne pas perdre le fil du raisonnement, il y aurait donc une nécessité, un élan qui a guidé l'univers jusqu'à nous ? Ou est-ce un simple hasard incompréhensible ?

– Les deux je pense. Nous ne savons pas, nous ne saurons jamais. C'est dans ce flou indistinct que l'on peut imaginer une force, une volonté d'exister. Avec comme conséquence l'émergence de la conscience, émergence nécessaire pour que l'univers sache qu'il existe. Nous sommes finalement la conscience de l'univers. Mais tout cela dépasse notre compréhension.

Perplexe, Juliette, regarda longuement ce vieil homme qui avait connu son oncle. Dans sa conscience toute

neuve, les choses se bouscullaient, des questions et des réponses s'affrontaient sans logique, la confusion était totale. Elle avait entendu au cours de la cérémonie les témoignages des amis et connaissances, elle se rappelait certaines pensées du cahier rouge qu'Andrée avait mis à disposition de la famille et qu'elle avait lu avec passion. Elle s'était passionnée pour cette jeune femme qui l'attirait comme une fleur attire le papillon et dont les yeux bleus lui rappelaient la profondeur mystérieuse de la mer. Et maintenant cet autre vieil homme, un ami, semblait prendre la place de son oncle pour répondre à ses questions. Elle pensa se rapprocher de ses parents, ceux-ci devaient être dans la file pour le dernier adieu à Mélezen, mais elle savait que ce n'était pas là qu'elle trouverait l'audace d'une telle discussion.

Andrée dut le sentir car elle serra Juliette dans ses bras.

– Allons, dit-elle, nous avons arrêté la file, il faut relancer le défilé.

Le cercueil au fond de la fosse se recouvrait petit à petit de feuillets pliés en quatre au milieu de fleurs, des roses. Andrée donna le sien à Juliette pour le jeter avec les autres.

– Vas-y Juliette, dépose mon message. C'est mon adieu à ce père de trois jours qui m'a fui plutôt que de mourir dans mes bras. Je l'ai tellement aimé, j'ai su dès la première rencontre qu'il était mon père. Il y avait quelque chose dans son regard qui le trahissait et quand il a avoué le dernier jour, je n'ai même pas été surprise.

– Mais pourquoi on ne garde pas tous ces textes, insista encore Juliette pragmatique, on pourrait en faire un journal ?

– Non, non. Je te l'ai déjà dit, après l'événement cela ne présente plus d'intérêt. Ces textes ont juste servi à exprimer un sentiment, une pensée, un souvenir. Par cela, ils nous ont permis de sentir pendant quelques instants la conscience de Mélezen émerger du cercueil comme un

hologramme. Je l'ai entendu vivre, je le connais mieux désormais, je ne pourrai plus l'oublier. Ces mots n'ont plus d'utilité, il faut les rendre à celui qui repose dans cette boîte de bois, ils lui appartiennent.

Les adieux à Marcel se terminaient, les dernières personnes quittaient le cimetière. En partant, ils jetaient un coup d'œil sur le jeune couple qui restait à côté de la tombe, semblant attendre quelque chose. Andrée n'avait aucune envie de participer à la réception prévue après l'enterrement avec la parenté et tous les amis ou intimes du vieil homme. Son entrée dans la famille de Marcel était trop récente et encore sujette à certains doutes, elle sentait que sa présence provoquait des réticences ou tout au moins un certain étonnement et elle ne voulait pas trop approfondir. A cause de son rôle dans le drame de la cabane de Fondterre on l'avait acceptée comme une fille aînée de Marcel mais sans trop y croire. D'ailleurs elle avait d'emblée rassuré tout le monde en disant qu'il n'y aurait pas d'analyse génétique, qu'elle ne réclamait aucun droit particulier dans cette filiation supposée.

Dans le calme retrouvé du cimetière, la fosse restée ouverte semblait attendre. Le jeune couple s'était assis sur le muret qui dominait la tombe et contemplait le cercueil recouvert de feuillets de papier et de fleurs. Juliette avait disparu avec ses parents et Andrée regrettait sa vivacité d'esprit, son intelligence encore si adolescente, si neuve, si joliment innocente. La main dans la main, ils se serraient l'un contre l'autre. Il n'y avait rien à dire puisque Juliette n'était plus là pour poser des questions.

Dans le silence du cimetière déserté par la foule, la belle boîte en bois installée au fond du caveau leur parlait. Ils se retrouvèrent soudainement dans la cabane secouée par la tempête, le vieil homme couché sous la maigre couverture, à moitié mort de froid déjà, leur parlait de ce processus de fin de vie qu'il avait mis en œuvre et qu'ils

étaient venus interrompre. Après l'activité effrénée de ces derniers jours depuis le sauvetage jusqu'à l'enterrement, ils pouvaient enfin se concentrer et revoir ces scènes dont la trace, ils le savaient, resterait indélébile dans leur mémoire. Il n'y avait pas besoin de paroles, la pression des mains serrées l'une dans l'autre remplaçait les mots. Le vieil homme avait uni leur couple et lui avait donné une force dont ils commençaient seulement à se rendre compte.

– J'ai l'impression, finit par murmurer Andrée, que Marcel est bien mort et que nous assistons à la naissance de Mélezen.

Gabriel la regarda avec inquiétude. Cela ne lui plaisait pas : le vieil homme revenait se mettre entre lui et Andrée.

– Nous lui avons offert notre amour, continua Andrée en levant ses yeux bleus vers l'homme qu'elle aimait. Il nous a offert sa mort.

Gabriel savait ce qu'il fallait répondre. Cela faisait un bout de temps qu'il avait envie de la rabrouer mais il n'osait pas. Il avait peur de la faire pleurer, de l'abîmer finalement. Mais le vieil homme avait fait naître en lui une compréhension qu'il ne pouvait plus abandonner.

– Attention, il ne serait pas content s'il pouvait t'entendre. Il te dirait très justement que tu es en train de construire un culte autour de lui. N'oublie pas son horreur des croyances et des dogmes. Pour lui la puissance divine est une création que l'esprit se confectionne comme un refuge confortable pour ignorer la réalité des choses.

Elle le regarda longuement avant finalement de se lever, de le tirer à elle et de l'embrasser fougueusement.

– Merci de me rappeler à l'ordre. C'est que j'ai tellement besoin de réconfort. Alors je voudrais donner un sens à sa mort, concevoir dans son geste un message qu'il nous aurait adressé.

– Mais Andrée, tu sais bien que la seule raison à l'origine de son projet était de préserver sa conscience. Il

ne voulait simplement pas devenir un déchet animal à la merci des autres. Être dépendant était sa hantise. C'est peut-être de l'égoïsme comme disait la vieille dame que j'ai entendue tout à l'heure dans la foule, mais je crois plutôt que c'est la peur de voir sa conscience s'effilocher petit à petit, se perdre par morceaux. Il ne voulait pas sentir la maladie gagner la bataille, il voulait mourir pur, entier, complètement conscient, tout en ne se faisant aucune illusion sur le futur de son âme.

– Non ! Il était égoïste, affirma Andrée, de cet égoïsme solitaire qui défend sa liberté à tout prix. Pourtant je crois qu'il n'était pas vraiment athée. Il ne voulait pas se réfugier dans la facilité d'une religion quelle qu'elle soit, il ne voulait pas que les croyances lui volent une partie de sa conscience, mais il était sensible au mystère de l'être. Le pouvoir donné à l'homme de connaître la beauté en soi l'obsédait parce que c'est là que se différencie la conscience de l'animalité. D'ailleurs c'est pour cela que nous retournerons là bas, au lac de Fer, au printemps prochain quand la neige aura fondu. Je voudrais connaître la beauté telle qu'il la voyait quand l'alpage renaît après l'hiver, je voudrais me mettre à sa place et regarder la nature avec ses yeux, les yeux de Mélezen et non ceux de ce Marcel que je ne connais pas.

– Oui, conclut Gabriel, nous retournerons à ce lac et à la cabane de Fondterre. Je suis curieux de savoir si j'arriverai à retrouver ce fameux lac !

La lumière baissait, le soleil avait depuis longtemps abandonné les tombes. Une belle nuit s'annonçait, pleine d'étoiles. Gabriel se leva du muret où il était assis avec Andrée. Il sentait la marque que le vieil homme avait gravée dans son esprit, mais c'était Andrée qui l'inquiétait plutôt que lui-même. Comment allait-il la guérir du syndrome Mélezen ? Il n'était pas psychologue et d'ailleurs il avait le plus profond mépris pour cette pseudo-science. Pourtant il sentait bien qu'il y avait des

gestes à faire, des paroles à prononcer qui pourraient réduire le traumatisme qu'elle avait subi.

– Il est temps de rentrer, dit-il finalement. C'est seulement dommage de laisser cet amas de mots au fond de la tombe, il y a toute une mémoire dans ces papiers.

– Ces mots l'enveloppent dans son mystère, répondit Andrée en se levant également. C'est très bien ainsi. Dans l'église, je n'ai pas tout entendu, j'en ai gardé juste quelques-uns dans ma mémoire, ils mûrissent, ils contribuent à créer le père que je n'ai jamais connu, ils dessinent sa vie, son caractère, sa pensée. Inconsciemment je les adapte à ma façon. Relire tous ces textes pourraient me décevoir, j'ai trop peur d'un personnage finalement banal, sans intérêt. C'est pour cela qu'il vaut beaucoup mieux que les mots restent avec lui dans sa tombe.

– Mélezen n'a pas fini de mourir ! dit Gabriel en lui prenant le bras pour l'emmener.

Quand la nuit tomba sur le cimetière désormais vide, les étoiles s'inclinèrent les unes après les autres vers le cercueil, se reflétant sur le vernis qui pouvait encore apparaître entre les feuilles de papier et les fleurs. Le ciel tournait petit à petit jusqu'au moment où la lune se leva, balayant d'un geste toutes les étoiles. La petite fille attendait ce moment. Sans doute elle ne voulait pas allumer sa lampe électrique, ayant trop peur qu'on voit cette lumière errant entre les tombes. Quand elle ressortit du caveau, elle avait dans les mains un gros paquet de feuillets. Il ne restait plus sur le cercueil que la blancheur nacrée des fleurs sous la lune.

Retour au lac de Fer

Trois ans plus tard, Andrée et Gabriel erraient de nouveau dans la montagne. Il avait fallu ce délai avant qu'Andrée se déclare prête à revoir le lac de Fer avec son mélèze et la cabane de Fondterre où s'était déroulé le drame. Cette fois, c'était l'été, ils ne risquaient pas de se perdre, pourtant ils erraient depuis trois jours dans la montagne à la recherche du petit lac. Rien n'était comme avant. Ils avaient bien retrouvé la cabane de Fondterre où Mélezen les avait amenés dans la tempête, mais le lac que le vieil homme avait appelé lac de Fer n'existait nul part. La cabane était habitée, sans doute le berger avec ses moutons, mais ils n'avaient pas osé entrer. Et puis Andrée avait encore peur du souvenir des trois jours de tempête.

Ils avaient gravi tous les sommets qui dominaient le refuge, visité tous les lacs qu'ils avaient pu repérer, mais rien ne convenait à leur mémoire. Gabriel avait essayé de refaire le cheminement qu'ils avaient suivi à partir du col par lequel ils étaient arrivés la première fois à ski, mais la montagne au printemps n'a rien à voir avec la montagne en hiver sous la neige. C'était un autre monde, il faisait beau, le ciel était aussi bleu que les yeux d'Andrée, les mélèzes tout habillés, alors les repères ne ressemblaient à rien de ce que Gabriel pouvait se souvenir avoir vu dans le brouillard et la tempête. A force de marcher, ils réussirent quand même à trouver le précipice qu'ils n'avaient pas vu dans le brouillard et dans lequel ils avaient failli tomber. A partir de là Gabriel essaya d'imaginer la direction que cette vieille trace dans la neige leur avait fait prendre, mais tout devenait confus. Dans le brouillard, secoué par le

vent, mordu par le froid glacial, ils avaient suivi cette trace comme un fil de vie sans se préoccuper de repérage ni même du temps passé et maintenant, dans les alpages fleuris, imaginer cette trace devenait impossible. Le lac pouvait être juste au-dessus ou à quatre heures de marche, il n'en savait rien.

– Il aurait voulu nous perdre avec sa trace, il n'aurait pas fait mieux ! s'écria-t-il à la fin, vexé et furieux, lui qui se targuait pourtant de ne jamais se perdre.

– Chut, chut, souffla Andrée, regarde, il y a un chamois là-bas sur la colline. C'est peut-être le chamois du vieil homme. Il va nous conduire au lac.

Gabriel haussa les épaules. Il ne croyait absolument pas à cette histoire de chamois apprivoisé. Cependant comme il n'avait aucune autre solution à proposer, il suivit Andrée vers le chamois. Celui-ci se trouvait en haut d'un petit sommet intermédiaire où ils n'étaient pas encore allés. Sa silhouette fine se détachait sur le ciel et lui donnait une stature presque hiératique.

– On dirait un dieu mythologique qui nous attend, murmura Gabriel. C'est absurde, ce n'est qu'un animal !

– C'est sûrement le chamois de Mélezen, il ne s'enfuit pas. Il nous a reconnus.

Elle l'appelait Mélezen, c'était le nom qu'il lui avait confié. Elle ne l'appelait pas comme le père qu'il était sensé être. La relation de paternité n'avait aucun vécu et restait trop artificielle, trop neuve, trop mystérieuse.

– Nous ne sommes pas encore rendus, il nous faut contourner ce ravin, dit alors Gabriel en l'arrêtant d'une main. Viens, je vois un passage plus bas.

Le ravin fermait le chemin et c'était sans doute à cause de cela qu'ils n'avaient pas encore visité la colline du chamois. Le contournement imaginé par Gabriel était long et ce n'est qu'au bout de deux bonnes heures qu'ils se retrouvèrent enfin à grimper vers le sommet de la colline. Un troupeau de moutons les obligea encore une fois à se

détourner. Il y avait des chiens et Gabriel savait qu'il valait mieux éviter de pénétrer dans le troupeau pour ne pas subir leur assaut.

Quand enfin ils arrivèrent au sommet, le berger était là, debout, et semblait les attendre. Le chamois avait disparu.

– Le chamois s'est changé en berger ! souffla Gabriel en riant. C'est une histoire de fou !

Le premier contact fut assez difficile. Le berger, un vieil homme, ne paraissait pas enclin à discuter. Gabriel eut même l'impression qu'il hésitait à appeler ses chiens pour faire peur à ces touristes improbables. « Il ne vient jamais personne ici, pensa Gabriel, ce berger nous considère comme des intrus ! » La mention du lac de Fer ne contribua pas à améliorer le contact.

– Je ne connais pas ce lac, grogna-t-il. Il n'y a rien comme cela par ici.

– C'est vrai, ce n'est pas sur la carte, mais il doit bien exister quelque part, insista Gabriel. Ecoutez, c'est là qu'on a trouvé un homme mort de froid il y a trois ans.

Le regard que lui lança le berger était plein d'éclairs de fureur et Gabriel pensa que ce n'était pas la peine d'insister. Il jeta un coup d'œil à Andrée pour obtenir son accord sur une retraite qui lui semblait plus que nécessaire. Mais Andrée résista.

– Vous êtes des journalistes ? demanda alors le berger en faisant un geste à ses chiens qui se rapprochèrent en aboyant.

– Non, non, non, se défendit Andrée en le fixant avec ses yeux bleus. Non, nous sommes les derniers témoins de la mort de cet homme au lac de Fer et nous désirons effectuer un pèlerinage sur ce lieu. Nous avons connu le lac de Fer en hiver, en pleine tempête, mais nous n'arrivons pas à le retrouver aujourd'hui. Nous étions perdus et c'est ce vieil homme qui nous a sauvés en nous amenant à la cabane, sans doute votre cabane. Quand la tempête s'est calmée, il s'est enfui tout seul et je n'ai pas

pu le retenir. Les sauveteurs l'ont retrouvé après plusieurs jours de recherches, mais Gabriel et moi n'avons rien vu et nous ne savons pas où se situe ce lac. Nous le cherchons depuis trois jours.

Ces mots eurent un effet étonnant sur le berger. Sa fureur disparut d'un coup et, pendant un moment, il sembla trop surpris pour parler. Appuyé sur le long bâton dont il semblait ne jamais se séparer, il regarda ce jeune couple avec un intérêt qui tranchait tellement avec l'hostilité qu'il avait manifestée jusqu'alors que Gabriel se mit à rire.

– Mais pourquoi ne pas me l'avoir dit tout de suite ? s'exclama le berger en s'adressant directement à Andrée. Maintenant je vous reconnais, vous étiez à l'enterrement avec cette petite fille qui parlait beaucoup. Je suis content de vous rencontrer, j'ai entendu votre texte au cimetière, j'ai senti sa conscience revivre dans vos mots.

– Alors le lac, vous savez où il se trouve ? demanda Gabriel qui n'oubliait pas l'objectif de leur venue.

Sans répondre, le berger les invita à s'asseoir avec lui dans l'herbe. Les alpages s'étendaient au pied de la colline en petits vallons, ruisseaux et ravins jusqu'au précipice qui plongeait dans la vallée, une vallée profonde, encore embrumée par la fraîcheur matinale. Au-delà, de nouvelles montagnes fermaient l'horizon, dessinant un arc dans le ciel bleu. En contrebas, le troupeau s'éparpillait, cherchant la meilleure herbe. Les chiens auraient pu le rassembler, mais le berger ne leur avait rien dit, alors ils en profitaient pour faire une bonne sieste à l'ombre d'un rocher.

Ce fut seulement lorsqu'ils furent assis au milieu des fleurs et après un long moment de contemplation du paysage que le berger accepta de parler. Gabriel faillit encore tout compromettre en commençant à poser des questions, mais d'un geste Andrée le rabroua vivement. Elle savait que seul le silence et le calme de la nature pourrait faire surnager des souvenirs encore confus.

Surtout ne pas être pressé, autrement ils ne tireraient de ce berger que des monosyllabes sans intérêt. Celui-ci commença tout doucement, dans un murmure, comme si les mots qu'il voulait dire étaient trop fragiles pour les prononcer de vive voix.

– Il était un ami, un très cher ami. Il venait souvent ici dans la cabane, surtout en été mais parfois également en hiver. Je lui avais donné une clé, comme cela il venait s'installer quand il le désirait. En été, il m'aidait avec les moutons. Il m'accompagnait quand je les emmenais dans l'alpage. En général c'était vers les alpages les plus hauts dans la montagne qu'il désirait aller, alors je m'inclinai même si je savais que c'était un peu loin et que la coutume est de garder ces alpages pour la fin de l'été. Les moutons aiment bien les alpages d'altitude, l'herbe y est plus raffinée. Peut-être aussi ressentent-ils comme Mélezen la beauté du spectacle quand le soleil chauffe les pentes, que les fleurs s'ouvrent de toutes les couleurs, que les grillons chantent à n'en plus finir, que les papillons ivres de senteurs ne savent plus quelle fleur choisir. Oui, c'était cela qu'aimait Mélezen et aussi le chamois qu'il avait réussi à apprivoiser en quelque sorte. Pas vraiment apprivoisé, plutôt un lien affectif, si on peut parler d'affectivité avec un animal.

– Vous l'appellez Mélezen, ce n'est pas son vrai nom, interrompit Gabriel malgré le geste de réprobation d'Andrée.

– C'était son nom quand il montait à la cabane de Fondterre, dit le berger sans plus d'explication. Et moi je m'appelle Galléan.

Galléan n'aimait visiblement pas les interruptions et il lui fallut quelque temps avant de replonger dans ses souvenirs.

« On s'asseyait tous les deux sur un surplomb pour avoir une vue sur le troupeau et être en mesure de le

rassembler avec les chiens s'il s'éparpillait trop. Mais je crois que ce n'était pas pour cela qu'il aimait les points les plus élevés ; le troupeau, c'était mon problème, lui cherchait le paysage. Jamais je n'ai connu un homme aussi observateur, rien ne lui échappait dans la nature. Il savait me faire remarquer le jeu de deux marmottons qui se roulaient dans l'herbe sans penser à rien et sur la crête l'aigle qui se préparait à plonger pour profiter de cette insouciance. Puis sans transition, il observait un cheminement de fourmis transportant des œufs : « elles pillent une fourmilière étrangère » remarquait-il. Plus loin, il notait un magnifique papillon voletant de fleur en fleur en concurrence avec une abeille. Pour lui, la nature semblait être douée d'une infinité de vies et de petits drames. Un rien l'émerveillait, le seul fait que cela puisse exister faisait briller ses yeux.

Oui, il aimait la nature, il aimait la beauté de la nature. Souvent il me disait que c'était là le propre de la conscience humaine : savoir reconnaître la beauté dans toute chose, même dans la plus violente tempête. Avec lui, j'ai compris ce pouvoir qui nous est donné d'être sensible à la beauté en soi, un pouvoir qui constitue le fondement de notre être.

Il m'a fait prendre conscience de l'incroyable complexité du vivant. Je me rappelle qu'il me citait comme exemple le cas de l'orchidée, la reine des fleurs, qui se fait belle uniquement pour tromper l'abeille. Certaines orchidées, disait-il, se déguisent en guêpe femelle, attirant ainsi le mâle jusqu'à lui faire même éjaculer son sperme. La guêpe en partant emporte une provision de pollen pour féconder une autre orchidée. Vous pourriez vous demander pourquoi pousser la ressemblance jusqu'à faire éjaculer le mâle et risquer ainsi de diminuer le taux de reproduction de la seule espèce de guêpe qui fréquente l'orchidée ? Eh bien on a découvert que la guêpe femelle peut se reproduire sans être fécondée

et que dans ce cas, elle ne produit que des mâles, ce qui est tout bénéfice pour l'orchidée !

Il y a tant à observer et à découvrir dans notre univers aimait-il me dire, la recherche scientifique dans quelque domaine que ce soit ne sera jamais terminée tant que l'homme vivra, tout simplement parce qu'il n'arrivera jamais à tout savoir. L'univers est inépuisable. La recherche, me disait-il encore, consiste à observer sans cesse. En observant, nous prenons conscience des choses, elles acquièrent une existence qu'elles n'avaient pas, comme cette petite fourmi qui cherche des provisions pour sa famille. Plus on observe, plus la moindre petite chose paraît merveilleuse. Mais il me mettait en garde : ce qu'il ne faut pas faire, c'est demander pourquoi ? Cette question, aussi vieille que l'apparition de l'homme conscient sur la terre, conduit au besoin de croyances, à la nécessité d'un dieu, asile de l'ignorance. Une chose détestable, affirmait-il.

Moi, je n'avais pas l'habitude de ce genre de réflexion. Je me contentais de vivre avec mes moutons, je suivais les rites, Dieu avait réponse à tout, les saisons se répétaient, parsemées de petits faits qui en faisaient la seule animation. C'est lui qui a secoué cette vision tranquille. J'ai senti dès notre première rencontre qu'il y en aurait d'autres et que ce que j'allais découvrir ferait une révolution dans mon esprit. Je n'avais peut-être pas eu l'éducation qu'il fallait et il est arrivé juste à temps pour me sortir de l'ornière dans laquelle je m'enfonçais.

Je me rappellerai toujours de ces rencontres quand nous nous asseyions juste à cet endroit, côte à côte, avec la vue sur tout l'alpage devant nous. Après un long moment de silence et de contemplation, il se mettait à parler et je buvais ses paroles.

En apprenant ainsi à observer, ma conscience s'est éveillée petit à petit, alors je suis parti à la découverte de l'univers. Oui, je crois qu'il m'a fait un bien énorme.

Maintenant j'ai compris deux choses essentielles : d'abord ne pas poser la question du *pourquoi* dont la réponse amène nécessairement à la croyance absurde et à l'ignorance, ensuite apprendre à rester éveillé et conscient de façon à observer "tout ce qui se passe". Pour moi, c'est ici, dans la nature que "tout se passe". Pour un scientifique, cela peut être au fin fond du cosmos, vers ces étoiles lointaines qui scintillent dans la nuit. Il me disait que plus l'homme observe et développe sa connaissance, plus la conscience du monde s'accroît. J'ai mis longtemps à comprendre ce qu'il voulait dire par cela mais je me suis pris au jeu. J'ai appris à regarder autour de moi, à m'émerveiller de la moindre chose qui forme, dessine ou anime l'alpage. Peu à peu j'ai émergé du brouillard dans lequel je vivais. C'était tellement fort que par moments une sorte d'ivresse m'envahissait et je partais comme un fou dans la montagne laissant là les moutons. Je marchais des heures, je visitais les sommets du coin, je découvrais des passages ignorés et c'est seulement après avoir épuisé mon corps que je pouvais revenir. Le rassemblement du troupeau me prenait alors toute la soirée malgré l'aide des chiens et je finissais souvent à minuit. Dans le calme revenu, plutôt que de rejoindre ma paillasse dans la cabane, j'allais bivouaquer ici sur cette colline. Les yeux dans le ciel, je regardais les étoiles, elles m'attendaient et quand le sommeil arrivait enfin, j'entamais une chute vertigineuse dans leur monde.

Finalement il me manquait un moyen pour exprimer ce que je ressentais, ma conscience enfin éveillée tournait follement en rond comme dans une cage cadénassée. Curieusement il a dû le sentir parce qu'un jour il est arrivé de la vallée avec un chevalet, des toiles et de la peinture et il m'a dit un seul mot : peins ! Je ne sais pas comment il avait appris que le dessin était la seule chose qui me plaisait à l'école. J'en avais conservé une certaine nostalgie, il me semblait parfois avoir manqué quelque

chose, souvent je caressais l'idée de m'acheter un cahier à dessin mais sans jamais mettre à exécution ce projet. Alors quand il m'a apporté tout ce matériel, ce fut comme un déclic dans mon esprit. Un refoulement trop longtemps contenu pouvait enfin s'exprimer ! Je ne connaissais rien dans la peinture, alors j'ai tout inventé. Il me disait que le stade ultime de la conscience se manifeste dans l'expression sous quelque forme que ce soit et pour cela il faut utiliser tous les dons que nous pouvons posséder. »

Le sifflement d'alarme d'une marmotte retentit soudain, se répercutant sur les falaises qui dominaient l'alpage.

– Sans doute l'aigle rode dans les parages. Tenez, le voilà qui descend vers nous. C'est un curieux, il n'est pas habitué à voir trois personnes assises à cet endroit !

– Vos peintures, reprit Gabriel que l'aigle n'intéressait pas du tout en ce moment, vos peintures, vous les avez toujours ?

– Oui. Il y a une exposition à la cabane de Fondterre avec quelques-unes de mes peintures. Ce sont des traces avec lesquelles j'aime bien vivre. Il y a des peintures d'hiver, celles de printemps et enfin celles d'été. Je n'ai jamais peint en automne qui est la saison où le souffle de vie s'éteint, sauf une fois à la demande express de Mélezen. A la fin de chaque été, juste avant de descendre la transhumance dans la vallée, j'avais pris l'habitude d'organiser dans la cabane une exposition, toujours différente. J'accrochais les tableaux aux murs en faisant bien attention à l'éclairage. C'était ma galerie privée que Mélezen, mon seul admirateur, venait alors visiter. Sur chaque tableau, il faisait un commentaire après une longue contemplation et souvent je tenais compte de ce commentaire. Il m'a ainsi incité à évoluer, ma peinture s'est affinée, elle est devenue plus personnelle.

– Mais que cherchait-il finalement ? insista Gabriel qui n’arrivait pas encore à croire à cette histoire de peinture.

– Le souffle, voilà ce qu’il cherchait. Nous étions assis sur cette colline, il se levait et, dans un grand geste, montrait l’alpage, les montagnes qui nous dominaient, les lacs éparpillés. Il me disait alors : « Sens-tu le souffle de l’esprit qui s’exprime dans cette montagne, ce paysage, cette vie multiforme ? C’est cela qu’il faut extraire, traduire par le pinceau. » Je crois que j’exprimais bien ce souffle parce qu’il aimait mes peintures. Sinon il n’aurait pas continué à m’approvisionner en matériel. Parfois une peinture lui plaisait particulièrement. Il pouvait alors rester à la regarder pendant des heures, une journée entière, la nuit même s’il avait pu avoir une lumière suffisante. Parfois j’avais l’impression qu’il cherchait quelque chose d’indéfinissable et que, miraculeusement, mon pinceau avait effleuré ce quelque chose.

– Le lac de Fer ? Vous avez peint le lac de Fer avec lui ? demanda alors Andrée.

– Une seule fois à l’automne. Il ne connaissait pas ce lac, c’est moi qui le lui ai fait découvrir un jour. Après il est revenu à chaque saison, il aimait ce petit vallon avec le reflet du mélèze solitaire dans le lac. Moi je ne venais qu’en été pendant la transhumance, mais un jour d’automne, il m’a obligé à monter avec lui. Il m’a dit : « Je voudrais une peinture de ce lac à l’automne. » Je n’aime pas l’automne, mais il a su me faire voir la vie ramassée sur elle-même en attente des tempêtes de l’hiver. J’ai pratiquement peint ce tableau sous sa conduite. C’est, je crois, mon meilleur tableau. Cet automne là est celui qui a précédé la tempête et le drame.

– Son dernier tableau, murmura Andrée bouleversée et sans se rendre compte de l’impair.

– Oui, vous avez raison, c’est *son* dernier tableau. D’ailleurs après sa disparition, j’ai arrêté la peinture, je ne

pouvais plus trouver le souffle qui guidait mon pinceau. Une seule fois j'ai essayé...

– C'était en hiver n'est-ce pas ? interrompit Andrée
Vous avez peint le lac juste après sa mort !

– Oui...

Galléan hésita un moment de continuer. La marque du souvenir était encore trop forte. Il se résolut quand même, il ne pouvait rien refuser à ces yeux bleus, et il se mit à raconter sa dernière expédition.

« Je voulais peindre la scène de sa mort avec le lac enneigé, le mélèze tout nu, la tempête et le brouillard. Mais je n'arrivais pas à imaginer cette scène sans la voir in situ. Alors je suis monté seul, par un jour de beau temps, juste quelques semaines après le drame. Pour moi qui ne fais pas de ski, cela a été assez fatigant, la trace était lourde, les raquettes enfonçaient dans la neige poudreuse et j'ai bien failli abandonner. Une fois atteint le mélèze, j'ai installé ma toile et j'ai commencé à dessiner quelques traits, mais je me suis vite arrêté. Rien ne venait.

D'habitude je prenais le temps de contempler, de m'imprégner du paysage, de comprendre ce qu'il exprime. Avec l'aide de Mélezen à côté de moi mon crayon prenait vie sans même que je m'en rende compte. Mais cette fois c'était particulier, Mélezen n'était pas avec moi pour me soufflait l'esprit et pourtant je sentais sa marque déposée partout où se portait mon regard, sur le mélèze, le petit lac sombre, le gros rocher, les montagnes autour, l'alpage lui-même. Alors j'ai plié le chevalet. Je me suis assis au bord du lac recouvert de neige, face à la pente menant au rocher. Le soleil faisait scintiller la neige de multiples couleurs diffractées, des traces de chamois se mélangeaient avec des traces de renards, la montagne qui dominait le lac semblait sourire, heureuse de vivre. Oui, j'ai pensé alors qu'il avait bien choisi. Il aimait cet endroit solitaire où personne ne vient jamais. J'ai essayé de me

mettre à sa place, je me suis couché sous le gros rocher, j'ai fermé les yeux. Je voulais arrêter le temps pour ne plus voir que l'éternité.

Avec toutes ces sensations imprimées dans ma mémoire, je suis redescendu. De retour à mon atelier, je me suis installé une nouvelle fois devant ma toile blanche. Mais rien ne venait, pas la moindre esquisse, encore moins le premier coup de pinceau. Cette première visite ne suffisait pas, il manquait quelque chose. J'ai compris alors qu'il fallait que je remonte, mais cette fois-ci en pleine tempête.

C'était de la folie, j'ai compris à ce moment là ce que vous aviez pu vivre. J'ai cru que je n'y arriverais jamais ! Heureusement je connais bien la région, mieux que lui qui a pourtant réussi à vous sauver en vous emmenant à la cabane. Arrivé au lac, je me suis couché comme lui sous le rocher. J'ai entendu mugir le vent, de grandes rafales mauvaises qui me recouvraient de neige comme un linceul. Oui, il était là à côté de moi et, dans le déchaînement de la tempête, il m'expliquait que le temps était arrivé pour lui d'éteindre sa conscience, une petite lampe parmi les myriades d'autres qui contribuent à la conscience du monde. N'oublie pas, me disait-il, de garder ta lampe allumée, n'oublie pas continuer à exprimer le souffle de l'esprit dans ta peinture, tu connaîtras le succès quand les gens auront appris à te lire.

Mais cette deuxième expédition n'avait pas encore suffi, il me manquait toujours quelque chose. Je l'ai découvert en arrivant avec la transhumance, l'été qui a suivi le drame. Je me rappelle l'appréhension qui m'a saisi en arrivant à la cabane de Fondterre. Je connais bien pourtant cette cabane, c'est mon lieu de vie en été, mais après ces trois jours dramatiques qu'il avait vécus avec vous, elle me semblait tombée hors du temps, habitée peut-être par des fantômes. Finalement à la place des fantômes, il y avait un désordre indescriptible. Les

sauveteurs qui y avaient séjourné n'avaient sans doute pas eu le temps de ranger. Alors j'ai passé la journée à tout nettoyer. Le soleil entrait par la petite fenêtre et éclairait la paille où il s'était étendu. Je n'osais pas la secouer de peur de déranger son souvenir quand le chamois a tapé à la porte. Je l'ai laissé entrer, je croyais qu'il venait pour manger un peu de paille comme il en avait l'habitude, mais non ! Il se dirigea dans un coin et chercha à sortir quelque chose de dessous le bas-flanc. C'était toutes mes peintures. »

– Oui, interrompit Gabriel, je me rappelle que le chamois a essayé de gratter sous le bas-flanc, mais je l'ai envoyé promener. Il n'était pas content ! Si j'avais su que ces peintures étaient là, cela aurait animé nos trois jours d'emprisonnement !

– Alors, reprit Galléan qui n'avait pas entendu, j'ai su ce qu'il fallait faire. J'ai arrangé une exposition juste pour moi. J'ai couvert les murs de la cabane avec toutes les peintures et je me suis assis au centre, me concentrant sur chacune, l'une après l'autre comme il avait l'habitude de le faire. La lumière était parfaite, chaque peinture pouvait s'exprimer, et, au bout d'un moment, j'ai commencé à sentir ce souffle dont il me parlait sans cesse et dont je n'avais pas vraiment pris conscience jusqu'à présent. Il était là devant moi et il me parlait avec les mots que nous avions l'habitude d'échanger. Alors j'ai compris que j'étais prêt pour peindre son dernier tableau, celui de sa mort. C'est lui qui a tenu ma main en s'installant dans ma conscience et en me conduisant là où il voulait..

– L'exposition, vous l'avez toujours dans la cabane ? demanda Gabriel curieux.

– Oui, on peut aller la voir. Vous serez mes premiers visiteurs. Je vous emmène, les moutons se garderont tous seuls avec les chiens.

Visiblement le berger avait envie de partager son exposition avec d'autres personnes. C'est du moins ce que pensa Gabriel. Il se leva et voulut entraîner Andrée, mais celle-ci avait l'esprit ailleurs. Elle avait écouté le berger sans rien dire, concentrée sur chacune de ses paroles, levant même la main pour faire taire Gabriel quand il cherchait à interrompre ce long monologue. Les mots faisaient revivre le vieil homme, son père, elle l'imaginait assis à côté d'elle participant au dialogue, ce n'était plus le berger qui parlait mais lui. Il était simplement devenu peintre et il racontait ses tableaux. Elle se secoua soudain faisant tourner sa chevelure d'or, ses yeux bleus s'emparèrent du regard du berger et le firent vaciller.

– Finalement vous avez réussi à le peindre ce tableau d'hiver du lac de Fer ? demanda-t-elle.

– Oui, dans la cabane, assis au centre de l'exposition. J'ai tout dessiné les yeux fermés. C'était inscrit dans ma mémoire, il suffisait de recopier. Je l'ai peint d'une traite, sans réfléchir. J'ai tout donné dans ce tableau, j'y ai mis tout ce que Mélezen m'avait fait comprendre, je sentais ma main portée par ce souffle esprit dont il me parlait, je n'avais qu'à la laisser dessiner ! Et quand ça a été fini, j'ai roulé la toile. Elle me donnait le vertige, j'avais peur de me perdre dedans. Elle n'était pas pour moi. Elle m'avait simplement servi pour acquérir un peu de sa conscience avant que je ne l'oublie.

La visite de l'exposition à la cabane de Fondterre dépassa tout ce que Gabriel avait pu imaginer. Dans cette petite cabane éclairée par une simple fenêtre, le peintre avait réussi à accrocher ses toiles d'une merveilleuse façon. Il y avait beaucoup de bleu dans ces toiles et tout de suite Gabriel pensa au bleu des yeux d'Andrée. Accrochées sur les murs, pendues au-dessus du poêle, alignées le long de la paillasse, partout finalement où se posait la lumière filtrée par la porte ouverte et la petite fenêtre, les peintures le regardaient et c'était le regard

d'Andrée.. C'était presque toujours le même paysage, peint en hiver, au printemps, en été, mais jamais en automne.

Gabriel comprit vite l'agencement des toiles dans le temps et l'évolution vécue par le peintre. Les dernières toiles exprimaient farouchement un sens de la nature, le « souffle que cherchait tant Mélezen » avait dit Galléan. Le paysage, parfois animé par un couple de chamois, un jeu innocent de marmottons au milieu des fleurs ou une simple perdrix des neiges dont la blancheur immaculée, rivalisait avec celle de la neige, le paysage donc servait simplement de support pour représenter ce souffle. Le tableau ne cherchait pas la figuration, ce n'était pas une simple photographie comme le redoutait Gabriel, il allait au-delà de la réalité pour chercher au cœur même de la nature un reflet mystérieux. Il y avait en particulier un paysage de tempête en plein hiver qui lui rappela ce jour où il avait effleuré la mort avec Andrée. Il se revit s'arrêtant juste au bord du précipice, le vent le giflait furieusement, le froid le transperçait, il était perdu et il perdait Andrée avec lui. Quand ils étaient repartis en sens inverse, ils avaient trouvé cette vieille trace et curieusement le tableau semblait aborder cet épisode tragique : on voyait effectivement une vieille trace, on devinait le vent qui soulevait la neige la faisant voler au ras du sol, plus loin dans le brouillard la silhouette d'un mélèze décharné s'esquissait à peine. Dans ce paysage inhumain où toute possibilité de vie semblait avoir été balayée par la tempête, la trace devenait l'élément central, la petite touche d'espoir, l'indication d'une direction pour se sauver d'un anéantissement certain.

Gabriel n'y connaissait pas grand chose dans l'art de la peinture, il se méfiait beaucoup de l'art moderne auquel il ne comprenait rien, sans doute parce qu'il n'avait jamais essayé, trop obsédé par ses études de médecine, mais ces tableaux peints de façon sauvage, en dehors de toute règle,

n'obéissant à aucune école, semblaient sortir directement du creuset où la nature élabore les multiples formes de sa beauté. Il jeta un coup d'œil à Andrée pour voir ce qu'elle en pensait et il fut surpris de voir ses yeux mouillés de larmes. « Peut-être voit-elle la conscience du vieil homme s'exprimer dans ces tableaux, elle doit avoir raison » murmura-t-il. Et se penchant pour examiner de plus près un tableau, il s'aperçut qu'il était signé avec le nom de Mélezen. Il s'empressa de vérifier sur les autres, c'était pareil.

Il interrogea le berger du regard et celui-ci comprit tout de suite.

– Oui, c'est Mélezen qui les a tous signés. Moi, je ne voulais pas, je n'avais pas le droit. C'est lui qui en est l'auteur, c'est lui qui est à l'origine de tout. Sans lui, je n'aurais jamais imaginé venir peindre ici dans la montagne ; sans ses indications, je n'aurais jamais trouvé ce souffle dont il parlait sans cesse. Ces tableaux lui appartiennent autant qu'à moi, moi je n'ai fait que traduire sa pensée, j'ai simplement été son pinceau.

– Mélezen mais pas Marcel, remarqua Gabriel.

– Oui, c'est le nom qu'il s'est donné quand il vient dans la montagne et ce nom m'appartient aussi. Nous sommes deux consciences qui s'expriment sous le même nom. En fait ce nom réunit nos deux signatures ! Le seul signé à mon nom propre, Galléan, est celui du lac de Fer peint en hiver après sa mort, celui dont je vous ai décrit la genèse. Je ne pouvais pas signer Mélezen tout seul !

– Justement c'est celui-ci que je cherche ! s'écria Andrée qui tournait depuis un moment autour de l'exposition. Je ne l'ai pas vu !

Le peintre hésita un moment avant d'avouer simplement et d'un ton qui n'acceptait visiblement aucune réplique :

– Ce tableau n'est pas dans l'exposition. Je ne le montre pas.

Les yeux bleus d'Andrée s'assombrirent, un bleu profond, presque noir, et Galléan sentit dans ces yeux l'expression d'un sentiment d'incompréhension, presque de détresse.

– Je ne suis pas prêt, essaya-t-il de compléter. Je ne l'ai jamais regardé depuis que j'ai roulé la toile, il me fait peur. Il me faut encore un peu de temps, je vous préviendrai quand il sera possible de le voir.

– En tout cas, remarqua doucement Gabriel en s'adressant à Andrée, c'est Mélezen qui a signé les tableaux, mais non pas Marcel. Cela change tout.

Le soleil commençait à descendre sur l'horizon et n'éclairait plus autant la cabane. Une belle journée d'été se terminait doucement. Le berger semblait apprécier de plus en plus cette rencontre impromptue avec les témoins des derniers jours de Mélezen.

– Il faut que je m'occupe de rassembler les moutons pour la nuit, dit-il. Si vous voulez, vous pouvez dormir ici. La paillasse est assez large. Nous ferons une veillée ensemble.

– Non, non ! s'exclama Andrée, c'est impossible. Il y a trop de souvenirs. Rien que la paillasse hante parfois mes cauchemars. Pourtant j'aurais aimé passer plusieurs jours avec cette exposition, j'aurais aimé la voir différemment selon l'heure et le soleil.

– Alors vous allez prendre toute la collection. Vous la ferez connaître, c'est cela que voulait Mélezen. Vous perpétuerez son souvenir, vous diffuserez sa pensée. En vous il revivra.

– Mais ces tableaux ont peut-être de la valeur ! intervint alors Gabriel. Ils vous appartiennent.

– Je vous l'ai déjà dit, c'est lui qui a guidé ma main et c'est lui qui a signé. Maintenant je ne sais pas quoi faire de ces tableaux. Depuis qu'il a disparu, je n'ai plus l'inspiration, j'ai perdu la pincée d'enthousiasme

nécessaire. J'ai monté cette exposition à la cabane de Fondterre pour essayer de comprendre, je voulais voir comment le trait avait pu évoluer depuis le premier tableau, je voulais retrouver les mots qu'il disait devant chacun. Mais tout ceci me dépasse, je n'ai été qu'un instrument, passionné certes, mais un instrument qui ne saurait désormais que copier, il me manquera toujours le souffle qu'il savait me procurer. Quand vous êtes apparu accompagné de cette jeune femme si belle, j'ai cru que ce souffle revenait, que tout allait recommencer. Il y a dans son regard bleu des efflorescences de la conscience de Mélezen. Mais c'est absurde. Vous allez emmener toute l'exposition et vous la remonterez pour vous et pour les autres

Andrée avait rougi. Elle demanda en hésitant, comme craintive de la réaction du berger :

– Nous n'avons pas vu non plus le tableau d'automne du lac de Fer ? Celui que Mélezen vous a fait peindre juste avant l'hiver de sa mort.

– Ah ! Celui-là n'est pas non plus dans l'exposition. Je le garde pour Juliette. C'est une promesse que je lui ai faite.

– Juliette ? La petite fille qui était avec nous deux à l'enterrement et qui posait toujours des questions étranges ?

– Juliette oui. Une nièce de Marcel. Il y a un peu de Mélezen en elle, les gènes y sont sans doute pour quelque chose mais je crois aussi que son oncle s'est beaucoup occupé d'elle. En particulier il l'a emmenée ici à la cabane de Fondterre et ils ont certainement visité le lac de Fer ensemble. C'est pour cela que je lui ai promis le tableau d'automne. J'aime en elle ces éclats de vie qui me rappelle Mélezen et puis elle est charmante avec ses questions métaphysiques et en plus elle est jolie, trop jolie !

Le berger n'en dit pas plus sur ces tableaux du lac de Fer, laissant planer un mystère autour de cette Juliette dont

il semblait espérer la visite. Il paraissait pressé désormais de clore l'entretien.

– Je crois que vous me comprenez. Cette décision qui ne se discute pas. Emportez ces tableaux et disposez-en comme vous l'entendrez. Et surtout ne faites jamais référence à moi. Je reste un berger un peu ignorant qui n'intéresse personne. J'ai un seul souhait, si cela est possible : j'aimerais qu'Andrée revienne de temps en temps, ici, à la cabane. Avec elle à côté de moi, je pourrais peut-être reprendre la peinture.

« Ou alors avec Juliette... » termina-t-il à part.

Gabriel chargea tant bien que mal le rouleau de papier dans son sac à dos et, prenant la main d'Andrée, quitta la cabane. Mais celle-ci revint sur ses pas pour embrasser le berger avec toute la fougue qu'elle pouvait. Puis elle rejoint Gabriel sans dire un mot.

Plus loin sur le chemin qui descendait difficilement autour du précipice qui menait à la vallée, Andrée s'arrêta brusquement et se récria :

– Mais finalement nous ne sommes pas allés au lac ! Nous ne savons toujours pas où il se trouve !

Gabriel s'arrêta à côté d'elle et l'entoura dans ses bras.

– Ce lac fait partie du mystère qui entoure Mélezen, lui dit-il. Je pense que le berger n'avait aucune intention de nous y emmener, même si nous le lui avions explicitement demandé. C'est sans doute pourquoi il nous a caché les tableaux du lac de Fer.

Ce berger lui apparaissait beaucoup plus sophistiqué que la norme standard d'un berger telle qu'il l'imaginait. Il avait un talent exceptionnel, pourtant il refusait de continuer à peindre maintenant que son ami, Mélezen, avait disparu. Il voulait Andrée à côté de lui pour l'aider à trouver l'inspiration, mais sur ce dernier point, Gabriel était plus que suspicieux. Ce vieil homme valait bien le précédent !

Là haut, perché sur une crête qui cachait un petit lac, un chamois les regardait descendre.

Les peintures

Les peintures connurent un énorme succès.

Dès la première exposition de quelques-unes choisies par Andrée parmi les moins signifiantes, la réussite fut immédiate, on en demanda d'autres et les prix s'envolèrent. Pourtant Mélezen était un illustre inconnu. Quand les critiques essayèrent de tracer l'histoire de sa vie, ils ne trouvèrent rien d'extraordinaire, c'était d'un banal affligeant, si affligeant que certains essayèrent d'enjoliver. Comment expliquer sinon que cet homme à deux visages, Marcel dans la vie de tous les jours et Mélezen quand il signait ses peintures, ait réussi à peindre des tableaux qu'on qualifiait volontiers de sublimes ?

On interviewa le jeune couple à l'origine de la découverte de ce trésor. Les conditions de la mort supposée du peintre ou de son suicide au cours d'une terrible tempête dans la montagne furent ainsi détaillées, transformées. On accentua l'aspect tragique, on raconta de long en large les trois jours passés dans la cabane de Fondterre, on supplia Andrée de communiquer des extraits du cahier rouge au grand désespoir de celle-ci qui consentit finalement. Certains curieux entreprirent même de grimper à cette cabane, mais la plupart, sans expérience de la montagne, s'arrêtèrent en route, épuisés ou atteints par le vertige sur le chemin dangereux qui serpentait dans la falaise. Ceux qui arrivèrent à la cabane sur le plateau trouvèrent un berger peu enclin au bavardage. Ils virent aussi un chamois qui, leur dit le berger, était un ami de Mélezen et qui, depuis sa disparition, venait errer autour de la cabane espérant peut-être le retrouver. Ils n'obtinrent

finalement aucune information concrète et revinrent avec les récits d'une montagne silencieuse, pure, éthérée, presque surnaturelle. Cette montagne, pensaient-ils, était à la source de l'inspiration du peintre.

Tout cela contribua à faire de Mélezen une sorte d'être hors du commun. Il acquit l'image confuse d'un homme doté de pouvoirs étranges, capable d'apprivoiser la nature, de la modeler à sa convenance. Comme il n'était pas là pour les contredire, des croyances surgirent comme des feux d'artifice au grand effarement d'Andrée. On imaginait des vérités transcendantes derrière chacun de ses tableaux, on étudiait et commentait tous les textes qu'il avait laissés derrière lui.

Pour Andrée, cette agitation allait contre la vision qu'elle avait de Mélezen, c'était, pensait-elle, juste à l'opposé de ce qu'il rêvait d'être. Mais le comble fut atteint quand le bruit courut que de multiples témoignages sur sa vie et sa pensée avaient été déposés sur le cercueil lors de l'enterrement. On parla alors de rouvrir le caveau pour récupérer ces feuillets.

C'était beaucoup trop pour Andrée qui restait toujours sous l'emprise du traumatisme subi. Elle ne voulait surtout pas officialiser sa filiation avec Mélezen, elle avait abandonné toute prétention à l'héritage et ne cherchait aucunement à récupérer des droits sur les tableaux. Elle n'avait qu'un souhait : remonter un jour à la cabane de Fondterre et trouver enfin le lac de Fer.

Gabriel l'aidait comme il pouvait. Il finissait sa médecine et il avait décidé de prendre comme spécialité la neurologie. « C'est l'influence du vieil homme ! » soufflait Andrée en l'embrassant et c'était un peu vrai. Mélezen l'avait amené au bord de ce mystère que constitue la conscience, il l'avait sensibilisé à ces forces contingentes qui modèlent les multiples formes de la nature et qui sont aussi à l'origine de ce pouvoir donné à l'homme d'observer. « C'est le *pourquoi* de Juliette qui te

tracasse ! » lui disait encore Andrée. « Oui, répondait Gabriel en souriant. Ce *pourquoi* est toujours associé à l'émergence de la conscience. Ce qui m'interpelle, c'est la nécessité de cette émergence. Quel avantage l'espèce humaine a-t-elle acquise en disposant d'une conscience ? Comme Mélezen, je pense que c'est simplement la conséquence indirecte du développement du cerveau qui, lui, constitue avec son intelligence un avantage biologique certain par-rapport aux autres espèces animales. »

Andrée fit tout ce qu'elle put pour empêcher l'ouverture de la tombe. Elle avait peur que ces textes de sources diverses déforment l'image qu'elle s'était faite de son père. Et surtout il lui semblait incorrect que tout cela tombe dans des mains étrangères qui ne comprendraient rien. « Ces choses sont trop intimes, il faut les laisser là où elles sont. » disait-elle. Alors quand elle apprit que le caveau avait été finalement ouvert et qu'on n'avait rien trouvé, aucun papier, aucun texte, elle poussa un soupir de soulagement. Cette réaction surprit Gabriel encore plus que la violation du tombeau lui-même. Comment pouvait-elle ne pas s'inquiéter de savoir ces textes privés dans les mains de voleurs, sans doute des journalistes, dont les interprétations déformeraient à coup sûr l'image de Mélezen ?

– Il y aurait donc des pilliers de tombe ! dit-il quand elle lui apprit la nouvelle. Tous ces textes vont être vendus, éparpillés en de multiples mains. C'est une catastrophe !

– Je ne crois pas aux pilliers de tombe, répondit Andrée. Ou plutôt si, il y a bien un pillier unique et j'ai une petite idée sur son identité.

– Mais qui est-il donc ? s'exclama Gabriel étonné.

– Plus tard, on verra plus tard. Mais si ce que je pense est vrai, cela résout le problème. Rien ne sera diffusé n'importe comment.

Effectivement cela se confirma plus tard, un beau jour d'automne quand Andrée décida de monter une nouvelle fois dans la montagne pour trouver enfin le lac de Fer. Elle partit seule, Gabriel était occupé avec ses examens et de toute façon un pressentiment lui disait qu'elle trouverait plus facilement seule, elle ne savait pas comment, mais elle trouverait. Elle avait choisi l'automne parce que c'était la saison de l'un des deux tableaux du lac de Fer, ce tableau mystérieux que Galléan avait dit appartenir à Juliette.

Quand elle entama la montée difficile et fatigante par le petit chemin qui cherchait sa voie dans la falaise, elle eut une impression de liberté enivrante. Elle laissait derrière elle le quotidien et ses ennuis sans fin, plus elle montait, plus elle devenait légère, plus elle avait envie de s'envoler. « Des ailes me poussent dans le dos, je deviens un ange » murmura-t-elle en riant. Elle comprit alors que ce petit chemin était l'introduction nécessaire au monde de Mélezen, un passage obligé qui lui permettait de s'imprégner de la montagne, qui lui faisait sentir la nature vivre autour de soi, dans soi finalement.

Sur le chemin elle eut la surprise de rattraper la petite Juliette qu'elle faillit ne pas reconnaître tellement elle avait changé. Fatiguée, cette dernière se reposait assise sur un rocher et surveillait les ébats d'une famille de marmottes qui logeait dans le coin. Andrée s'assit à côté d'elle sans rien dire. Les mots sont parfois dérangeants et le silence parle beaucoup mieux. Devant les deux femmes, la nature s'épanouissait. Juliette s'était arrêtée juste à la limite supérieure de la forêt, quand les mélèzes commencent à trouver l'altitude trop haute pour une vie normale. Quelques petits mélèzes parsemaient encore de leurs flammes automnales des tapis de rhododendrons. Le chemin serpentait dans de petites combes herbeuses qui anticipaient les grands alpages qui dominaient en altitude. En cette belle journée, l'air doux, plein de senteurs

diverses, inspirait à une unification de l'esprit avec son animalité. « On se sent délicieusement bien, que peut-on rêver de mieux ! » murmura Andrée. Sans répondre, Juliette se leva, lui prit la main et enfonça son regard dans ces yeux bleus comme si elle cherchait à y trouver son chemin.

Depuis l'enterrement, Andrée évitait les contacts avec la famille de Marcel et n'avait pas eu l'occasion de rencontrer la petite Juliette. Le fait de la trouver là sur son chemin la déstabilisa complètement. Le seul souvenir qu'elle avait d'elle était que c'était une petite fille un peu questionneuse et en plus une questionneuse intelligente. Aussi après les civilités d'usage, elle essaya d'éviter les sujets délicats qui pouvaient provoquer des questions.

– Ce chemin est fatigant, n'est-ce pas ? Mais il procure aussi une impression de liberté.

– Oh oui ! répondit Juliette. J'adore ce chemin, sa variété de paysage, d'abord la forêt sévère de sapins, plus haut les mélèzes qui laissent une lumière dorée pénétrer, enfin l'alpage et les marmottes !

– Gabriel a une théorie sur cette impression de liberté, reprit Andrée qui avait oublié sa décision d'éviter les sujets délicats. Il dit que le bienfait de l'effort physique, en particulier en montagne, est d'annihiler la dualité entre l'esprit et le corps, une dualité que la conscience supporte mal et qui est à l'origine du mal-être. Il est des moments, où l'effort physique entraîne l'esprit à communier avec son corps, la fatigue contre laquelle on se bat devient alors un plaisir qui fait oublier que l'on a une conscience toujours en quête de soi, l'être unifié se déploie sans contrainte, le monde lui appartient.

Juliette sembla hésiter à répondre à cette ouverture sur le plaisir d'être mais elle jugea sans doute que le moment n'était pas venu. Elle prit simplement la main d'Andrée pour l'inciter à la suivre sur le chemin.

En arrivant sur le plateau, Juliette ne prit pas la direction de la cabane de Fondterre mais partit le long d'un petit vallon qui descendait. « Où donc veux-tu aller ? » demanda Andrée sans recevoir de réponse. Toujours silencieuse, Juliette l'entraîna à travers une succession de petits ravins vers un endroit du plateau où Gabriel ne l'avait jamais emmenée. Pourtant Gabriel se targuait de connaître le moindre ravin autour de la cabane. Et tout d'un coup le lac fut là devant les yeux éblouis d'Andrée. Le spectacle était saisissant de beauté. C'était un tout petit lac logé dans un creux entre trois collines. Le déversoir devait être souterrain parce qu'on ne voyait aucune échappatoire, le lac était en prison ! Mais ce qui faisait la particularité de ce lac était le mélèze.

Il n'y avait aucun doute, l'image du lac gelé balayé par la tempête, le mélèze qui le dominait et plus haut le gros rocher où Mélezen avait préparé son linceul lui sauta aux yeux, c'était bien le site du lac de Fer !

– Mais comment l'as-tu trouvé ? » demanda-t-elle abruptement à Juliette. Gabriel et moi l'avons cherché des jours durant ! C'est Galléan qui te l'a indiqué ? Pourtant cela m'étonne, il n'a jamais voulu nous y conduire.

– C'est Mélezen qui me l'a fait découvrir. Il avait l'habitude de venir une fois chaque saison. Je crois qu'il venait retrouver son ami Galléan. Il a fallu que j'insiste longuement pour participer, j'ai été obligée de jouer de tous mes charmes de petite fille et finalement il a accepté. Il aimait bien, je crois, me faire sentir des choses de sa vie. Il m'a raconté une histoire d'avalanche qui a failli l'emporter dans le vallon, c'est le gros mélèze qui lui a sauvé la vie.

– Il faudra que tu me racontes cette histoire, dit Andrée. Mais dis-moi pourquoi es-tu revenue aujourd'hui ?

– A cause de la trace. J'ai compris après sa mort qu'il m'avait emmenée à son lac de Fer pour me laisser une

trace. Je devais retrouver cette trace, alors je suis venue. Et tu vois que je me rappelle bien du chemin. Et maintenant nous sommes assises au pied du rocher où tu dis qu'il avait installé son linceul de neige. Je m'étends à sa place, mais ce n'est pas pareil, il fait chaud, il y a encore plein de fleurs malgré l'automne qui arrive ! Pourtant j'essaye de me mettre dans sa peau : que cherchait-il, qu'espérait-il en venant ici pour finir sa vie ?

– Je sens que tu me caches la vraie raison de ta venue, répondit Andrée en souriant. Il y a autre chose qui t'a poussée monter au lac.

Il y eut un long silence, un silence d'automne quand la nature prépare l'hiver. Pourtant la journée était magnifique, l'air, doux comme de la soie, suscitait une envie formidable de vie. Un chamois curieux sortit la tête de derrière une crête, dessinant ainsi son profil dans le ciel bleu. Cette vision orienta la réponse de Juliette qui cherchait à éluder la question d'Andrée.

– J'ai découvert, dit-elle, j'ai découvert un besoin de sacré qui se confond peut-être avec une faim d'amour. Je n'ai pas encore trouvé le moyen de rassasier cette faim, elle me ronge, j'en rêve la nuit...

– Quelqu'un monte, interrompit alors Andrée, comment est-ce possible ? Personne ne vient ici, surtout en automne !

C'était Gabriel qui semblait tout aussi surpris de trouver une présence.

– Gabriel ! Mais que fais-tu donc ici ? Et tes examens ? Et comment as-tu découvert le chemin pour le lac de Fer ? lui cria Andrée dès qu'il fut à porté de voix.

– Je n'allais pas garder ce lac comme un échec ! rétorqua-t-il. Il fallait que je le trouve et je l'ai trouvé. Par contre je suis vexé que tu aies réussi avant moi !

– J'en avais bien l'intention, je suis montée tout seule rien que pour cela ! Mais finalement c'est Juliette qui m'a

montré le chemin, je l'ai rejointe sur le chemin de la falaise.

– Juliette ? Cette belle jeune fille ! Elle a changé depuis la dernière fois au cimetière. Mais au fait pourquoi est-elle venue ? demanda Gabriel.

– Elle ne veut pas le dire, mais je l'ai deviné. N'est-ce pas Juliette ?

Celle-ci rougit confuse puis finalement se décida à ouvrir son sac à dos pour en sortir un long étui cylindrique en carton et un paquet de feuillets.

– Ce sont les textes, dit-elle, qui avaient été déposés sur le cercueil, dans la tombe. Et voici aussi un tableau de Galléan, son dernier. Il représente la mort de Mélezen telle que celui-ci l'avait imaginée. Il l'a peint après la mort de Mélezen.

– Ainsi c'est toi le pilleur de tombe ! s'exclama Gabriel stupéfait. Et en plus tu as obtenu une peinture de Galléan !

– Oui, répondit-elle. Après tout Mélezen était mon oncle et il m'a souvent emmené au lac de Fer. Quand Galléan a eu fini son tableau d'hiver, il ne voulait pas le regarder, il en avait peur, et il a préféré le rendre à Mélezen. Je l'ai récupéré, je l'ai même affiché dans ma chambre pour le voir chaque matin et chaque soir. Mais plus je le regardais, plus j'étais perdue. Ce tableau n'a aucun sens, c'est sans doute pourquoi Galléan ne voulait pas le garder. Alors j'ai décidé de monter au lac avec le tableau. Ici je comprendrai peut-être.

Andrée n'écoutait plus, elle avait déroulé la toile et la contemplait en silence. Parfois elle levait la tête et regardait le lac, puis le rocher du linceul avant de se replonger dans sa contemplation.

– Oui, c'est bien là, souffla-t-elle finalement. C'est la tempête, le blizzard souffle des tourbillons de neige, la nature est hostile, on grelotte... Ce tableau est merveilleux, merveilleux... C'est le plus sublime de tous.

- Le mélèze... commença Juliette.
- Oui, le mélèze, il est bien là, à peine esquissé dans la blancheur tamisée du brouillard. Il fait le gros dos dans la tempête. Il donne l'impression de constituer un point nodal à partir duquel partent des vibrations qui parcourent le tableau. Je me rappelle comme j'ai été surprise de trouver cet arbre tout seul quand nous sommes arrivés au lac. Il m'a fait croire un moment que la forêt était là, que nous étions sauvés.
- Je ne sens pas ces vibrations que tu dis. Je sens plutôt le froid, le blizzard qui cherche à annihiler la vie...
- Le froid, oui ! Oh ! comme ce tableau me fait revivre le drame ! Nous sommes perdus dans la tempête, nous avons perdu la trace et soudain ce mélèze jaillit comme un fantôme dans le brouillard. C'est un moignon de mélèze, il ne lui reste que cet énorme tronc et des branches basses sur lesquelles la bourrasque s'acharne. Pourtant sa forme massive, ramassée sur elle-même, exprime une force de vie magnifique. Je suis désespérée, j'ai perdu tout espoir de survivre au froid, au vent brutal, et c'est alors qu'il me dit : « Prends exemple sur moi, n'abandonne jamais. Regarde ce que je suis : j'ai résisté aux pires tempêtes, aux avalanches les plus meurtrières, au feu du ciel. Quand le printemps revient, je m'enivre toujours du plaisir de vivre. Rien n'est jamais perdu ! »
- C'est cela le sens des vibrations dont tu parles ?
- Oui, ce sont des vibrations de vie. Quand nous sommes arrivés au lac, nous avons perdu la trace, alors je me suis laissée tomber dans la neige en pleurant, je ne voulais plus penser à rien. Et puis non ! Je me suis relevée parce que le mélèze me l'enjoignait. Ne jamais abandonner, il m'a dit.
- Plus loin, reprit Juliette, on distingue le rocher où mon oncle avait arrangé son linceul. Il se dessine dans une sorte d'éclaircie, une ouverture dans le brouillard. On distingue la trace dans la neige qui monte en lacets.

– Oui, c’est le chemin qui mène vers la dernière jouissance possible : la mort. On l’attend toute sa vie, plus on avance, plus elle vous tараude. Elle exacerbe l’antagonisme entre le corps et la conscience jusqu’au point de rupture. Voilà ce qu’il devait le torturer quand il s’est installé sous son rocher. Comment accepter de voir ton corps vieillir, alors que ta conscience, au contraire, se développe et cherche à être toujours plus ?

– Mais tu dis qu’il faut lutter jusqu’au bout. Alors pourquoi a-t-il abandonné ?

– La mort est sûre de son fait, il savait qu’elle ne pouvait que gagner. Il disait que la seule façon pour la vaincre, c’est de la devancer, c’est de ne pas se laisser faire. La mort devient alors une création, la création ultime de la conscience.

– Mais même s’il faut la devancer, pourquoi venir mourir dans une tempête pareille ? N’est-on pas mieux chez soi ?

– Oui, je me suis posé la question. En contemplant ce tableau, je comprends mieux son choix. Il n’est pas sûr de lui, il cherche la mort, mais il en a peur. Pourtant il sait que s’il reste chez lui, comme tu dis, il se fera voler sa mort, il n’en connaîtra jamais la beauté. Cette terrible tempête faisait partie du décor nécessaire, il imaginait peut-être la partie consciente de son être s’envoler, enveloppée dans un souffle du vent, emportée au sein de la bourrasque.

– Pour moi, insista Juliette, cette mort solitaire est comme un abandon. Ce tableau exprime finalement un désespoir terriblement envoûtant, presque insupportable.

Gabriel se taisait depuis le début de cette discussion, mais l’angoisse de Juliette le touchait profondément. Il sentait en elle un besoin primordial d’être. Visiblement elle n’était pas encore sortie des soubresauts de l’adolescence, il lui manquait un premier amour, celui qui

marque l'entrée dans la vie réelle. Il fallait mettre les choses au clair, Mélezen lui avait montré la voie.

– Les hommes meurent, dit-il, et c'est biologiquement normal, ce sont après tout des mammifères comme les autres. Mais il y a en eux quelque chose de plus : c'est la conscience dont ils sont les agents. Or qu'est-ce que la conscience, ce sentiment que l'être humain a de lui-même, de sa propre existence ainsi que du monde extérieur ? C'est une faculté sui generis, intemporelle, fruit inattendu et formidable de la complexité de nos cerveaux. La conscience n'est pas uniquement un phénomène individuel, elle se construit et se développe dans les relations humaines, c'est-à-dire dans des réseaux de cerveaux eux-mêmes constitués de réseaux de neurones. Cette faculté là ne peut pas mourir, sinon le monde entier retomberait au niveau des choses. Son rôle est de faire exister la nature, de la modeler pour le plaisir de l'homme, elle est à la source de la beauté en soi. Or, pour l'essentiel, la beauté est intemporelle, elle transcende la durée. C'est donc la conscience qui fait naître l'idée d'immortalité. Une planète sans conscience est une chose déjà morte.

– Oui, continua Andrée toujours plongée dans la contemplation du tableau, le peintre a voulu montrer un courant irrésistible qui entraîne l'ensemble des êtres humains. Si vous avez conscience de faire partie de ce mouvement, l'absurdité de votre mort s'efface : vous êtes alors un maillon dans une chaîne illimitée.

Juliette fouillait depuis un moment dans son sac à dos. Elle finit par sortir un bout de papier qu'elle déplia soigneusement. Mais elle ne disait rien, se contentant de lire en silence.

– C'est un feuillet du tombeau ? demanda finalement Andrée inquiète de ce nouveau caprice.

– Oui, mais il a été écrit par Mélezen. Avant de partir pour le lac de Fer, il a dû le donner à un ami et celui-ci le

lui a rendu lors de l'enterrement en le posant sur le cercueil.

Stupéfaite, Andrée tendit la main pour récupérer le papier, mais Juliette s'en défendit.

– Que dit-il alors ?

– C'est une prière. Une dernière prière sans doute qu'il a voulu formuler avant de tout abandonner.

– Comment ça une prière ? s'exclama Gabriel. Ce n'est pas son genre.

– Mais, se défendit Juliette, vous parlez bien d'une énergie, d'une force, d'un courant irrésistible, d'un immense mouvement... Qu'y a-t-il derrière cela ? N'est-ce pas le reflet d'un manque qu'on ne peut satisfaire qu'avec une puissance divine ?

– Eh bien ! insista Andrée, lis donc cette prière puisque tu as l'air de bien la connaître.

Ils étaient assis tous les trois au bord de l'eau. Seules des grenouilles troublaient par moments le silence en plongeant dans l'eau. Juliette se dressa face au lac et commença à réciter d'une voix claire des mots magiques qui s'envolaient dans l'air pur comme autant de gouttes musicales.

*Vous que je ne connais pas,
Vous qui êtes là au plus intime de mon être,
faites que votre puissance créatrice s'exerce partout,
qu'elle soit reconnue de tous.
Développez en moi aujourd'hui mon besoin de plénitude,
ne me mettez pas à l'épreuve en me laissant
m'égarer loin du chemin qui va vers vous,
mais concentrez vos efforts en direction de ce qui, en moi,
vous ressemble.*

Il fallut à Gabriel un peu de temps pour enfin oser rompre le recueillement créé par cette prière de Mélezen.

Cela ne lui convenait absolument pas et il tenait à le faire savoir.

– Ce Mélezen était décidément un être confus. Il affirme refuser toute croyance et voilà qu’il nous sort de dessous son chapeau et au moment où on s’y attend le moins, une pseudo prière adaptée à partir d’un texte récité depuis deux millénaires. Non, cette prière n’a pas de sens dans ma vision des choses. D’ailleurs le terme même de prière me semble absurde. Je déteste le procédé qui consiste à réciter toujours la même chose, c’est inepte : aucune liberté n’est donnée, puisqu’il s’agit de dire un texte standardisé à la virgule près par des théologiens juristes. Une telle répétition fait qu’on oublie de quoi on parle. C’est d’un ridicule achevé.

– Justement, répliqua vivement Juliette, Mélezen adapte sa prière à sa façon d’être. Il ne veut pas rester enfermé dans un carcan théologique comme tu l’exprimes. Il cherche à dépasser la parole, à créer un état d’esprit propice pour faire s’exprimer sa conscience. Ainsi comprise, la prière, aussi vieille que l’humanité, devient un émouvant appel de l’être conscient de soi s’adressant à celui qui l’a fait *être* et dont il dépend. C’est la religion à l’état élémentaire. Dans la vision de Mélezen, Dieu n’est pas une personne, un potentat à qui on s’adresse et qu’il faut flatter, soudoyer, séduire, mais plutôt une conscience universelle qui maintient l’univers. Alors la prière change de nature, elle devient une célébration, une sorte de reconnaissance, une promesse de participation active au *devenir universel*.

La grimace que fit Gabriel comme réponse à son discours sembla convaincre la jeune fille de l’inutilité de continuer ce débat. Mais Andrée comprit qu’elle aimait cette prière de son oncle qu’elle y trouvait un certain réconfort. La façon dont elle l’avait récitée montrait un bouleversement affectif.

– Merci, lui dit-elle. Merci pour avoir dit cette prière ici, devant le lac de Fer et son mélèze.

Le pourquoi et le comment

Le petit groupe devait apparaître bien inoffensif parce qu'un chamois s'approcha délicatement du lac et se mit à boire. De temps en temps, il levait la tête et regardait ces trois humains qui avaient envahi son territoire, sans doute pour s'assurer qu'ils ne présentaient pas de danger. Finalement rassuré, il vint s'installer sous le gros mélèze et se mit à ruminer tranquillement.

– C'est peut-être le chamois de Mélezen, murmura Andrée. Il a l'habitude de venir manger du lichen et le vieux mélèze en est plein. Je me rappelle que nous l'avons dérangé lorsque nous sommes montés vers le rocher dans la tempête. Il s'est enfui sous notre nez avant que nous découvrions le vieil homme dans son linceul de neige. Il me rappelle aussi ces trois jours tragiques quand il venait dans la cabane, tapant à la porte avec ses sabots pour qu'on lui ouvre.

– Parfois, répondit Gabriel, je me demande s'il était vraiment réel, tout comme la petite souris ? Ces trois jours tragiques, pour moi, c'est un cauchemar dont je ne me suis pas encore bien réveillé...

Un geste d'Andrée l'interrompit. Un nouvel arrivant apparaissait dans le ravin qui conduisait au lac. C'était Galléan, le berger et peintre.

– C'est moi qui lui ai proposé une rencontre au lac, souffla alors Juliette. Je lui avais demandé de m'expliquer le tableau d'hiver et il m'a répondu que cela ne pouvait se faire qu'au bord du lac, assis devant le mélèze et surtout qu'il était nécessaire d'avoir aussi l'autre tableau, celui

d'automne. Nous avons convenu de nous rencontrer aujourd'hui.

– Mais c'est une bonne idée, approuva Andrée, et nous avons de la chance de participer, même si nous ne sommes pas invités ! Il ne nous a jamais montré le tableau d'automne non plus, il le gardait pour toi, je ne sais pas pourquoi. Peut-être connaissons-nous mieux alors cet homme étrange qui a servi de pinceau à Mélezen. Mais pourquoi n'es-tu pas montée avec lui ?

– Je l'ai précédé. J'avais besoin d'être seule pour sentir les traces que Mélezen avait pu laisser. Tu sais, la dernière fois que je suis venue, c'était avec lui et c'était juste l'été avant sa mort.

– Eh bien ! Sur le point de la solitude, tu n'as pas bien réussi ! s'exclama Gabriel. Nous sommes déjà trois et bientôt quatre !

Quand Galléan rejoignit le petit groupe, il se jeta littéralement sur le tableau d'hiver qu'Andrée tenait toujours dans ses mains sans même prendre le temps pour les salutations d'usage. Après l'avoir soigneusement roulé, il se redressa, visiblement étonné de trouver le jeune couple avec Juliette, peut-être même un peu ennuyé de cette présence qui n'était pas prévue. Mais il se reprit et salua tout le monde, embrassant même Andrée avant Juliette pour montrer qu'elle avait la préséance.

– Pourquoi cette précipitation pour cacher le tableau que nous étions en train de regarder ? demanda alors Andrée revenue de sa surprise.

– Il y a une préparation à faire avant de regarder ce tableau, tenta-t-il d'expliquer. Je vous l'ai déjà dit, je ne peux pas le regarder en face.

– Pourtant j'aime ce tableau tel qu'il est, protesta Andrée. Il y a tant de choses dites dedans qu'on pourrait rester de longues heures à le contempler. C'est un tableau magnifique et poignant.

– Oui, mais il faut le compléter avec celui que j’ai apporté avec moi. L’un a été peint à l’automne, ici même. Il est le fruit de longues discussions avec Mélezen et il prépare en quelque sorte la fin tragique que l’on sait. L’autre représente le même paysage dans la tempête en hiver, c’est celui que j’ai peint de mémoire après sa mort. On ne peut pas regarder l’un sans l’autre. Venez, on va aller s’asseoir sur le promontoire qui domine le lac.

Il les dirigea vers l’endroit où, disait-il, le tableau d’automne avait été peint. C’était un peu au-dessus du lac, à la distance nécessaire pour bien cadrer le paysage et surtout le mélèze. Plus loin, surplombant le lac, on voyait le gros rocher où Mélezen avait imaginé son linceul. En passant sous le mélèze, il ramassa des branches mortes.

– Vous voulez faire du feu ? demanda Gabriel. Il ne fait pas froid.

– Non, c’est pour installer les deux tableaux. On va bricoler deux chevalets. Il faut les arranger en fonction du paysage qu’on verra en arrière plan et de la luminosité. Chaque tableau exprime quelque chose de différent, on ne peut donc pas les regarder de la même manière. Il faut tenir compte de cela.

Lorsque les deux tableaux furent installés après une longue préparation réalisée par le peintre-berger, une contemplation silencieuse commença. Ce fut Juliette qui, la première, rompit le silence.

– J’aime bien le mélèze sur le tableau d’automne.

– Oui, répondit Galléan qui s’était rapproché d’elle. Moi je ne venais jamais à l’automne, je n’aime pas cette saison. Les moutons sont redescendus depuis longtemps, la nature s’éteint doucement pour préparer l’hiver. Mais Mélezen m’a entraîné. « Viens, il m’a dit, on monte à la cabane de Fondterre pour quelques jours. Le temps est beau, on va peindre. Prends le matériel. » Et nous sommes montés. Pour moi, ce fut une découverte, je connaissais mal l’automne dans la montagne. J’ai été frappé par le

changement entre l'été si vivant, si plein de vie et l'automne tout apaisé. Le tableau fait ressortir cette impression d'immobilité minérale, il n'y a plus un bruit, pas de papillons, pas de grillons, même les oiseaux qui restent à demeure ne chantent plus. Pourtant c'est encore une belle journée, presque une journée d'été. D'ailleurs le soleil ne semble pas comprendre qu'on lui refuse la joie avec laquelle on le reçoit d'habitude. Tout semble mort, figé comme pour une éternité. Dans cette ambiance de fin de vie, il y a une sensation d'absence ou plutôt d'abandon, comme s'il était vain de lutter contre un mouvement irrésistible qui dépasse l'entendement. Pour Mélezen, c'était son dernier automne.

– C'est le mélèze qui est extraordinaire, répéta Juliette. On dirait qu'il est en feu !

– Oui, le mélèze... Il faut voir les mélèzes à l'automne quand ils enflamment leurs aiguilles et prennent des couleurs éblouissantes. Ils éclairent alors de leur or la montagne assoupie avant de s'endormir tout nus pour l'hiver. Ici, au bord du petit lac, ce mélèze isolé illumine le paysage provoquant des reflets dorés sur la surface du lac. Par sa flamboyance dans une nature qui s'éteint doucement, il accentue l'impression de fin de vie. Ce mélèze constitue effectivement l'élément central du tableau. C'est comme cela que le voyait Mélezen.

Après un long silence, Galléan recommença à parler. Il n'était plus le berger un peu fruste que connaissait Gabriel, une sensibilité exquisément fine s'exprimait dans la tonalité de sa voix.

– Je me rappelle, dit-il, de cette séance de peinture. Nous étions là tous les deux. Il a parlé et moi j'ai peint ce qu'il disait. J'ai vu des choses que je ne voyais pas, j'ai connu des sensations inimaginables, j'ai entrevu cet écrin constitué par le minuscule lac enchâssé dans sa montagne, j'ai admiré le mélèze flamboyant d'or pâle, tout cela créait

une beauté irréaliste que je peignais sans savoir où allait mon pinceau.

– Mais, intervint encore Juliette la questionneuse, comment se définit la beauté ? Qu'est-ce qui fait que, devant un tableau comme celui-ci, nous éprouvons un sentiment étrange, indéfinissable ? Un sentiment que nous ne pouvons décrire que par ce seul mot : beauté.

– Comme disait le vieil homme... commença Gabriel.

– Gabriel ! Quand te décideras-tu à l'appeler par son nom ? interrompit Andrée

– Oui, mais je n'y arrive pas. D'autant qu'il a deux noms ! Sa présence est restée gravée dans ma mémoire comme le « vieil homme ». C'est sans doute parce qu'il a toujours refusé de se nommer durant ces jours de tempête et que je respecte inconsciemment cette volonté.

– Mais que disait-il donc ? reprit Juliette qui ne voulait pas perdre le fil de la discussion qu'elle avait engagée.

– Il disait, répondit Gabriel, que l'on ne doit pas poser une telle question parce qu'elle n'a pas de réponse. La beauté n'existe que par l'observation qu'on en fait. En voulant essayer de répondre à cette question, l'homme cherche à devenir dieu. Le concept même de beauté en soi provoque chez lui une envolée mystique, il imagine accéder à un ordre transcendant et dans cette folle ambition, il finit par se brûler les ailes. En fait, il faut simplement se contenter d'observer. C'est par l'observation que la conscience se développe et non pas en cherchant des réponses. Poser une telle question dégenère nécessairement en croyances et rites absurdes. Il faut apprendre à avoir une vue naturelle du monde.

– Mais, répliqua Juliette insatisfaite, ce besoin d'un divin transcendant n'a-t-il pas été gravé dans nos gènes dès l'émergence de la conscience ? Dans ce cas, l'un impliquerait nécessairement l'autre. Je me demande même si la conscience d'être n'est pas en soi une expression du divin ?

Elle était adorable avec ses questions cette petite fille et Gabriel, oubliant le sujet et la discussion, fut tout d'un coup pris par une envie folle de la serrer dans ses bras, de l'embrasser. Profitant du silence, Galléan répondit à sa place.

– Oui, tu as raison Juliette. Il y a du divin dans la création d'une peinture. J'ai besoin de ces bouffées de transcendance, c'est dans ces bouffées que je trouve la liberté nécessaire pour exprimer l'indéfinissable. Mélezen disait que ces bouffées se retrouvent sous forme de traces quand on consomme l'œuvre. Il savait faire ressortir ces traces dans une œuvre d'art aussi bien que dans le spectacle de la nature. Ce sont ces *traces* qui lui faisaient penser que l'Univers ne peut pas être vide, livré au hasard, sans but.

Mais cette réponse ne satisfaisait pas Juliette. Cela restait trop confus, irréel. Comment construire quelque chose, même si ce n'est qu'un art de vivre, sur des traces de bouffées de transcendance !

– Parfois, dit-elle, je me demande si la religion n'est pas un mal nécessaire. Pourquoi rejeter la religion alors qu'elle nous permet de voir la beauté ? Pourquoi chercher à s'en débarrasser alors qu'elle constitue un cadre essentiel pour canaliser ce besoin de divin ?

Déconcerté par cette intervention, Gabriel fit une longue pause avant de reprendre. Le sujet le passionnait depuis la rencontre mouvementée avec Mélezen. Jusqu'à ces trois jours tragiques passés à la cabane de Fondterre, il n'avait pas vraiment prêté attention à ces questions métaphysiques, il se contentait de vivre au jour le jour en fonction des plaisirs et des ennuis qui survenaient, il se laissait simplement guider par le fil du hasard. Le drame de la cabane de Fondterre et les quelques mots du cahier rouge suffirent à secouer cette belle indifférence, il prit soudain conscience du monde qui l'entourait et ce fut comme s'il se réveillait après un long sommeil. La

rencontre avec Juliette contribua à ce réveil. Qu'une si jolie fille puisse poser des questions existentielles, plutôt que de s'occuper à exalter sa féminité et profiter de ce trop court et merveilleux passage de vie que représente l'adolescence, le provoqua au plus profond de lui-même. Ainsi l'obsession du *pourquoi* revint le tracasser pendant de longues journées de réflexion solitaire. Andrée avait senti ce mouvement de retrait, il n'avait plus cet enthousiasme amoureux qui le rendait si adorable et la faisait pleurer d'amour. Ils partaient encore tous les deux dans de longues promenades en montagne, espérant ainsi renouer leur dialogue dans l'observation de la nature, mais les mots qu'il fallait ne venaient pas et l'échange se limitait aux banalités habituelles. Dans une entente tacite, la venue possible d'un enfant avait été repoussée, ce n'était pas le moment, ils n'étaient pas prêts.

Et maintenant la question de Juliette sur l'origine de la sensation de beauté le poussait dans ses retranchements, il lui fallait enfin prendre position. Et d'abord éliminer tout vestige de religion. C'est avec l'assurance de quelque'un sûr de lui qu'il finit par répondre :

– Les religions constituent un ferment de haine qui dresse les hommes les uns contre les autres. Les religions poussent au communautarisme et, par là, au repliement sur soi. Les religions annihilent le libre arbitre, elles sont autocratiques ou plutôt théocratiques puisque les règles arbitraires qu'elles imposent à la société sont supposées dictées par un dieu. Pire, inventées par les hommes, elles ont, dès leurs origines, étouffé les femmes en les asservissant aux besoins de l'homme. D'une certaine manière, les religions ont toujours cherché à punir les femmes du désir que les hommes en ont !

– Mais pourquoi alors avoir inventé la religion ? demanda Juliette.

– Son seul avantage a été de calmer l'inquiétude naturelle de l'homme. La religion satisfait au « pourquoi »

de la conscience émergente, mais elle le satisfait en nécessitant une croyance et donc un asservissement. Il faut vraiment que le besoin de réponse à ce « pourquoi » soit violent et que le mal-être qu'il génère soit insupportable pour accepter de perdre ainsi sa liberté de penser et se soumettre au pouvoir injustifié d'un texte dit sacré et à l'arbitraire d'une administration religieuse.

– Pourtant on dit qu'il n'y aurait pas de morale sans la religion ? insista Juliette.

– C'est une vue simpliste ! La société humaine, de par sa nature, implique des règles de bonne conduite qui sont nécessaires pour assurer sa cohésion et son devenir. Ces règles se sont développées au fur et à mesure de l'évolution de la société comme un besoin nécessaire à sa survie. Ainsi la morale s'est constituée toute seule comme un fruit de l'évolution. La religion a simplement contribué à faciliter ce processus dans le temps : à un certain stade dans l'histoire, elle a été le moyen pour imposer ces règles. D'ailleurs on voit encore aujourd'hui certaines religions qui continuent à gérer la société jusque dans le moindre détail, même le plus intime. Mais aujourd'hui tout cela doit être secoué comme un vieux manteau usé, rongé par des croyances absurdes. Ce fatras fait partie de l'histoire, rien n'est statique, il faut savoir accompagner l'évolution, changer pour préparer l'homme de demain.

– On peut peut-être voir les choses comme cela, dit Juliette pensive. Pourtant comment expliquer cette force qui a poussé les sociétés à dépenser tellement d'effort et d'ingéniosité pour réaliser des merveilles de beauté comme les grandes cathédrales ? Comment expliquer ce besoin de transcendance, d'amour on pourrait dire, qui travaille l'homme dès l'émergence de sa conscience. En tout cas c'est ce que je vis et je ne peux pas croire que ce besoin de sacré, un besoin qui peut jaillir spontanément, comme par exemple devant ce mélèze torturé sur les toiles de Galléan, ne soit pas lié à quelque chose qui nous

dépasse. Non, la religion n'a pas été qu'un ferment de haine entre les hommes, elle a suscité des œuvres d'art, elle a contribué à l'apprentissage de la beauté, finalement elle a aussi été un puissant ferment d'amour. Peut-on ainsi lui signifier sa fin sans introduire quelque chose pour la remplacer ?

– Tu as raison, les cathédrales sont l'expression d'une nécessité. A une certaine époque elles rassasiaient alors une faim de dieu, ce besoin de sacré dont tu parles. Mais aujourd'hui les cathédrales ne sont plus que des vestiges historiques, elles sont devenues des musées dont on apprécie la beauté, mais cette beauté qui n'a pas plus de sens que le Parthénon une nuit d'été par pleine lune. Il y a, j'en conviens, une force qui pousse la vie en avant, elle constitue même le moteur du processus de l'évolution ; l'amour, que ce soit une transcendance ou simplement le besoin animal du sexe, fait partie de cette force, tout comme, sans doute, l'émergence de la conscience. Mais cette force est contingente. Elle ne pousse pas la vie dans une direction déterminée, elle a simplement besoin d'aller sans savoir où cela mènera.

– Tu es rude avec cette jeune fille, intervint alors Galléan jusqu'alors silencieux dans cet échange. Elle cherche simplement à donner un sens à la vie. Elle est à cet âge merveilleux où le possible occupe tout l'espace et où on a l'impression qu'il suffit de tendre le bras pour s'en saisir sans s'apercevoir que derrière ce geste des portes se ferment et que, petit à petit, le possible se rétrécit. C'est l'immensité de ce possible qui suscite l'enthousiasme ; plus il se rétrécit, plus le monde devient une prison même si c'est une prison sans barreaux. Le possible nourrit l'enthousiasme et l'enthousiasme permet la vie. Mélezen disait souvent que l'enthousiasme innocent de l'enfant est la plus belle chose qui soit. Conserver une capacité d'enthousiasme tout au long de sa vie fournit le remède

nécessaire contre le rétrécissement qui réduit progressivement l'être.

Gabriel se leva pour mieux regarder le berger. La discussion commençait à l'énervé. Il savait bien qu'il n'y avait pas de solution et il n'aimait pas se sentir poussé jusque dans ses retranchements. D'abord ce berger n'avait bien évidemment aucune connaissance scientifique, de quel droit pouvait-il parler comme cela ? Il reprit plus violemment :

– L'enthousiasme ne donnera jamais une explication au *pourquoi*, tout simplement parce que Dieu n'existe pas. Mes études scientifiques et surtout le séjour à la cabane de Fondterre avec Mélezen m'ont ouvert les yeux et fait voir la réalité des choses. J'ai compris qu'il faut vivre au jour le jour sans se poser de question. Mon amour pour Andrée a pu faire illusion un temps, mais même là et malgré sa force, j'ai perdu la transcendance qu'il pouvait générer. Enfin purifié de ces rêves, débarrassé de l'illusion d'un être au-delà de la nature, je ne vois plus qu'une force immanente, c'est à dire inscrite dans l'ordre naturel des choses, une force qui semble être le moteur de l'évolution, mais qui malheureusement n'explique rien !

– Ne nous énervons pas, répondit Galléan, la terre est solide sous nos pieds, rien ne nous menace. Regarde ce mélèze isolé et torturé, il exprime cette continuité, cette stabilité de la vie. Bien sûr le *pourquoi* ne peut avoir de réponse et par conséquent il ne peut susciter que des croyances. Mélezen disait que notre rôle à nous, hommes intelligents, est de mettre tous nos efforts sur le *comment* et de contribuer ainsi à la connaissance de notre monde. Le *comment* nous introduit aux mécanismes étranges qui gouvernent la vie, il permet d'identifier les constantes universelles qui forment la base de la mécanique de l'univers. Que cet univers soit hautement improbable puisqu'un infime écart dans les valeurs initiales de ces constantes le rendrait impropre à la vie est un fait. Mais se

demander « Pourquoi ces constantes universelles et pas d'autres ? Pourquoi ces lois de la physique et pas d'autres ? » n'est simplement pas pertinent. En travaillant scientifiquement le *comment*, nous faisons exister le monde, nous créons son histoire ; en élaborant de vaines croyances sur le *pourquoi*, nous le noyons dans un brouillard de confusion, nous le perdons. Le monde n'existe que par notre observation, par la conscience que nous en avons. Finalement c'est l'homme qui crée le monde en le pensant. Ce monde, dont nous connaissons maintenant l'histoire depuis un point de départ situé à des milliards d'années, a besoin de nous, de notre conscience, pour être. Sans nous, il n'est rien... ou tout peut-être, mais c'est pareil.

Un long silence suivit cette intervention de l'ancien berger. La nature semblait immobilisée, figée, comme en attente de quelque chose. Pas un papillon, pas un criquet ne venait déranger cette belle journée d'automne. Même les marmottes étaient déjà profondément endormies au fond de leurs logis souterrains, serrées les unes contre les autres dans la salle faisant office de chambre.

– Galléan, je connaissais vos talents de peintre, finit par dire Gabriel, aujourd'hui je découvre un penseur, un métaphysicien ! Je ne savais pas que le métier de berger permettait une telle multiplicité de talents.

– C'est vrai, je n'ai pas toujours été berger, répondit doucement Galléan. J'ai eu une autre vie, mais cela est hors sujet. Ce qui compte aujourd'hui, c'est d'approfondir la pensée de Mélezen telle qu'il l'a exprimée dans mes tableaux, dans les quelques écrits qu'il a pu laisser et aussi dans les discussions qu'il m'a offertes quand nous nous asseyions à ce même endroit et regardions comme aujourd'hui les reflets que nous renvoyait le lac de Fer. Je me rappelle qu'il disait souvent que le secret pour bien vivre, outre l'enthousiasme, était de garder, développer, éduquer un don qui nous est donné au moment où notre

conscience émerge de la gangue animale : la capacité de l'émerveillement. Si nous savons préserver cette capacité comme un trésor caché au fond de nous-même, alors nous pouvons connaître ces instants de pur plaisir, de jouissance absolue que peut offrir une chose toute simple comme ce petit lac encapuchonné de montagnes avec son mélèze en feu ou bien quelques vers miraculeusement agencés au sein d'un poème ou encore une peinture comme celle qu'Andrée tient dans ses mains en ce moment ou certainement ton joli visage, Juliette, quand il ne fait pas trop la grimace !

Juliette secoua la tête dans ce geste adorable qui, chez une jeune fille adolescente, rappelle la fleur en train de s'épanouir. En effet elle n'était pas satisfaite, cela se voyait sur son visage plissé et ses yeux concentrés. Le *comment* lui donnait le vertige par son immensité et sa tendance à toujours remettre en question puisque basé sur des théories qui, par principe, ne sont jamais définitives. Elle ne pouvait pas abandonner comme cela son *pourquoi*. C'était trop facile de simplement dire qu'il ne fallait pas se poser la question, alors que cette question lui semblait constituer le nœud de la vie. Du moins c'est ce qu'elle pensait.

Le geste de Juliette incita Galléan à continuer dans sa théorie sur la position du *pourquoi* par-rapport au *comment*. Il reprit en souriant :

– Tu fais la grimace à ce que je dis, je le vois bien, mais heureusement c'est une grimace qui embellit encore plus ton visage. Moi aussi j'ai mis longtemps à m'habituer à cette façon de voir lors de nos longues discussions avec Mélezen. Je suis d'accord avec ta grimace qui exprime finalement l'absurdité de ne pas avoir de réponse à ce *pourquoi*. Quand l'homme voyait la terre comme le centre du monde, quand des continents entiers restaient à explorer, quand la connaissance scientifique se réduisait à peu de chose, alors il suffisait de quelques croyances pour

satisfaire l'inquiétude existentielle de la conscience. L'invention des dieux a alors fourni une réponse adaptée au niveau intellectuel encore limité par le savoir disponible à ce moment de l'histoire. Les croyances dans un pouvoir divin, surnaturel, ont comblé un vide de connaissance et ont permis à la conscience de survivre au vertige qui la poussait vers le néant. Aujourd'hui c'est tout différent : le *comment* domine et, de la hauteur de son savoir accumulé, il ridiculise le *pourquoi*. Les dieux, artificiellement créés par l'insuffisance du *comment*, s'évanouissent, submergés par la connaissance. L'homme est devenu dominateur au point de croire possible de maîtriser son destin. Il rêve d'une théorie, d'une formule qui expliquerait tout.

– C'est ce que dit Gabriel ! interrompit Juliette. Mais comment peut-on accepter d'être réduit à une formule ?

Gabriel profita de ce qu'il était nommé pour reprendre la parole.

– Oui, dit-il, tu as raison. Je ne suis pas d'accord avec l'approche de Galléan et je pense que, au contraire, le *pourquoi* a pris une dimension sans commune mesure avec ce qu'il était simplement parce qu'il a changé. Ce n'est pas le *comment* qui ridiculise le *pourquoi* du haut de son savoir, c'est simplement que le *pourquoi* a évolué avec la connaissance acquise par l'homme. C'est cette évolution qui fait que les dieux ne suffisent plus comme réponse, les cathédrales, que tu cites comme un exemple de ferveur sacrée, ont perdu leur signification symbolique, des croyances millénaires sont désormais considérées comme risibles quand ce n'est pas plus. A l'époque des dieux, l'homme pouvait croire la planète éternelle et la vie comme un fleuve sans fin constitué par des âmes immortelles. Aujourd'hui nous nous trouvons face à la finitude des choses. Notre planète, envahie par l'homme, s'est rapetissée ; on la compare désormais à un jardin qu'il faut entretenir si on veut la maintenir habitable pour nos

enfants. L'univers au delà de la planète apparaît immense mais semble irrémédiablement inaccessible. De plus nous savons désormais que cet univers a un début et nécessairement une fin ; heureusement que son histoire se déroule dans un temps qui n'est pas le nôtre ! Nous avons ainsi découvert que l'éternité absolue n'existe pas et ce simple fait représente une révolution dans notre pensée. C'est ce renversement des perspectives qui a tendance à hypertrophier le *pourquoi* dans notre conscience.

– Mais c'est encore plus insupportable ! s'écria Juliette. Si les dieux ne suffisent plus pour fournir une réponse, si la terre prend l'aspect d'une prison de laquelle il est illusoire d'espérer sortir un jour, si le rêve d'éternité s'envole en fumée, alors quelles sont les motivations qui peuvent encore nous aider à vivre ? Il ne nous reste plus qu'à fermer les yeux et profiter des jouissances instantanées que notre chemin peut rencontrer. Mais cette attitude égoïste va nous noyer dans une mer d'ennui !

– Insupportable si on reste sur le mode de pensée archaïque imposé par les religions, répondit encore Gabriel. Plutôt que de chercher une réponse impossible, comme disait Mélezen, il faut s'attacher à cultiver la conscience que nous avons du monde en général et de nous en particulier...

Il s'arrêta pris d'un fou rire. Un regard vengeur de Juliette finit par le calmer et il reprit plus sérieusement

– Nous jouons ici, au bord de ce petit lac de Fer, une petite scène animée par la confusion d'être que tu exprimes mais inspirée aussi, à mon avis, par la beauté mystérieuse que la nature offre à nos yeux, ce mélèze si magnifique dans son habit d'or, ce chamois qui nous surveille caché derrière le rocher. Mélezen, quand il a fait peindre ces deux tableaux par Galléan, avait-il pressenti la discussion qu'ils provoqueraient ? Peut-être nous prenons-nous un peu trop au sérieux ! C'est cela qui a déclenché

mon hilarité, un comportement visiblement mal venu aux yeux de Juliette !

– C’est bien ce que je pensais ! s’exclama-t-elle. Vous vous amusez de moi en vous relançant la balle entre le *pourquoi* et le *comment*. Mais finalement vous n’êtes pas plus avancés que moi !

– Dans cette scène introduite par Gabriel, répondit calmement Galléan, chacun joue le rôle qui lui semble pertinent et ce faisant entrouvre sa conscience, découvre ses pensées. Mélezen m’avait dit une fois qu’il voyait une conscience universelle se développer, une conscience non-biologique, virtuelle, une super conscience qui émergerait des échanges, des discussions, des rencontres que permettent aujourd’hui les technologies de communication. Nous ne savons pas où tout cela peut nous mener, je pense même que poser la question est hors sujet tout comme ces rêves fallacieux d’éternité. Notre ambition doit simplement se concentrer sur la contribution que nous pouvons apporter au devenir de l’homme dans le cadre de ce que Mélezen appelle l’Evolution, une évolution qui n’est plus seulement limitée à l’évolution biologique, animale, mais une évolution qui prend en compte la conscience. Notre rôle est d’observer, de rester éveillé. Il faut être attentif, curieux de tout. C’est comme cela que nous pouvons participer à cette conscience universelle qui émerge tout juste du fatras de croyances accumulées au cours des temps. Le savoir accumulé de l’homme, qui tenait dans une main il y a quelques millénaires, est désormais si vaste que seule une communauté, assistée par de puissants ordinateurs, peut le maîtriser. Et ce savoir continue de croître à une vitesse exponentielle. Ce que sera l’homme de demain, personne ne peut l’imaginer. Un surhomme ou une illusion ?

Juliette le regardait avec suspicion et la même grimace inquiète barrait son visage. Visiblement elle avait peine à comprendre son argumentation. Son futur lui apparaissait

toujours confus. Il n'y avait pas d'amour dans sa vie, seulement des rêves inachevés et elle regardait Andrée et Gabriel avec envie. Ceux-là formaient un couple unique qui respirait une harmonie extraordinaire. Peut-être était-ce là la solution à sa question : simplement trouver l'amour miraculeux qui la fera partir dans les étoiles dans un élan fou de mysticisme.

Andrée dut le sentir parce qu'elle se leva et vint s'asseoir à côté d'elle. Elle la prit doucement dans ses bras et lui donna un léger baiser sur les lèvres. Silencieuse depuis le début de la discussion, elle hésitait à prendre une position claire sur le sujet. Elle se rappelait le désarroi qu'elle avait vécu avant de rencontrer Gabriel. Comme la jolie Juliette, elle s'était longuement demandé si la vie valait le coup, à quoi cela pouvait servir de la tenter si elle ne réussissait pas à dominer cette confusion d'être qui la minait alors. La rencontre avec Gabriel avait tout changé. Maintenant ils étaient deux à affronter le vertige de la question ultime, deux à refuser de se laisser emporter par les croyances, deux à lutter pour mieux comprendre ce qui faisait la vie. La connivence qu'ils avaient su créer leur avait insufflé une force nouvelle, une volonté de vivre, de créer, à laquelle elle s'était abandonnée sans réserve. L'amour de Gabriel satisfaisait délicieusement son corps, il nourrissait profondément son esprit, son harmonie était parfaite. Souvent Andrée pensait qu'ils avaient réussi dans cet amour la fusion ultime dont parlait Mélezen. Une seule chose comptait désormais, c'était ce bébé qui les projetterait dans l'avenir, elle anticipait déjà sa présence vivante dans son ventre.

Mais que pouvait-elle dire à cette adorable petite fille qui tremblait dans ses bras ? Pouvait-elle trouver la parole juste, celle qui reconforte et assure l'avenir, celle qui communique l'enthousiasme et l'émerveillement.

Elle regarda son Gabriel pour chercher un secours. Elle l'aimait plus que tout, cet amour emplissait sa vie et ne

laissait aucune place au *pourquoi* de Juliette. L'épisode de la cabane de Fondterre qui lui avait fait découvrir un père improbable avait conforté cet amour. Elle ne pouvait pas imaginer de continuer à vivre sans Gabriel, il était son compagnon, il avait su animer, nourrir, enluminer le lien qui les unissait. La fêlure qu'elle avait senti se creuser entre eux deux après le drame ne l'inquiétait pas, c'était seulement la conception du bébé qui prenait du retard. Elle en était sûre, Gabriel était toujours à elle, bientôt la blessure serait refermée et ils pourraient oublier le passé pour se tourner de nouveau vers le futur.

Alors pourquoi cette inquiétude qui la saisissait soudain ? Était-ce à cause de cette journée automnale ? C'est vrai, l'amour semblait avoir fui la nature, il n'y avait même pas un chant d'oiseau ou deux papillons voletant l'un après l'autre. L'air était immobile, comme figé dans le silence, on n'entendait même pas ce bruit cristallin faisait la source au printemps, sans doute tarie après le long été.

– Est-ce la fin du monde ? murmura Juliette également touchée. A quoi sert-il d'avoir une conscience si l'amour vous déserte ? Je voudrais aimer, je sens des trésors dans mon cœur, j'ai besoin de sacré, je voudrais croire pour pouvoir me donner toute entière à cette croyance.

Elle se détacha d'Andrée et s'en alla toute seule vers le lac. A son approche, des grenouilles s'animèrent et sautèrent dans l'eau. Gabriel se leva et la suivit. Galléan, resté avec Andrée, sentit la pointe de jalousie traverser le cœur de la jeune femme. Là bas, au bord du lac Gabriel avait pris la jeune fille par l'épaule et l'emmenait sous le mélèze toujours flamboyant dans ses couleurs d'automne.

– Elle est un peu trop mystique, dit Galléan à voix basse. Ce n'est pas grave. Elle a besoin d'amour.

– Je suis jalouse, mais je ne sais pas si c'est de cette petite fille ou de mon Gabriel souffla Andrée devenue toute pâle. Je voudrais la bercer dans mes bras et lui dire

des choses qui rassurent. En même temps j'ai besoin de Gabriel, mon corps a besoin de lui, mon âme aspire à lui.

– L'amour se berce de croyances. Mélezen, qui a sans doute connu plusieurs femmes outre ta mère, disait que l'amour, au sens d'une communion, d'une fusion entre deux êtres, est une illusion merveilleuse. C'est comme la beauté de ce lac en cette journée d'automne, une beauté qui suscite un élan de bonheur, mais une beauté illusoire, une beauté qui n'existe qu'en cet instant. Demain, dans une heure, rien n'existera plus.

– Avec Gabriel...

– L'amour, continua le vieux berger sans la laisser parler, constitue une force de création extraordinaire si on sait l'utiliser, si on ne se laisse pas bêtement emporter par la pulsion sexuelle de l'animal qui vit en nous. L'amour peut alors générer des sentiments de beauté indicible comme ceux que, je le pressens, tu as pu connaître avec Gabriel. Sorti de son contexte charnel, délivré de son animalité, l'amour pousse l'esprit vers un épanouissement où le sacré prend un sens, c'est tout comme l'alpiniste quand il gravit sa montagne pour en aborder enfin le sommet. Mais le sommet est unique, une fois atteint, il faut redescendre.

– Avec Gabriel, nous gravissions les montagnes, je me rappelle de chacun des sommets où il m'a embrassée...

– Mais en vérité, interrompit Galléan qui ne l'écoutait pas, la vraie source de l'amour se trouve dans la faim sexuelle. Le sexe n'est-il pas à l'origine de la vie ?

– Avec Gabriel, nous avons faim l'un de l'autre, sans cesse, de plus en plus. Un geste, une parole, un sourire, cela suffit pour susciter un éclat de désir qui traverse mon corps et l'ouvre comme une offrande.

– Le moteur de l'amour, répéta Galléan, est le sexe, une force sauvage, irrésistible qui entraîne les corps dans des instants de jouissance extrême. Curieusement, la conscience reste en dehors du processus, simple

observatrice des corps qui se déchaînent dans une folle furie devenue incontrôlable.

– Avec Gabriel, c’est un jeu sans fin. Nous aimons particulièrement faire cela dans des coins perdus dans la montagne, par exemple au bord d’un lac comme celui-ci. C’est le printemps, la prairie en fleurs bruisse de mille chants, l’amour jaillit de partout. Embrassés, fusionnés l’un contre l’autre, surveillés par des marmottes étonnées, je m’imagine au paradis. La caresse de sa main fait vibrer mon corps, il me pénètre au plus profond de mon ventre, plus rien n’existe que cette jouissance qui m’emporte dans les étoiles.

– Tout l’art de l’amour, continua Galléan qui n’écoutait toujours pas, consiste à contrôler cette force sexuelle, à la modeler dans son action, à sublimer la jouissance qu’elle procure. C’est alors le jeu de deux intelligences qui s’apprécient et dépassent l’égoïsme brut du désir sexuel. Mais l’accord spirituel le permettant est très rare, tellement rare qu’il en est que plus précieux. Quand cela arrive, il se crée alors une partition propre au couple, une partition dont la musique reflète un bonheur, une plénitude presque mystique.

– Avec Gabriel, l’entente est merveilleuse, la partition est toujours prête, la musique un plaisir sans cesse renouvelé...

– Mais ce n’est pas simple, interrompt encore Galléan qui ne voulait décidément pas la laisser parler, cela conduit souvent au désespoir. L’amour est comme un être vivant : il a ses caprices, il acquiert des habitudes et perd ainsi la délicatesse de la nouveauté, il peut s’ennuyer et même se révolter. Ce n’est pas toujours facile, surtout quand de jolies filles se trouvent sur le chemin, attentives au moindre frémissement. Le sexe a plus d’un tour dans son sac et il ne se laisse pas facilement maîtriser, encore moins vieillir. Enfermé, il ne peut vivre, il lui faut du risque, il doit sans cesse se remettre en question.

– Avec Gabriel, notre amour est ouvert sur le monde, il s’offre à tous dans sa miraculeuse beauté. Les gens nous regardent avec envie, ils imaginent des éclairs de jouissance comme les rayons de soleil sur un cristal...

– Grâce à l’amour, le *pourquoi* dont on parlait tout à l’heure s’efface, tout devient clair, le bonheur absolu semble à portée de main. Oui, l’amour, qu’il soit égoïstement mystique dirigé vers un dieu illusoire ou tout simplement charnel partagé entre deux êtres, satisfait un besoin de sacré, un besoin de transcendance. Un besoin vital pour le développement de la conscience.

– Avec Gabriel, tout devient sacré. Le sentiment qui nous unit est tellement merveilleux qu’il nous semble que la nature entière, les gens, l’univers avec ses étoiles, tout ce qui nous entoure participent à notre bonheur. Nous avons une impression d’invincibilité, rien ne peut nous atteindre. Souvent je pense que le mal le plus absolu n’a aucun pouvoir devant le rayonnement étincelant de notre amour.

– Oui, répondit enfin Galléan, mais justement le sacré est une illusion, l’amour est nécessairement égoïste. Les autres ne sont là que pour le servir. Le moment ultime est bien sûr la jouissance désespérément attendue. A ce moment là, l’univers peut s’écrouler, rien ne compte plus. Mais ce n’est pas la jouissance charnelle qui nourrit l’amour, c’est ce besoin toujours insatisfait de l’autre, un besoin autant spirituel que charnel. C’est ce qui rend l’amour tragique : il réussit à polariser l’être jusqu’à lui faire croire qu’il tient le bonheur dans sa main, mais c’est une illusion !

– Je ne peux pas croire cela ! Notre amour est si fort, sa symphonie si douce. Il ne lui manque plus que la note musicale du bébé. Pourquoi abîmer ce qui est beau ?

Quand ils rejoignirent le mélèze, Andrée sut que le berger avait raison. La seule vision de la petite Juliette

rayonnante suffit pour lui confirmer que la fêlure s'élargissait. Dans le jeune regard encore si innocent de l'adolescente, elle revit cet instant merveilleux qu'elle avait vécu avec Gabriel quand les premières notes de la symphonie en préparation jaillissent du baiser enfin osé et font vibrer deux corps à l'unisson. L'obsession du *pourquoi* changeait de camp et le pincement de jalousie que ressentit Andrée en fut d'autant plus douloureux.

– Voilà ce qu'a sans doute vécu ma mère, chuchota-t-elle à Galléan.

– Ne t'inquiète pas pour Juliette, répondit-il froidement, elle n'a aucune expérience, elle est ouverte à toutes les sensations, tu n'en feras qu'une bouchée. Votre couple est bien trop solide pour s'inquiéter d'une jolie fleur tout juste en train d'éclore.

Juliette

Ils se retrouvèrent tous les quatre à la cabane de Fondterre. Plutôt que de redescendre chacun indépendamment des autres, Juliette les convainquit de passer la nuit ensemble. Andrée accepta parce qu'elle espérait trouver dans la cabane de nouvelles traces de Mélezen. Gabriel, lui, commença par refuser parce qu'il n'avait aucune envie de revivre une nuit dans cette cabane, le souvenir de la tempête restant encore trop chargé de drame, mais il accepta néanmoins parce que c'était Juliette qui le demandait. Galléan fit la moue, hésita à argumenter mais finalement se laissa faire.

– J'espère que tu as réapprovisionné les chaises ? demanda Gabriel à Galléan. On les avait toutes brûlées !

– Ne t'inquiète pas, il y a même une bonne provision de bois que j'ai laissée avant de quitter la cabane avec les moutons. C'est plutôt la météo mon souci. En automne, on ne sait jamais ce que sera demain.

Gabriel n'imaginait pas d'avoir besoin d'allumer le poêle après cette belle journée. La soirée s'annonçait parfaite et lorsqu'il sortit pour chercher de l'eau à la source proche, les étoiles brillaient dans le ciel. Ce fut pendant le dîner qu'une bourrasque vint secouer la cabane. Ils avaient mis en commun tout ce qu'il leur restait comme provisions, c'est à dire les restes du pique-nique puisque cette étape à la cabane n'était pas prévue. Heureusement le berger avait stocké des réserves et ils étaient attablés devant un bon plat de pâtes fumantes quand la cabane lança son long gémissement.

– Que se passe-t-il ? s'exclama Andrée. Cela me rappelle la tempête !

– Oui, le vent se lève, dit Galléan. Et c'est mauvais signe.

– Je vous l'avais dit, nous aurions dû redescendre plutôt que de passer la nuit ici, rappela Gabriel.

– La tempête ! murmura Juliette. C'était dans mon rêve.

Avec le vent, le froid s'installa brusquement. Gabriel comprit que la corvée habituelle l'attendait. Heureusement la provision de bois avait été renouvelée et bientôt le poêle ronfla. Dehors il n'y avait plus une étoile, le ciel était bouché et bientôt le premier flocon de neige fit son apparition.

– Il neige ! s'écria Juliette dès qu'elle aperçut les flocons à travers la fenêtre. C'est merveilleux !

– Pas tellement, maugréa Galléan. Je ne sais pas si nous pourrons descendre par le chemin de la falaise demain. Si ce n'est pas possible, il faudra faire le tour par le col. Avec la neige et sans équipement, ce sera difficile.

– Le cauchemar recommence, murmura Andrée.

– Ne nous affolons pas, dit Gabriel pour la rassurer. Ce ne sera peut-être qu'un saupoudrage de neige et demain nous descendrons sans problème.

Galléan ne répondit pas. Il savait qu'en automne, la neige peut venir tôt et tomber épaisse. Ce souci assombrit la soirée dont Juliette s'était fait une fête. On ouvrit la bouteille que Galléan dénicha dans un coin connu de lui, mais ce fut sans enthousiasme. Et quand l'enthousiasme s'effiloche, le cœur n'y est plus. Seule Juliette semblait enchantée. Pour elle, c'était une nouveauté et elle ne boudait pas son plaisir. Elle profita de la situation pour se faire raconter dans les détails les trois fameuses journées, elle voulut tout savoir, comment ils dormaient, qu'avaient-ils mangé, comment passaient-ils le temps, que faisait Mélezen au milieu de tout cela. Etre bloqué dans une

cabane alors que dehors la tempête sévit de toute sa force lui paraissait une aventure mémorable. Elle n'avait aucune appréhension sur la suite des événements, Andrée et Gabriel s'en étaient bien sortis et Galléan connaissait la montagne dans ses moindres recoins. Elle en voulait presque à ces trois compagnons de rester sur la réserve et de ne pas participer pleinement à sa fête.

Ce fut quand Andrée parla de la souris que tout bascula. Juliette voulut connaître le trou par lequel cette souris était sortie pour venir manger le bout de fromage et elle se mit à chercher dans le moindre recoin. Il fallut qu'Andrée lui explique que la réalité de cette souris n'était pas avérée, qu'il s'agissait surtout d'un rêve qui s'était répété plusieurs fois quand elle dormait sur la paillasse. Ce rêve, c'était Mélezen qui l'avait gravé dans sa mémoire, elle en était sûre. La petite souris représentait une trace de lui.

– Une trace ? remarqua alors Juliette. Cela me fait penser au texte que j'ai trouvé parmi tous les autres textes d'adieu que les gens avaient laissés sur le cercueil.

– Quoi ? s'exclama Andrée. Encore un texte de Mélezen ?

– Non non, c'est un texte d'adieu écrit par un ami. Je l'ai dans mon sac, je vais le chercher.

Andrée voulut s'en emparer dès qu'il fut dans les mains de Juliette, mais celle-ci refusa de le lâcher.

– Je sais ce qu'on va faire, dit-elle. On va s'asseoir autour de la table et je vais le lire. Ce sera comme vous m'avez raconté quand Andrée a lu le journal de Mélezen.

– Voilà que ça recommence, grogna Gabriel. Comme si on n'en avait pas déjà eu assez !

– Oui, ce n'est peut-être pas le moment, souffla Andrée. Cette cabane est trop pleine de souvenirs !

– Surtout qu'on a déjà assez discuté de métaphysique tout à l'heure au lac de Fer ! renchérit Galléan.

– Mais ce n'est pas un texte de Mélezen, c'est l'adieu de son ami, répéta Juliette. Il a écrit ce papier pour

l'enterrement. Je pense que c'est ici, dans cette cabane, que nous devons lire.

Alors pour la deuxième fois après la prière de Mélezen, Juliette se mit à lire. Sa voix un peu enfantine de jeune fille encore adolescente s'éleva claire, pure comme de l'eau de roche, seulement étouffée par moments lorsqu'une bourrasque plus violente s'emparait de la cabane. Andrée se demanda si Mélezen aurait réagi à cette voix comme il avait réagi à la sienne. La pointe de jalousie qu'elle éprouva à cette pensée s'aggrava quand Gabriel vint s'asseoir à côté de Juliette et la serra contre lui. « Il vient seulement la réconforter, tu es stupide ! » essaya-t-elle de se rassurer sans résultat. Mais les mots prononcés par Juliette eurent vite fait de lui faire oublier ce désagrément. Le texte exprimait une sorte d'appel lancé comme une bouteille à la mer, un message de confiance pour rendre la mort plus acceptable, plus souriante. Il avait été écrit pour Mélezen par un ami, pourtant elle crut entendre Mélezen s'exprimer dans la voix innocente de Juliette.

« Mon ami,

Je voudrais résumer, en guise d'adieu, ce qui t'a finalement paru indubitable, ce qui a guidé ton existence et donné un peu de sens à ta vie. Le texte que je t'offre aujourd'hui est le fruit de nos longues méditations solitaires et je le laisse dans ta tombe comme un témoignage. Peut-être ressortira-t-il un jour, il sera lu et fera alors jaillir chez d'autres quelques éclats de ta conscience.

Tu as définitivement cessé de croire en un Dieu extérieur au monde, anthropomorphisé, capable d'aimer, de juger, doué d'un cœur sensible etc. Tu vois un monde vide, inhumain où l'homme, seul de son espèce, n'échange qu'avec lui-même. Oui, il te faut, après tant d'années de naïve confiance, un gros effort pour te convaincre que le

ciel est vraiment vide, qu'il ne faut en attendre ni grâce, ni pitié.

Pourtant tu vois aussi dans le ciel un avenir immense qui, à lui seul, donne sens à l'existence. Cet immense désordre d'étoiles ne peut répondre qu'à une « intention ». Avec l'apparition de la vie, quelque chose a pris du sens. Ce quelque chose introduit la notion essentielle d'un Univers en devenir permanent, un Univers en perpétuel état de transition vers un « toujours-plus-être ». C'est toute la problématique de la création du monde, processus permanent dans lequel nous sommes complètement impliqués, mais sans du tout savoir où cela peut nous mener

Tant qu'il n'y avait que des galaxies poursuivant au hasard leur chemin dans l'espace, au risque de s'anéantir l'une l'autre, notre monde n'avait en effet aucun sens au milieu des myriades d'autres mondes possibles. Mais à partir du moment où des systèmes autoreproducteurs se sont constitués, des complexités locales ont pu croître à une vertigineuse vitesse. Nous sommes les produits de cette complexité en cours d'accroissement.

Mais à quoi bon cette complexité? D'où vient-elle? Où va-t-elle? Pourquoi renoncer aux simplicités originelles? Il n'y a sans doute pas de réponse à de telles questions, mais notre conscience, qui a émergé de cette complexité sans nous demander notre avis, nous oblige à les poser. »

Juliette s'arrêta, éblouie par le sens que prenaient ces derniers mots.

– C'est quelqu'un qui le connaissait bien qui a écrit ce texte, murmura Andrée.

– Mais cette conscience qui a émergé sans nous demander notre avis ? A-t-elle un but ? s'écria Juliette. Pendant des millions d'années, le monde vivant s'en est bien passée ! Les dinosaures n'en avaient pas besoin, ils se

trouvaient sans doute mieux avec un corps énorme et une petite tête !

– Oui, dit Galléan, c'est là une idée majeure de Mélezen. La conscience a émergé d'un trop plein de complexité, sans raison apparente. Il y a certainement eu un seuil à partir duquel cela a été possible. Ainsi la conscience ne serait pas un facteur de sélection de l'espèce. Elle serait apparue comme un effet secondaire du développement de l'intelligence qui, elle, constitue un facteur de sélection essentiel pour le triomphe de l'espèce humaine.

Juliette secoua sa tête dans ce geste adorable qu'Andrée connaissait. Elle reprit lentement sa lecture.

« Je sais, tu ne vois pas de réponse, mais tu pressens l'orientation, la tendance vers toujours plus de complexité. Dans le monde animal, la complexité commence par le plus simple. D'abord la simplicité des monocellulaires qui a duré pendant trois milliards d'années. Elle aurait pu en rester là. Et puis tout à coup, au cambrien, la vie explose et se met à créer en désordre des espèces improbables, étranges, de plus en plus complexes.

C'est cette frénésie de création de systèmes et de formes qui te passionne. Tu ressens dans ce processus apparemment aléatoire une force sous jacente irrésistible qui façonne le vivant. Comme le sculpteur pétrit sa glaise, cette force explore sa voie dans la diversité presque absurde de la vie. La matière vivante interagit avec elle-même, un tissu de relations se développe et augmente les chances de désordre et donc de possibilités puisque c'est dans le hasard que se niche le potentiel de création de la nature. Cette force créatrice tu l'appelles *l'instinct de complexité*, un instinct primordial qui anime la vie depuis qu'elle existe. Ainsi le devenir serait un perpétuel accroissement de l'être, un être que nous sommes voués à

dépasser. Car tu penses qu'il n'y a pas de limites à l'évolution vers la plénitude.

Le point culminant de ce processus est évidemment l'émergence de la conscience comme sous produit de l'intelligence. Dès l'invention du premier outil, l'homme a commencé à se poser la question de l'être. Les multiples réponses à cette question ont évolué avec le développement du savoir et de la capacité de communication. Un jour l'intelligence humaine, secondée par des outils de plus en plus sophistiqués, sera capable de comprendre et de manipuler des choses qui nous sont impensables aujourd'hui. Les possibilités de la conscience seront alors démultipliées, adaptés à une réalité moins grossière. Mais cet avenir n'existe pas encore et ne peut donc pas être pensé. C'est notre évolution qui le crée puisqu'elle seule est capable de transcender le présent. Nous ne pouvons avoir aucune idée de ce que sera cette conscience dans le futur (puisque son intelligence n'existe pas encore). Mais ce qui est certain c'est que cette conscience sera toujours plus complexe, plus proche de la plénitude de l'existence.

Tu aimes bien le dire en une phrase : le monde est une machine à créer de la conscience d'être. Cet *instinct de complexité* qui pousse le vivant, tu le vois s'exerçant au plus profond de l'être. Tu le vois suscitant les dieux et faisant jaillir les rêves surnaturels d'une existence absolue, éternelle. Structure fondamentale de l'univers, il nourrit la conscience, l'approfondit et l'oriente vers toujours plus d'être. Tu le sais bien : sans cette conscience d'être, le monde n'existerait pas puisque personne ne serait là pour l'observer et en rendre compte. Ainsi tout ce qui marque un progrès dans la socialisation de la conscience est un bien ontologique, c'est l'être qui progresse.

Tu refuses peut-être de l'avouer, mais je sais que tu te sens engagé dans une aventure globale dont tu n'es pas le maître, mais qui oriente ta vie. Tu acceptes cette

orientation puisqu'elle te procure bonheur et consolation : elle est inscrite dans ta nature et tu y collabores de tout mon cœur. Tu ne sais pas d'où elle provient, elle te dépasse infiniment, tu lui obéis en essayant de l'améliorer.

Mais cet *instinct de complexité* que tu pressens comme source de création ne suffit pas pour satisfaire complètement la question que te pose sans cesse ta conscience. Depuis longtemps tu t'es débarrassé du fatras religieux qui empêtrait ta pensée. Débarrassé des dogmes et des rites, tu rêves de la puissance d'un *instinct religieux* nourri par des sentiments d'angoisse et de célébration. Ainsi définis, ces deux instincts primordiaux restent très liés l'un à l'autre, ils interagissent, te faisant balancer entre la peur de l'absurde et la vanité de toute chose ou bien un enthousiasme fait d'étonnement, d'admiration et de reconnaissance. Tu sens là le point d'origine de toutes les religions.

Ainsi il t'arrive de rêver d'une religion universelle fondée sur l'évidence de cette montée de l'être. Une religion joyeuse comme celle dont rêvait Jésus, une religion qui au lieu de se complaire à décrire le mal induirait au contraire l'Evolution à se poursuivre en direction d'une nouvelle plénitude. Ce devrait être là son rôle principal. Non pas nous sauver, ce mot a-t-il encore un sens ? Non pas non plus nous inciter à fuir ce monde et attendre une plénitude venue d'ailleurs, mais bien plutôt nous aider, nous encourager à poursuivre avec confiance l'œuvre en cours qui est de rendre le monde plus conscient de lui-même.

Tu t'en vas, mon ami, ta conscience se dissout avec ton corps, mais elle survit dans ces traces que tu laisses. Comment oublier ton enthousiasme, ta confiance dans l'évolution nécessaire de l'être ! Non ! Tu n'as pas perdu ton temps, tu avais raison de croire au futur.

Adieu. »

Pendant un long moment, on n'entendit plus que les rafales de vent qui s'escrimaient contre les flancs de la cabane. Juliette sentait sur elle les regards d'Andrée et de Gabriel. Depuis l'enterrement ce jeune couple l'attirait comme une fleur attire l'abeille, une fleur ouverte et délicieusement parfumée aux senteurs enivrantes de l'amour. Les yeux de Gabriel semblaient vouloir la dévorer vivante et la caresse de ceux d'Andrée coulait sur son visage comme des larmes de miel. Elle se demanda un moment si ces deux là n'étaient pas plus intéressés par son corps que par le texte. C'est sûr, sa voix les avait subjugués. Elle avait senti ce pouvoir dès ses premières paroles et avait accentué sans le vouloir sa façon de lire. Certainement cela l'avait sans doute rendue encore plus charmante. En tout cas, elle le savait maintenant, les regards brûlants du jeune couple trahissaient un désir qui, par moments, avait failli la faire trébucher sur sa lecture. Elle s'était rattrapée en cherchant un secours auprès de Galléan. Ce dernier la regardait aussi, mais avec l'œil de Mélezen. C'est lui qui avait écrit ce texte, elle en était sûre.

Maintenant ce dernier s'était retiré au fond de la cabane, il dormait ou plus probablement revivait ses échanges avec son ami lors de leurs réunions au lac de Fer. Quand elle avait découvert ce texte parmi tous les autres, elle n'y avait pas prêté la même attention qu'aujourd'hui. Peut-être était-ce à cause des circonstances. En lisant ce texte dans la cabane où s'était déroulé le drame, elle avait senti Mélezen revivre dans sa voix. Des choses qu'elle n'avait pas comprises s'éclairaient d'une nouvelle lumière et venaient bouleverser la confusion qu'elle entretenait dans son esprit avec un plaisir masochiste.

Tout d'un coup un désir irrépissable d'être jaillit en elle comme un torrent de montagne. Une énergie nouvelle coulait dans ses veines, son corps rêvait de sensations et une envie de caresse la fit frémir pour la seconde fois. La

vie était devant elle, pleine de promesses. Le possible l'enivrait, elle le prenait à pleines mains, il y avait tant de choses à faire ! Elle ne put s'empêcher de chuchoter : « Il n'y a qu'une chose vraie au monde, pure, éternelle, c'est l'enthousiasme. C'est lui qui fait l'être et le distingue du néant, c'est lui qui nourrit l'amour et tous les grands élans depuis le mystique à genoux jusqu'au combattant pour la gloire. Voilà ce que m'a appris Mélezen ! »

– Que dis-tu ? chuchota dans son oreille Andrée qui avait entendu le nom de Mélezen.

Mais Juliette ne répondit pas. Ce qu'elle ressentait était trop personnel. Finalement ce fut Gabriel qui, le premier, rompit le silence :

– Il n'y a qu'un homme qui puisse faire revivre la conscience de Mélezen comme cela.

– C'est Galléan, n'est-ce pas ? demanda Andrée.

Ils se tournèrent tous vers le berger déjà couché dans un coin de la paille. Ce dernier sembla acquiescer d'un signe de la main. Il n'y avait rien à dire de plus.

Au milieu de la nuit un rêve étrange réveilla Juliette. Un rêve qui avait fait vibrer son corps comme un violon et lui avait arraché des petits gémissements. Dans ce rêve, des mains caressantes se promenaient sur son corps, s'infiltraient sous son vêtement et lui faisaient découvrir des endroits exquisément sensibles. Quand elle ouvrit les yeux, tout était calme dans la cabane, on n'entendait plus le vrombissement furieux du vent, la lune pénétrait par la petite fenêtre et éclairait la cabane de sa blancheur laiteuse. Andrée et Gabriel, qui l'enserraient chacun d'un côté, semblaient dormir profondément. Galléan était toujours installé à l'autre bout de la paille. Pourquoi ce rêve ? Était-ce les mains de ce couple qu'elle admirait tant et qui se seraient égarées sur son corps ? A cette pensée, elle ressentit un plaisir étrange à être ainsi l'objet de leur

désir, à se retrouver cajolée, caressée, à participer finalement à leur intimité.

Un sentiment de révolte la gagna finalement. Pourquoi la considéraient-ils comme un objet qu'on manipule aussi bien par la parole que par la caresse ? Avaient-ils besoin d'elle dans leur amour ? Non ! Elle ne se laisserait pas mener par le bout du nez comme une gamine. Pour qui la prenait-on !

Elle se dégagea de l'étreinte endormie du jeune couple et se leva doucement. Le vide laissé par son retrait fut vite rempli par les deux amoureux qui, instinctivement, se rapprochèrent et s'enlacèrent. Un regret l'effleura : pourquoi fuyait-elle ? Elle était si bien avec eux, entourée, nourrie de leur amour. Elle se dirigea vers la petite fenêtre, la lune l'attirait par sa lumière mystérieuse, celle d'un monde à l'envers comme un négatif de la vie.

Galléan dut s'en apercevoir parce qu'il se leva également et vint la rejoindre.

– Il y a une belle lune, dit-il à voix basse pour ne pas réveiller les dormeurs. Il fera beau demain. Ce n'était qu'un orage passager.

Elle regarda le vieux visage buriné par les séjours dans l'alpage. Qui était-il ? Que lui voulait-il ? Pourquoi s'était-il retiré dans son coin la laissant aux mains du jeune couple ? Il semblait lire sur son visage parce qu'il répondit à son interrogation muette.

– Ne t'en fais pas pour eux. Simplement tu représentes une source d'amour à laquelle ils boivent sans s'en rendre compte. Ils ont besoin de toi, ils cherchent dans ton corps cette pureté virginale dont ils rêvent et qu'ils croient avoir perdue depuis le drame. En fait, ils se retrouvent à travers toi.

– Non, répondit-elle en chuchotant, je crois plutôt que je suis un objet, une chose qu'ils manipulent sans savoir pourquoi. Il y a en eux un désir qui m'affole. Mon rêve

était plein de ce désir. Je les aime, je les admire, et finalement je les envie d'être ce qu'ils sont.

Ensemble ils regardèrent le jeune couple qui dormait, tendrement enlacé maintenant. L'aura d'amour qui s'en dégageait fit trembler Juliette et rendit la question, que le berger finit par poser après l'avoir longuement mûrie dans son esprit, encore plus déconcertante.

– Juliette, accepterais-tu de poser comme modèle pour moi ?

Juliette le regarda stupéfaite. Il lui fallut quelque temps pour reprendre ses esprits et répondre. Plus tard quand elle se remémora cette scène, elle comprit que c'était là une suite logique du texte qu'elle venait de lire.

– Pourquoi moi ? s'étonna-t-elle. Et pour quelle peinture ?

– L'idée m'en est venue hier quand tu te reposais sous le mélèze. Ce mélèze, je l'ai peint dans toutes les saisons, je l'ai travaillé, torturé sans fin pour lui faire exprimer ce qu'il cache derrière sa puissance souveraine. Mais malgré tous mes efforts, il garde son secret. Tout seul, énorme au bord de ce petit lac, qui est-il ? En te regardant, si jeune, si jolie, accoudée à une de ses branches, j'ai compris que j'avais encore une tentative à faire : le confronter avec ta féminité. Tu es une fille fleur qui vient d'éclore, une fille fleur radieuse, une fille fleur source de rêves infinis, une fille fleur si belle que tout ce qui est laid s'efface devant elle. Je voudrais peindre ton corps délicat et si exquisément virginal enlacé avec le vieux tronc massif, soumis à une force imaginaire qui prendrait sa source au plus profond de la terre dans le labyrinthe des racines. Pour t'accueillir le vieil arbre enflammera ses branches, tu lèveras la main pour en caresser une et tu recevras une pluie de fines aiguilles d'or qui viendront enluminer ta chevelure et éclairer ton joli visage. Dans cette pulsion érotique sauvage, je trouverai peut-être la force de vie que je cherche et qui est à l'origine de tout.

Juliette le regarda un peu affolée. Que lui voulait-il donc ? Jusqu'à présent il s'était contenté de peindre la nature avec ses joies et ses drames. Jamais elle n'aurait imaginé que son corps puisse tenter un peintre ! Qu'avait-il donc de si particulier ? Était-elle vraiment une fille fleur en train d'éclore ? De nouvelles sensations l'envahissaient, des sensations étonnantes qui lui faisaient oublier sa lancinante interrogation sur son existence. Elle sentit de nouveau le piment de l'enthousiasme enflammer sa conscience. Son corps se réveillait d'un profond sommeil, elle le découvrait sensible aux caresses d'un rêve, elle prenait conscience de l'attraction qu'il pouvait provoquer. Peut-être était-elle vraiment belle, après tout ! Elle se rappela ce sentiment qui l'avait saisi après la lecture du texte d'adieu de Mélezen : une envie effrénée d'action, de conquête.

Soudain elle comprit que Galléan venait de trouver un remède pour la guérir de son mal-être. Par sa demande absurde, il perçait sa carapace, il la dénudait, l'ouvrait comme une coquille, la faisant ainsi exister dans son corps.

D'ailleurs Galléan continua l'explication de sa vision :

– Depuis la mort de Mélezen je ne pensais pas avoir envie de peindre de nouveau, mais voilà : c'est toi qui me communique cette envie, toi qui as l'air toute simple dans ta jeunesse innocente, toi qui ne sembles même pas connaître la beauté naturelle de ton corps, toi dont le charme délicat cache une conscience avide d'espace et de découvertes. Peux-tu m'aider à créer ce tableau, petite Juliette ?

– Est-ce que je devrais poser nue, demanda-t-elle en rougissant. Je ne l'ai jamais fait et je ne sais pas si je pourrais.

– Aie confiance en moi. Je ne cherche dans la beauté de ton corps que l'expression de l'éternel retour. Rien ne s'arrête, surtout après la mort d'un ami comme Mélezen.

J'ai besoin de retrouver ces éclats intenses qui peuvent transcender la vie. Peut-être est-ce un acte de folie érotique, peut-être est-ce un besoin de violenter ma conscience, peut-être est-ce aussi le plaisir de sentir de nouveau ce désir de vivre que j'ai oublié depuis longtemps. Je cherche une scène qui me pousserait à la limite de l'animalité, là où la beauté jaillit du désir charnel. Cette scène, c'est toi qui me l'as suggérée en t'asseyant sur une branche du mélèze. Le cadre était parfait, le mélèze te caressait avec ses flammes d'or et te présentait à moi comme le délicat fruit d'une force puissante puisée dans ses racines. J'ai vu alors le tableau tel qu'il serait, j'ai senti une onde de désir me traverser, je renaissais, je retrouvais le goût de la peinture. Tu seras mon égarie !

Le petit groupe se sépara le lendemain matin.

Andrée et Gabriel décidèrent de continuer la randonnée dans la montagne. Ils avaient oublié les délires de la nuit dont ils n'avaient de toute façon eu aucune conscience. Dans leur amour retrouvé, Juliette n'existait plus, ils n'en avaient plus besoin. Une envie irrésistible les poussait à partir seuls vers les sommets qui se dessinaient dans le ciel bleu du matin. « Le bébé ! souffla Andrée à Gabriel. Nous allons faire le bébé, enfin ! »

De son côté Galléan rassembla tout son matériel et se dirigea vers le mélèze du lac de Fer. Le temps était magnifique, l'air encore chaud, le mélèze enflammé par l'automne l'attendait. Il savait que le tableau serait le plus beau, le plus violent aussi de tous ceux qu'il avait pu peindre jusqu'à aujourd'hui.

Juliette le suivit sans dire un mot. Elle tremblait d'anticipation, peut-être un peu de peur également. Observer, participer à rendre le monde plus conscient de lui-même, était-ce la clé pour comprendre le désir qui faisait battre son cœur et qu'elle savait être source de vie.

En vérité une grande confusion d'être brouillait toujours son esprit, mais elle ne renoncerait pas. Son chemin passait par le mélèze du lac de Fer.